GERMAIN LESAGE, O.M.I.

L'Evêque errant

LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

L'Évêque errant

GERMAIN LESAGE, o.m.i.

L'Évêque errant

LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

IMPRIMI POTEST:

Marianapoli, die 25ª Martii 1950,

STANISLAUS LAROCHELLE, o.m.i.,

Supérior Provincialis.

NIHIL OBSTAT:

Ottawæ, die 25ª Aprilis 1950,

R. CAN. LIMOGES,

Censor Librorum.

IMPRIMATUR:

Ottawæ, die 28ª Aprilis 1950,

H.-H. CHARTRAND,

Vicarius Generalis.

INTRODUCTON

Rouquette, dans *L'Épopée Blanche,* a dit du héros de ce livre:

> Je n'ai pas la joie de le connaître, mais j'ai vu son image. Il marchait courbé sous le faix, les genoux cassés, les jambes molles, ses yeux cherchaient la piste, il semblait prêt à s'écrouler et à mourir. Mais on sentait que par un effort sublime, d'un coup d'épaule, il allait remonter son fardeau, assurer sa démarche et partir, d'un pas mesuré mais sûr, vers des buts toujours plus lointains...
>
> Mission Saint-Joseph, Mission Sainte-Gertrude..., Mission du Sacré-Cœur à Pakitawagan..., étapes d'une route qui ne finit jamais, vous avez vu passer — combien de fois depuis des ans ? — *l'évêque errant,* dévoré par la vermine, n'ayant ni pain, ni sel, ni sucre; il a fait halte un soir, au matin, il est reparti. Rien n'arrêtera sa ronde [1].

Ces lignes résument, en une image, la carrière de l'évêque errant [2].

On peut suivre, dans son journal, ses courses qui ne finissent point.

Dans ses confidences fraternelles, on reconnaît l'adolescent, l'étudiant, le missionnaire, le priant, l'homme au noble cœur !

De ses innombrables écrits jaillit une douceur, une tendresse que ses amis les plus intimes n'avaient pas soupçonnée jadis.

Son cœur est vivant sous sa plume !

---

[1] L.-F. Rouquette, *L'Epopée Blanche,* Paris, Ferenczi, 1926, p. 185-187.

[2] On lira, pour une biographie complète, l'ouvrage du père J.-M. Pénard, o.m.i., *Mgr Charlebois. Notes et souvenirs,* Montréal, Beauchemin, 1937, 243 p., avec illustrations hors-texte.

Mgr Ovide Charlebois, o.m.i., est né à Oka, province de Québec, le 17 février 1862. Il étudia au collège de L'Assomption de 1876 à 1882. Il entra au noviciat des Oblats de Marie-Immaculée en 1882 et fit sa première profession l'année suivante. Il fit ses études philosophiques et théologiques à Ottawa où il fut ordonné prêtre le 17 juillet 1887 par Mgr Grandin, o.m.i. Missionnaire dans le district du Cumberland de 1887 à 1903, il fut principal de l'école industrielle de Duck-Lake de 1903 à 1910. Vicaire apostolique du Keewatin de 1910 à 1933, il mourut, au Pas, le 20 novembre 1933.

Notre but est de dévoiler quelques aspects de sa vie simple, telle qu'il l'a peinte en ses jeunes ans.

Une des grandes erreurs du monde, consiste à regarder les saints comme des êtres étrangers à nous, comme des personnages de cire tous coulés dans un même moule [3].

Reproduisant à pleines pages des textes émouvants ou gracieux, ce travail tend à démontrer que l'évêque errant ne fut pas étranger à la race humaine, qu'il fut réellement notre frère, en même temps que le frère des saints.

Il écrivit abondamment. On a des milliers de ses lettres, des circulaires, des instructions, des discours, de nombreux articles, et surtout des journaux rédigés avant qu'il fût nommé évêque:

Journal spirituel d'abord: cent pages de notes de retraites analysant ses états d'âme de 1882 à 1891;

Journal intime: trois cents feuillets d'une calligraphie serrée, série de vingt petits cahiers, qu'il intitula *Privatim,* destinés à son frère Guillaume;

Journal historique racontant les aventures du missionnaire en ses douze premières années, et adressé à sa famille: il comprend environ mille pages et a pour titre, tour à tour, *Journal, Écho du Cumberland, La voix du jeune missionnaire.*

Parmi tant de trésors divers, c'est la pensée, la vie intime, et non des « canons esthétiques [4] », qui a dirigé notre choix.

Ce n'est pas une biographie que nous entendons composer, mais une esquisse en cinq tableaux de la vie de l'évêque errant telle qu'il l'a dessinée lui-même en ses débuts au Keewatin. Les idées sont toujours de lui et les mots le sont très souvent, comme certaines références en font foi.

---

3 E. HELLO, *Physionomies de Saints,* Paris, Perrin, 13e éd., 1924, p. VIII.

4 H. BRÉMOND, *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France,* t. I, *L'Humanisme dévot,* Paris, Bloud et Gay, 1929, p. XII.

Si nous présentons au lecteur les œuvres de ce missionnaire, c'est que nous croyons volontiers, comme Louis Bertrand l'a dit naguère de la production des mystiques, qu'elles sont aptes à renouveler une littérature affadie [5].

Des ouvrages lourds de renommée peuvent briller d'un plus grand lustre, car la prose de notre Oblat n'a jamais connu de stylisme et s'embarrasse fréquemment des idiotismes du Nord. Mais elle émeut et rend meilleur. Le cœur de cet errant sublime nous fait oublier les « portages », les raquettes, les chiens, les rames, pour nous dévoiler un sourire, une larme, une prière, un cantique.

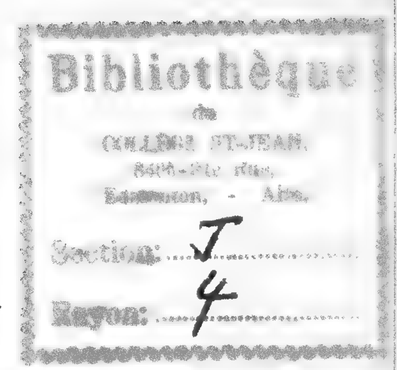
Germain LESAGE, o.m.i.

---

5 L. BERTRAND, *Sainte Thérèse*, Paris, Fayard, 1927, p. 17-18.

Lever de rideau

LA JEUNESSE...



CHAPITRE PREMIER

Souvenirs d'enfance

Les souvenirs d'enfance ne s'effacent que difficilement [1].

Mgr CHARLEBOIS.

Depuis deux ans, le père Ovide évangélise le Nord lointain.

Deux ans, depuis qu'il a dit adieu à sa famille tant aimée !

Deux ans vécus en solitaire à Saint-Joseph du Cumberland !

Il y a prié, travaillé, prêché, voyagé et pleuré. Il a appris la langue crise: la morphologie, les accents. Il s'est appliqué de tout cœur à aimer son exil, ses gens. Il fut le père des indigènes que l'obéissance, voix du ciel, lui avait donnés en partage avant même qu'il montât à l'autel.

Ses mains sont devenues calleuses au contact des avirons; ses bras se sont endoloris aux durs labeurs du charpentier; ses pieds ont saigné maintes fois dans les ronces et sur les raquettes; tous ses membres se sont meurtris sur les rivières ou dans les bois, à force d'errer sans répit pour sauver des brebis perdues.

Chaque jour, durant ces deux années, le devoir dicta la souffrance, un sacrifice terne et sans fin que nul n'apprécie ici-

---

[1] Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., Lettre à une nièce, Le Pas, 29 décembre 1926. Tous les documents inédits cités dans cet ouvrage sont conservés aux archives de l'évêché, Le Pas, Manitoba. A moins d'indication contraire, ce sont des manuscrits originaux et autographes.

bas. Le père Charlebois n'a eu peur ni de l'exil, ni du travail; il a gardé fraîche et sereine l'ardeur qui l'animait jadis.

Pourtant, en ce soir de novembre, le souvenir des disparus, la tristesse froide de l'automne réveillent en lui l'esprit du rêve... Souvenirs qui ne s'effacent point ! Images qui revivent, si belles ! lac Charlebois, Sainte-Marguerite: comme le cœur vous est attaché [2] !

Au lac Pélican donc, dans la forêt nordique, les Indiens quittent la chapelle en ce dimanche du mois des morts. Vêtus bizarrement de chauds vestons fourrés, de mocassins multicolores, de châles ou de bonnets de peau, Crises et Cris, la pipe au bec, s'en retournent vers leurs taudis.

Les jeunes gens restent tout près, jouant sur la glace nouvelle qui miroite au soleil couchant; ils glissent, à défaut de patins, sur le cuir souple des savates; ils badinent, ils chantent et rient. La nature respire le calme; c'est jour de fête, tous sont heureux.

Mais cette joie oublie la chambre où le père Ovide, pensif, s'appuie sur une table fruste pour écrire à son frère cadet quelques secrets affectueux. Une larme brille à sa paupière et son cœur bat éperdument.

C'est que sa pensée le reporte vers ceux qu'il aime avec tendresse et qu'il croit ne jamais revoir.

L'Oblat, au tréfonds de son âme, ne regrette point son sacrifice; mais il reste un homme, faible encore, dont les pleurs sont tout près des yeux. Il prie, tout en guidant la plume, et demande que le Dieu fort soutienne « son trop faible courage [3] »...

Tandis que sur la glace vive les voix étranges des gamins s'élèvent en un ramage heureux — ils ne sont pas exilés, eux, en ces savanes monotones, — le regard du missionnaire ne voit que des horizons plats, le lac glacé du Pélican, les pyramides

---

[2] Id., *ibid.*

[3] Id., *Echo de Pakitawagan*, 17 novembre 1889. Copie manuscrite.

étriquées des épinettes et des cyprès couvrant les steppes infinies, des rocs épars et tourmentés, semblables à des verrues géantes, puis il se perd dans le ciel bleu, entraînant l'esprit qui s'envole, bien loin, au pays de l'enfance...

Un clocher reluit dans le rêve, celui de Sainte-Marguerite, ornant de reflets argentés les cimes vertes des montagnes. Un visage sourit à côté: c'est monsieur le curé Arnault, rappelant les dimanches, les fêtes, et tant de messes matinales servies, naguère, avec amour, dans le froid mordant des hivers!

Puis dans la forêt silencieuse, une route s'ouvre, déserte, charmante, en ondulations vierges. Après une croisée de chemins et un détour brusque, apparaît, comme une vasque verdoyante, le lac Charlebois, l'eau pure où se mire le firmament, et dont notre Oblat reconnaît toutes les rives, toutes les criques, tous les endroits les plus secrets qui ensorcellent les pêcheurs.

Oubliant le Pélican terne, le père Ovide se ressouvient de la féérie que les automnes créent en ces monts si familiers. Dans les vallées et dans les plaines qui sèment aux vents leur frondaison, il entrevoit les mousses brunes où se tapissent les feuilles fanées, l'émeraude des sapinières survivant au froid hivernal, le coloris éblouissant des ormes, des bouleaux, des trembles, dont les nuances polychromes font ressortir, comme un joyau, la pourpre royale des érables.

Tout à l'entour du lac coquet, la ferme déploie ses jardins, ses emblavures et ses chaumes, sur les versants capricieux des monticules défrichés.

Quand Hyacinthe Charlebois vint coloniser ce domaine — Ovide était alors bébé, — des futaies vingt fois séculaires recouvraient le terreau fertile. Les frênes, les érables, les chênes s'agrippaient tenacement au sol. Mais les bras, vifs et courageux, avaient vaincu le « bois debout » pour faire germer bientôt le blé, l'orge, l'avoine, le sarrasin. Les cloches, au cou des bestiaux, tintèrent dans les abatis leurs éternelles sérénades.

Tout près de l'onde, là où les rives se rapprochent en un détroit, se dresse la maison, toute petite, qui abrite des cœurs si grands. Et sur l'écran du souvenir, le père Charlebois voit l'étage où s'entassent les lits étroits, la grand'salle où l'on vit ensemble la belle vie de ceux qui s'aiment, la chambrette où mourut sa mère.

Ovide connut peu sa maman que le ciel ravit jeune encore. Mais il se rappelle la voix énergique, aimable et pieuse, qui lui avait montré jadis à prier Jésus et Marie. L'évêque de Montréal a dit que cette femme incomparable avait légué à ses enfants les meilleures de leurs vertus [4].

Quelle n'est pas votre joie, ô mère, de savoir, dans le paradis, que cinq de vos fils seront prêtres, qu'ils devront à votre mérite le pouvoir d'immoler l'hostie !

Vous avez peiné sans relâche afin de faire instruire vos fils et de les donner ensuite à Dieu. Et si c'eût été nécessaire, pour réaliser vos désirs, vous vous seriez contentée même, selon votre expression charmante, d'une pitance de « galette sèche », à tous les repas, tous les jours [5] . . .

Il est digne d'une telle épouse, le brave Hyacinthe Charlebois, lui qui, chaque jour où l'on festoie, songe avec larmes à son Ovide exilé, loin chez les Cris. C'est un patriarche d'antan, équitable, ferme, économe: le gaspillage est un crime lorsqu'il faut rassasier à table un essaim de quatorze enfants [6] !

Le missionnaire se revoit au milieu de ses frères et sœurs. On le surnommait « gros rougeaud ». Il était sanguin, roussâtre, joyeux, affable et sans défaut. Ses cheveux d'or, son minois rose attiraient toutes les caresses. Il n'aurait eu, rapporte-t-on, ni caprices, ni maladies, et se serait montré précoce pour marcher et pour travailler [7]. Mais il était, en vérité, un enfantelet

---

[4] P. Boisramé, o.m.i., *Notes sur O. Charlebois.* Copie dactylographiée.

[5] Mgr Charlebois, o.m.i., Lettre à son père, Noviciat Notre-Dame-des Anges, 26 juillet 1883.

[6] Id., Lettre à sa famille, [s. l., s. d.].

[7] G. Charlebois, o.m.i., *Souvenirs.*



Ancien village de Sainte-Marguerite du Lac-Masson,
église dans laquelle Mgr O. Charlebois a fait sa première communion
et a chanté sa première messe.



GRACIEUSETÉ DE E. COMELLAS

Le lac Charlebois, à l'eau pure . . .

comme tout autre, car Armantine, son aînée, devait le dorloter la nuit [8].

Sans le vouloir, et c'est normal, il causait des désagréments à l'instar de tous les bébés. Mais avec l'âge et la raison, il devint vite un vrai modèle. La maman, toute la maisonnée s'appliquait à lui enseigner les prières de chaque jour, le travail et la charité, les vérités eucharistiques pour préparer la communion. Plus tard, l'évêque remarqua, au chœur de Saint-Marguerite, cet angélique adolescent pareil à « une jolie statue »; il en parla au bon curé et favorisa ses études [9].

Le père Ovide se voit encore, avec Guillaume et Alcide, assis sur le sofa de la grand'salle, pendant que les autres sommeillent. Le gai trio ferme la porte et veille, chantant à l'unisson d'antiques et naïves romances:

Petit Jésus, petit Agneau,
Faites de mon cœur un berceau;
Petit enfant de Bethléem,
Je vous adore et je vous aime . . .

ou cette ballade ingénue:

P'tit Jésus, bon jour,
Mes délices, mes délices;
P'tit Jésus, bon jour,
Mes délices, mon amour !

Mais le souvenir de Noël domine ce passé bienheureux comme un aimable enchantement !

Nul ne voulait manquer la fête; c'est pourquoi, vers les neufs heures, presque tous partaient pour l'église. Une fois pieusement confessés, ils se rendaient au presbytère où l'excellente madame Arnault racontait des histoires de fées, de fantômes et de revenants. Les chantres y venaient s'exercer: Procule, l'aîné des Charlebois, Noé et Louis Despatis, Félix Lacasse, Zéphir

---

8 M[gr] O. CHARLEBOIS, o.m.i., Lettre à sa sœur Armantine, Prince-Albert, 26 février 1912.
9 G. CHARLEBOIS, o.m.i., *Souvenirs.*

Dorion, puis mademoiselle Angèle Lafleur, et cette pauvre Basilice qui rendait avec tant de feu le cantique « Tu viens à nous » . . .

Lorsque tintait le « dernier coup », Ovide et ses deux frères cadets revêtaient, à la sacristie, des soutanelles éblouissantes pour le service du saint autel.

Le chœur chantait la « messe des anges » avec entrain et piété; puis les solistes, tour à tour, exécutaient des vieux Noëls écoutés avec ravissement.

C'était ensuite le retour, sur la route longue et solitaire, illuminée par les étoiles. Enfouis sous une peau de buffle, bercés par les airs des grelots, les petits s'endormaient bien vite, car leurs paupières étaient lasses du scintillement des luminaires entourant la crèche et l'autel.

Mais la soirée n'était point close. Au foyer, la table était mise: un « gros rôti », du pain, des « beignes », invitaient à un « réveillon », traditionnel couronnement de la divine nativité [10].

Le père Ovide se remémore les joies tendres du jour de l'an, disparues, hélas ! à jamais. Car il va décliner bientôt vers les « bas-fonds » de la vieillesse . . . Il écrit, l'âme résignée: « Le monde n'a plus d'attraits pour nous . . . Élevons donc nos cœurs vers Dieu. Nous y trouverons un bonheur qui compensera au centuple les jours heureux de notre enfance [11]. » Mais tout ce passé ressuscite et retient l'esprit de l'Oblat qui doit refouler une larme en pensant à la vieille maison où, le permier janvier prochain, les siens se signeront à genoux, sous le geste bénissant du père. Le bonheur y sera moins pur, car les absents seront nombreux. Et l'exilé songe, tout bas: « À quand donc une joie complète où nous serons tous réunis [12] ! »

---

[10] Id., *L'Union fraternelle*, Ottawa, 25 décembre 1898. Aussi, Lettre à son frère Procule, Duck-Lake, 28 décembre 1908, Copie certifiée.

[11] Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à sa sœur Alma, Duck-Lake, 22 décembre 1906. Copie certifiée. Aussi, Id., *Voix du jeune missionnaire*, 29 mars 1897.

[12] Id., *Echo du Cumberland*, 2 janvier 1890.

Ce ne sera plus sur la terre, mais dans la patrie éternelle !

Sur les ailes du souvenir, il s'envole vers l'Assomption, pendant ses années de collège, ainsi qu'à Sainte-Marguerite, où il passait la fenaison, fauchant, ratelant, fanant — et, surtout, « faisant des meulons ». Au javelier, il tenait tête à Luc Charette, son beau-frère, un fermier fort et fier pourtant [13]; Procule lui-même, son aîné, le vainquait à peine au fléau [14] !

Les ans défilent au cours du songe. L'enfant est devenu jeune homme. Il est déjà rhétoricien et doit préparer son avenir. S'il était le seul être en cause, le choix serait prompt et aisé; son idéal est la prêtrise. Mais son père, dont la vie décline, compte tant sur l'appui d'Ovide que ce dernier reste incertain.

La Providence s'interpose pour dissiper les derniers doutes. Une maladie le terrasse et l'amène si près du tombeau qu'en la fête de la Toussaint il reçoit le saint viatique en même temps que l'extrême-onction. C'est pour lui un signe du ciel, car il a peur, en ce moment, de comparaître devant Dieu; il croit mériter sans nul doute, sinon le gouffre de l'enfer, l'expiation du purgatoire.

C'est alors qu'il saisit vraiment la caducité de ce monde et qu'il décide sans retour de donner sa vie pour les âmes afin « de mieux sauver » la sienne [15].

Ces souvenirs renaissent tous, doux comme l'amour, forts comme la vie, dans le soir triste de Sainte-Gertrude que le crépuscule automnal enveloppe d'ombre et de froid.

En cette nuit du mois des morts qui baigne les hommes et les choses dans la pensée du paradis, le père Ovide sèche ses larmes, il remercie le Dieu très bon d'avoir exaucé ses désirs, de

---

13 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 7 septembre 1890.

14 Id., Lettre à son frère Procule, Cumberland, 12 mai 1897. Copie certifiée.

15 Id., *Privatim*, 1er novembre 1889.

l'avoir fait prêtre et apôtre. Tout bas, il chante, le cœur en fête, le refrain de son oblation:

> Mon Dieu, je renonce à la terre,
> À ses richesses, à son or;
> Votre croix, douce et salutaire,
> Sera mon seul bien, mon trésor [16].

[16] C. Baret, o.m.i., *Cantique d'oblation*, dans les *Petites Annales de Marie-Immaculée*, 1896, p. 212-213.

CHAPITRE II

Adieu

> **Il te faudra donc, comme les apôtres, dire un éternel adieu à tout ce qui appartient à cette terre [1].**
>
> **Mgr CHARLEBOIS.**

Pour les élèves de L'Assomption, le modèle parfait de l'apôtre était le père Albert Lacombe, le roi des plaines, « l'homme au bon cœur ». Ovide résolut de le suivre chez les Oblats et au Nord-Ouest. Il annonça sa décision à quelques-uns de ses amis.

Dans l'univers des étudiants, autrefois tout comme aujourd'hui, embrasser la vie religieuse exigeait un courage extrême: on y soupçonnait tant d'épreuves, tant d'éloignement, tant de mystère ! Notre collégien se fit dire, et crut vraiment qu'il serait victime du « père maître », un impitoyable geôlier qui, sans motif et brusquement, le souffletterait, l'invectiverait afin de le mieux éprouver !

Rien ne put le décourager. Il était valeureux et fort, habitué au sacrifice: il pourrait supporter l'orage ! Et dans un élan d'héroïsme, il vint frapper au noviciat.

Le père Boisramé l'accueillit.

Le postulant pensa rêver: au lieu du bourreau attendu, il rencontrait un prêtre aimable, digne sans doute, comme il con-

---

[1] Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Notes de retraites*, 14 août 1884.

vient, mais modéré, doux et joyeux. Il fut conquis à l'instant même, car il retrouvait à Lachine l'atmosphère de son foyer.

Après un mois de ce régime, il craignit que l'année entière ne se passât trop rapidement. Il ne connut donc point l'ennui: la vie de calme et de prière le plongeait dans le ravissement [2].

Les mois s'écoulèrent sans ombres, sans invectives et sans soufflets ! Déjà, à la fin du semestre, il a « goûté plus de bonheur » que tout le reste de sa vie [3].

Progressivement, le saint père maître, qui l'avait nommé sacristain — un poste d'honneur entre tous, — lui inculqua une piété droite comme celle de l'Évangile. En se formant à la vertu, Ovide apprit à être Oblat, car l'esprit du père Boisramé, c'était celui du fondateur, monseigneur Charles de Mazenod. La vie de leur congrégation devenait celle des novices tant ils en entendaient parler avec conviction et amour.

Aussi, lorsque vint le mois d'août et la fin de sa probation, le frère Charlebois put écrire qu'il reconnaissait les mérites et tous les « précieux avantages de la vie du religieux, surtout du religieux oblat [4] ». Et il brûlait, ajouta-t-il, de s'enrôler, par les saints vœux, sous la bannière de Marie.

C'est en l'Assomption de la Vierge qu'il fit sa première oblation. Puis il partit pour Ottawa afin d'entreprendre l'étude ardue, patiente, mais sublime, des sciences ecclésiastiques acheminant au sacerdoce. Le scolasticat fut pour lui un ciel de grâce et de ferveur dont il conserve en sa mémoire l'indélébile souvenir.

Aux derniers jours du mois de juin, les étudiants prenaient, en groupe, leurs vacances à Maniwaki. Notre jeune Oblat s'y

---

[2] Id., Lettre à son père, Noviciat Notre-Dames-des-Anges, 13 septembre 1882 (citée par P. Boisramé, o.m.i., dans *Notes sur O. Charlebois*, copie dactylographiée). Aussi Id., Lettre au père P. Boisramé, o.m.i., Cumberland, 10 décembre 1888.

[3] Id., Lettre à T.-G. Montmarquet, Noviciat Notre-Dame-des-Anges, 13 janvier 1883 (citée par P. Boisramé, o.m.i., *loc. cit.*).

[4] Id., Lettre au père provincial, Noviciat Notre-Dame-des-Anges, 20 juin 1883 (citée par P. Boisramé, o.m.i., *loc. cit.*)

plaisait, y retrouvant Sainte-Marguerite, la vie familiale et champêtre, le « temps si doux » vécu naguère dans les montagnes et sur les lacs. « Tout est absolument semblable »: forêts, collines, rocs et rivières ! Tout y est aussi beau, plus peut-être !

On y exploitait une ferme et quand venait la fenaison, le frère Ovide reprenait la faux, la fourche ou le râteau. En un mot, rien ne lui manquait pour « rappeler le temps antique ». « Je t'assure que j'en profite », écrivait-il à l'un des siens [5].

La vie y était si plaisante ! Les scolastiques s'affectionnaient; leur supérieur les estimait comme s'ils eussent été ses enfants. Dans la nature majestueuse du calme « pays de Marie » régnait une paix surnaturelle qui, tout en fortifiant les âmes, les élevait vers le bon Dieu. L'on connaissait la pauvreté, mais au milieu d'une joie pure, au sein d'un « bonheur sans mélange [6] ».

C'est là que le jeune scolastique devint pour toujours un Oblat.

Dans sa cellule, à Sainte-Gertrude, il se rappelle la longue attente de l'oblation définitive. Il s'était tellement préparé ! Il garde, comme un bouquet de roses, les notes écrites en la vigile de ce jour à jamais béni.

Demain, disait-il à son âme, le bon Jésus t'adressera le *Veni et sequere Me*. Il te faudra, comme les Apôtres, abandonner ce qui t'est cher pour mieux suivre « ton doux Époux »: « Donne-toi tout entière à Dieu [7]. »

Les cérémonies de la fête restent fixées dans son esprit: la sainte messe, le matin, célébrée par le père Pian, un missionnaire infatigable; le couronnement de Marie, dans la soirée, sur la montagne; la voix puissante du frère Émard entonnant l'hymne triomphal que nul Oblat n'oublie jamais:

---

5 Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Maniwaki, 25 juin 1884.

6 Id., *ibid.*

7 Id., Notes de retraites, 14 août 1884.

Sacrifice d'amour, holocauste sublime !
Un cœur brûlant et pur va s'immoler à Dieu.
Le ciel, avec transport, contemple sa victime:
La paix et le bonheur inondent ce saint lieu.

À jamais tu seras ma mère,
Ô toi dont un Dieu fut l'enfant !
Je mourrai sous cette bannière
Où brille ton nom triomphant.

Veille sur moi, douce patronne,
Sur cette terre de douleur;
Et qu'au ciel ta main me couronne
D'amour, de gloire et de bonheur !

De si grands jours ne repassent plus [8] ! Mais des sentiments identiques s'emparent aujourd'hui de l'Oblat et il s'écrie reconnaissant: « Remercions bien notre bonne Mère de nous avoir donné la grâce d'être ses enfants pour toujours [9] ! »

Tant de bienheureux souvenirs avivent l'amertume de l'exil. En l'Assomption, l'été dernier, c'est au beau milieu des « portages », sous le canot, en un campement dans un marais nauséabond et par un « festin » de viande sèche qu'il commémorait ce saint jour ! Quelle différence, apparemment, entre les joies de l'oblation et les misères du présent ! Mais ce n'était qu'une apparence, car « intérieurement, dit-il, j'étais aussi . . . heureux qu'alors [10] ». Il l'était même davantage, puisqu'il réalisait le rêve caressé depuis ses jeunes ans.

Dès la fin du scolasticat, il fut destiné aux missions.

Monseigneur Grandin le fit prêtre.

Le père Charlebois s'en souvient tout comme si c'eût été hier. Comment exprimer les délices de voir, prosterné à ses pieds, son père qui l'avait tant de fois béni ! Les émotions, brisant

---

8 Id., *ibid.*, 15 août 1884.
9 Id., *Echo du Cumberland*, 5 août 1889.
10 Id., *Echo de Pakitawagan*, 18 août 1889.

son âme, en avaient fait jaillir des pleurs d'une céleste suavité. Et, intimement, il s'écrie: « Ce fut le comble de mon bonheur [11] ! »

Un bonheur qui ne s'oublie pas !

Mais les joies, même les plus pures, sont fugitives sur la terre. Le jeune missionnaire des Cris préparait déjà ses adieux...

Adieu pour toujours ici-bas !

Il entendait une voix secrète lui murmurer à tout moment: « Tu ne verras plus ton pays, ni ceux qui te sont si chers ! » Afin d'oublier se présage, il songeait aux âmes, aux Indiens qui l'appelaient là-bas, au loin, dans le Nord-Ouest solitaire. Mais l'augure répétait plus fort: « Tu quittes à jamais ta patrie, tes sœurs, tes frères, ton père aimé... »

Quelle angoisse, au repas ultime précédant de pain de l'exil ! Le cœur en était suffoqué: manger au foyer paternel, hélas ! « pour la dernière fois [12] » !

Puis un coup de sifflet strident annonçait l'approche du train.

Courage ! en ces derniers moments !

Il espérait partir sans larmes, pour ne pas attrister les siens. Au spectacle de sa famille qui s'agenouillait devant lui pour une bénédiction suprême, un glaive avait percé son âme; il lui avait fallu s'enfuir parmi les plaintes et les sanglots...

Certes, l'Oblat de Sainte-Gertrude ne regrette point son holocauste, « mais ça n'empêche pas qu'il est dur [13] ».

Ce qui me crucifie, dit-il, ce n'est pas surtout la souffrance que j'endure dans ce pays; mon plus grand sacrifice, c'est « d'être séparé pour toujours de mon père, de mes frères et sœurs... Oui, c'est bien le plus grand, je le sais [14]. »

---

11 Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Lac-des-Cèdres, 15 juin 1890.

12 Id., *ibid.*

13 Id., *ibid.*

14 Id., Lettre à son frère Procule, Cumberland, 15 janvier 1899. Copie certifiée.

Ses adieux au scolasticat l'avaient aussi martyrisé. Les étudiants étaient joyeux, car, pour eux, c'était une fête de voir cet apôtre partir; mais son cœur à lui se gonflait, attendri par les souvenirs. Il les aimait tous comme des frères et il fallait, d'un coup rapide, briser tant de pures affections !

D'après le cérémonial, il se tenait devant l'autel, en face des confrères émus, seul, torturé par sa faiblesse...

Le chœur répétait ce refrain:

Ô bonne Mère du missionnaire,
Sois son appui, veille sur lui...

Pendant que l'on baisait ses pieds, le père Ovide s'absorbait dans la pensée du Nord glacial où l'attendait la solitude, sans autre soutien que Marie. Il savait la sublimité de son apostolat prochain; mais il se croyait en retour, si « incapable », si « ignorant » ... Il partait avec le désir de sauver des âmes par milliers, mais s'en imaginait indigne.

La prière que l'on modulait: « Ô bonne mère du missionnaire... » venait raviver sa confiance tout en faisant jaillir ses larmes [15].

Le soir, lorsque son frère Guillaume, maintenant scolastique oblat, lui eût dit adieu à la gare, le vapeur rapide l'entraîna vers l'inexorable inconnu.

Le sacrifice était complet ! Le père Ovide, se confiant aux cœurs de Dieu et de Marie, donna libre cours à ses pleurs.

Le missionnaire sanglote encore, en sa cellule misérable, pendant que la froidure hâtive annonce un terrible hiver.

Et dans les ombres vespérales son cœur murmure avec amour: Ottawa, Sainte-Marguerite, Maniwaki, lac Charlebois...

Bonheur à jamais disparu, mais souvenir qui ne meurt pas !

---

[15] Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Lac-des-Cèdres, 15 juin 1890.

Premier tableau

LE MARTYR...

CHAPITRE III

Triste pays!

> Les étrangers qui passent dans ces parages ne cessent de répéter: Quel triste pays [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

Dans le wagon qui file vers l'Ouest, l'Oblat comprend qu'une vie neuve, celle du prêtre et de l'apôtre, va lui apporter des travaux, des épreuves et un long martyre [2].

Il songe, pendant que, sous ses yeux, les villages, les lacs, les bois viennent puis s'en vont en un instant, qu'il s'approche, à chaque minute, de son idéal le plus beau. Monseigneur Grandin, son évêque, en l'envoyant parmi les Cris, l'avait prévenu que « c'est là qu'il y a le plus de privations [3] ».

Ce serait donc la joie parfaite!

De Winnipeg, le voyageur se rendit au port de Selkirk où, après vingt-quatre heures d'attente, il prit place sur le *Princess*, petit vapeur qui, en six jours, le transporta au Grand-Rapide, aux bouches de la Saskatchewan.

La traversée fut magnifique, et les horizons, très souvent, confondirent le ciel et les eaux. Finalement le missionnaire foula la terre de l'exil, désormais sa seule patrie.

---

1 ID., *Echo du Cumberland*, 12 juin 1890.

2 ID., Lettre à son père, Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa, 12 juin 1887.

3 ID., Lettre au père Albert Lacombe, o.m.i., Cumberland, 26 avril 1888.

Il commença son ministère, baptisa, prêcha, confessa, distribua l'eucharistie et entreprit des conversions. Il apprit bientôt à subir la vie rude du prêtre errant, car il n'eut pas de résidence et dut vivre de charité. Il célébra les saints mystères dans une cabane exiguë où s'entassaient les bons Métis.

Une barge partit enfin dans la direction du nord-ouest. Le père Ovide y prit passage. Grâce à la brise favorable, en dépit du courant contraire, dont le mot cris *Saskatchewan* indique la rapidité, le Pas fut atteint en cinq jours.

Il faisait nuit noire au village. Le père y était inconnu. Il savait que, sur l'autre rive, une masure abritait le prêtre au cours de ses rares visites. Mais impossible de s'y rendre, car les rameurs, lassés ou lâches, ne voulurent point se relancer dans les eaux larges et fougueuses. Il fallut donc se résigner à préparer, encore une fois, son grabat, dans l'embarcation.

Soudain, une voix presque française, douce comme l'accent de la patrie, interjeta amicalement:

— Allons ! comment ça va, mon père ?

C'était un Métis catholique qui s'appelait François Genthon. Il dit, en présentant la main:

— Mon père, j'suis bien content de te voir !

Mais l'Oblat l'était davantage !

François lui donna à souper, lui céda sa propre couchette et lui annonça avant tout que le père Étienne Bonnald, missionnaire au lac Pélican, était au Pas depuis le soir . . .

Quelle bonne fortune pour l'arrivant de rencontrer son supérieur ! Plus de craintes et plus d'inconnu ! Il dormit en toute quiétude. Mais l'aube à peine blanchissante le vit traverser la rivière pour rejoindre son compagnon . . .

La surprise du père Bonnald fut aussi profonde que sa joie, car il ignorait totalement la venue de cet auxiliaire. Il aurait donc

un confident après douze ans de solitude ! Quelle félicité fraternelle ! Quelle douceur en cette rencontre ! Quelle consolation d'être oblat [4] !

Le Christ avait raison de dire: « Celui qui quitte tout pour moi se verra combler du centuple, au ciel, et déjà dans cette vie. » Jamais, sans doute, avant ce jour, le père Ovide n'avait compris aussi parfaitement ce mot.

C'était le matin du dimanche. Il célébra les saints mystères, ce qui permit au père Bonnald de diriger les chants communs. En entendant le sermon cris, le jeûne apôtre du envier le savoir du prédicateur: il redoutait tant à l'avance l'étude aride de cette langue !

Les indigènes étaient ravis de voir deux prêtres parmi eux; c'était un si rare événement ! Quand la messe fut terminée, ils « touchèrent » tous la main des pères pour traduire leur contentement. Ils demandèrent que l'un des deux demeure dans leur humble village. Ça faisait réellement pitié de ne pouvoir les satisfaire. Mais ils étaient trop peu nombreux pour qu'on leur accorde un pasteur.

Dès le lendemain, les Oblats repartirent pour plus loin encore. Deux jours plus tard, le dix septembre, ils abordèrent au Cumberland.

On y fit de telles instances que le père Ovide y resta: seul, étranger au ministère, aux mœurs, aux coutumes, au langage; sans conseiller et sans soutien; sans sou ni maille et solitaire dans sa bicoque ouverte aux vents; le jour passe partout à travers, rapporte-t-il dans son journal [5].

Lorsque les ouragans d'hiver, apportent la bise et la neige, ensevelissent sa maison [6], il se blottit près du foyer, emmitoufflé, les pieds au feu. Le poêle a beau se « fâcher rouge », il réchauffe

---

[4] Id., Lettre au père P. Boisramé, o.m.i., Cumberland, 12 septembre 1887.

[5] Id., *Echo du Cumberland*, 13 février 1890.

[6] Id., *Privatim*, 25 mars 1890.

à peine un côté tandis que le reste grelotte ! Ce martyre dure six hivers aussi longs que tempêtueux [7].

Mais le père ne se lamente point. Il croit mériter pis encore. Et d'ailleurs, il n'en mourra pas. Il désire même plus de souffrances !

Au vieux papa qui s'inquiète de la literie de son fils, l'Oblat répond aimablement que ces soucis sont inutiles. Sa couche est très bonne, assure-t-il. Le châlit est de bois rugueux, mais aussi ferme qu'un rocher. La paillasse est en toile à sac et rembourrée de foin sauvage. Il la secoue aux quatre-temps; c'est bien assez, car, chaque fois, un vrai nuage de poussière obscurcit toute la maison. Sur le sommier, il met un drap, deux couvertures, un couvre-lit. À l'un des pieds de la couchette, il suspend une « tuque » de laine servant, la nuit, de couvre-chef. Bref, il ne manque de rien du tout. S'il désirait un lit douillet, il s'en trouverait aisément: on tue des canards à foison, il n'aurait qu'à prendre leurs plumes ! Mais dormirait-il jamais mieux qu'il dort maintenant sur sa paille ?

Si son père désire quand même lui apporter un lit de plumes, il sera certes bienvenu, non pour la plume, mais pour lui-même [8].

Lorsque les fêtes de Noël furent clôturées au Cumberland, le père Charlebois prit la route pour se rendre au lac Pélican.

Le presbytère du père Bonnald y était tellement petit que le visiteur dut loger sous les combles de la chapelle.

L'ameublement du galetas comprend une table branlante, une boîte vide au lieu de siège, un petit poêle de fer-blanc de dix-huit pouces de longueur; le lit, tout comme au Cumberland, est fait d'un bois rude et solide; la paillasse est une peau de buffle; l'oreiller est un sac de linge; les couvertures sont des peaux de lièvres. Sur la table, trônent un crucifix, une gram-

---

[7] Id., *ibid.*, 16 mai 1893.

[8] Id., Lettre à son père, A bord du *North-West*, 12 juin 1890. Copie certifiée.



M[gr] Ovide Charlebois avec son frère Guillaume au Scolasticat Saint-Joseph, 1899.



M[gr] O. Charlebois et le chef païen du lac Poule-d'Eau.

maire crise, un dictionnaire, les Constitutions des Oblats, un petit livre de morale et un peu de papier à lettres. Ajoutons à ce mobilier, car c'est la chambre à débarras, des paquets, des caisses, des sacs, et mille objets hétéroclites.

Le jeune Oblat passe ses jours à l'étude dans cette mansarde.

Bref, il s'y trouve « on ne peut mieux ». S'il a froid, il attise le feu qu'il amortit dès qu'il fait chaud. S'il s'ennnuie, il chante un cantique. Lorsqu'il veut prier, il descend et se trouve devant l'autel.

Aurait-il raison de se plaindre, quand il habite sous le même toit que Notre-Seigneur Jésus-Christ [9] ?

Le missionnaire est donc heureux, puisqu'il vit avec son Sauveur; et c'est pour cela qu'il fredonne, malgré les épines et les croix... Mais ça prendrait un « fou », dit-il, pour vivre en ces steppes nordiques sans aucun espoir éternel ! Les étrangers qui s'y promènent redisent: « Quel triste pays ! » Ils ne voudraient pas y rester au prix de tout l'or de la terre. Et ils ont parfaitement raison ! Mais quand on y vient en apôtre, ce n'est pas la même chose du tout, parce que le salut d'une seule âme vaut bien plus que « tout l'or du monde [10] ».

Oui, qu'il est triste, ce pays, dans les nuits longues où le froid mord, la neige « poudre », le vent fait rage, quand les grondements du tonnerre, ébranlant la pauvre maison, font croire que le ciel va crouler !

Quand vient l'été, les maringouins, « myriades de petits anges », chantonnent à l'oreille du prêtre et l'immolent sans nulle pitié pendant qu'il prie au saint autel [11]...

Mais le missionnaire est content. Qu'il fasse beau ou qu'il fasse mauvais, que tout aille bien, que tout aille mal, il demeure

---

9 ID., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Lac-Pélican, 11 janvier 1888.
10 ID., *Echo du Cumberland*, 12 juin 1890.
11 ID., *ibid.*, 14 juin 1888.

calme et satisfait; car à quoi servent les chagrins et tous les désespoirs de l'âme, sinon à rendre malheureux [12] ? De jour en jour, il comprend mieux, en sa pénible solitude, ce que le Maître avait promis: Bienheureux ceux qui pleureront . . . Oui, les larmes mêmes sont douces quand elles sont versées pour Jésus: en sa prison du tabernacle, il sait consoler ses amis [13] !

S'il arrive que le père Ovide doive s'absenter du Cumberland, la nostalgie le prend bien vite; il soupire après le retour et dès qu'il aperçoit au loin le petit clocher qui l'attend, son cœur bat plus vite et plus fort !

Certes, il n'aurait pas cru, naguère, qu'il finirait par s'attacher avec autant de complaisance à ce pays si misérable où il doit peiner et souffrir [14] !

---

12 Id., *Privatim*, 29 mai 1892.
13 Id., Lettre au père Albert Lacombe, o.m.i., Cumberland, 26 avril 1888.
14 Id., Lettre à sa famille, Cumberland, 12 octobre 1899. Copie manuscrite.

CHAPITRE IV

Sur un bûcher

> Je me considère comme sur un bûcher
> où l'on me brûle à petit feu [1].
>
> Mgr Charlebois.

L'évêque errant fut un martyr, mais non pas un martyr du glaive, des bêtes, de la roue, du bûcher. Il fut un martyr du devoir: martyrisé à petit feu pendant ses courses sur les ondes ou dans les neiges des forêts; martyrisé par son exil et son amère solitude.

Ses bourreaux furent les Indiens, les protestants, les maringouins, l'aviron, la neige, les chiens !

Tout le pays du « vent du nord » lui échût comme part d'héritage. De la rivière Saskatchewan à Saint-Pierre du lac Caribou, nul prêtre, avant le père Bonnald, n'avait jamais prêché la foi. Un seul, l'abbé Édouard Darveau s'était aventuré au Pas; il était mort martyrisé, fusillé par un renégat.

En ce pays grand comme un monde, vagabondaient quelques mille Cris. Au hasard de leur fantaisie, des pistes fraîches du gibier ou des aléas de la pêche, ces Indiens promenaient leurs tentes, leur canot — leur misère, quoi ! — à tous les points de l'horizon. S'ils avaient la bonne fortune d'accumuler des pelleteries, ils s'en venaient aux magasins, franchissant d'énormes

---

[1] Id., *Privatim*, 17 juin 1888.

distances, pour s'y procurer du tabac, du thé, des balles et du linge. Une fois vêtus de pied en cap, rassasiés de nourriture, d'oisiveté et de nouvelles, ils s'en retournaient dans leurs bois; et de nouveau, autour du fort, le silence s'établissait, des jours, des semaines et des mois.

Parfois, des bourgades pitoyables entouraient les comptoirs de traite; mais presque tous les naturels se plaisaient à vivre en nomades, forçant ainsi le missionnaire à les suivre dans leurs campements disséminés à l'aventure.

Entre les huttes éparpillées, pas de route, pas même de sentier: l'été, on suivait les rivières, les lacs, les « portages » sur terre; durant l'hiver, une piste vague tracée par la patte des chiens et que comblait le vent du nord.

Autour, s'étendait la nature, les rochers nus, les arbres nains et les cours d'eau accidentés. Pour un enfant des Laurentides aux couronnements variés, ces paysages sans beauté n'étaient qu'une terne grisaille. Seules, les aurores boréales, enchantant parfois les nuits claires, faisaient comprendre que la terre est un échantillon du ciel !

Les humains mêmes, en cette jungle, avaient peu de charmes natifs. Leur âme était à l'avenant. Un petit nombre restaient païens; la plupart étaient protestants. Cette victoire de l'hérésie résultait du manque de prêtres. Les Oblats, seuls en ces régions, avaient couru au plus pressé, converti les pieux Dénés et secouru les immigrants qui envahissaient les prairies. Mais ces apôtres, débordés, n'avaient pu s'établir partout.

Il fallait commencer à neuf et ils étaient deux pour la tâche: les pères Bonnald et Charlebois.

Instruire, même les catholiques, était difficile en ces lieux où un paganisme latent inspirait encore les chrétiens. Exposés aux critiques acerbes de leurs congénères hérétiques, les fidèles risquaient, hélas ! de perdre une foi vacillante [2].

---

[2] Id., *Voix du jeune missionnaire*, 31 juillet 1890.

Malgré son zèle, ses prières, ses sacrifices et ses voyages, le missionnaire du Cumberland subit de rudes déceptions. De la part de ces indigènes, braves gens, certes, mais primitifs, au jugement débile et frivole, il fallait s'attendre à souffrir.

Heureusement, l'imagination les portait quelquefois au bien. Un jour, raconte le père Ovide, une protestante entra en trombe dans le parloir du presbytère. Son époux, qui l'accompagnait, était catholique; il commence:

— Mon père, ma femme vient te parler.
— C'est bien, j'écoute, dit l'Oblat.

La Crise hésite, se mouche et tousse, enfouit son nez dessous son châle et se risque à ouvrir la bouche:

— Je ne puis plus dormir, mon père.
— Vraiment ? Tu es donc malade ?
— Non.
— Qu'as-tu donc ?
— J'ai des visions.
— Quoi ? Des visions ?
— Oui. Des visions !
— Et que vois-tu ?
— Mes défunts parents protestants. Ils m'apparaissent enténébrés et plongés dans le désespoir. Ils m'incitent à me convertir pour échapper à leur malheur. Je vois aussi ma petite fille qui, elle, est morte catholique: ses vêtements sont lumineux, elle est radieuse et sourit. Cette double vision me trouble. Je voudrais prier comme toi.

Sans croire complètement à ces rêves, le père encouragea la femme, la fit réfléchir et prier. Elle revint huit jours plus tard, désireuse de se faire instruire. Elle renonça à ses erreurs, fut baptisée sous condition et, depuis lors, dormit en paix.

Quand Dieu veut convertir une âme, il peut bien se servir de songes [3] !

---

[3] Id., *ibid.*, mars 1896.

Un jour d'hiver, un catholique, mais pas un rat de sacristie, visitait ses engins de chasse tendus sur les rives d'un lac. Laissant ses bagages au large, il entra à l'orée du bois lever un piège et faire du feu. Soudain, à cent pieds environ, il aperçut un étranger, de grande taille, vêtu de noir, se dirigeant vers sa besace, la soulevant, l'examinant. Puis tout-à-coup, cet inconnu devint aussi blanc qu'un linceul et sembla s'évanouir dans l'air...

La frayeur étreignit notre homme, car il savait bien que l'intrus n'était pas un Cris du village. Sa peur s'accrût en constatant que la vision mystérieuse n'avait laissé aucune trace dans la neige lisse et profonde. Il revint chez lui atterré et raconta l'apparition.

— Tu sers le diable, lui dit-on; il vient donc te rendre visite. Il se peut que, la prochaine fois, il veuille t'emmener avec lui !

Il n'en fallut pas davantage pour que notre Indien se confesse et se montre meilleur croyant [4].

Toutes les rêveries, pourtant, n'étaient pas aussi fructueuses. Ainsi, à Pakitawagan, un Cris fonda une religion. Il était saint Pierre, disait-il, et en des colloques sublimes il communiquait avec Dieu. Il portait toujours une croix et chantonnait quelque cantique. Lui-même, ainsi qu'un acolythe, s'affublaient d'habits « liturgiques »; leurs manipules, par exemple, avaient ceci de singulier qu'ils devaient se mettre à chaque bras !

La plupart des gens se moquaient de ce « fondateur » détraqué; mais il en entraînait quand même, car il traitait brutalement ceux qui osaient lui résister. Il en garotta à sa croix et les flagella sans pitié; son beau-père, sa belle-mère même furent suppliciés de cette façon.

Il détestait le père Bonnald, menaçant de l'assassiner; mais il en avait si peur qu'il frémissait en sa présence comme la feuille sous l'aquilon [5].

---

4 ID., Lettre à un scolastique oblat, Cumberland, 1er février 1895.

5 ID., *Echo du Cumberland*, 5 avril 1889.

Parmi ces peuples primitifs, il faut se préparer à tout. Il n'est pas rare que leur cœur, tout comme leur esprit, se détraque. Le triste David, par exemple, fit venir le père Charlebois, par des sentiers épouvantables, pour baptiser son nouveau-né; et quand l'Oblat fut arrivé, l'indigne Cris refusa même de nourrir les chiens épuisés.

D'aussi brutales ingratitudes blessent amèrement le missionnaire [6].

En plus des braques et des sans-cœur, il y a les indifférents. Écoutons un vieil éclectique nous exposer sa théorie: les catholiques nous assurent que leur religion est la bonne; les protestants, de leur côté, ripostent que c'est la leur; quant à moi, je reste confiant en les magies de nos ancêtres. Alors, pour ne pas me tromper, je garde toujours un chapelet et prie avec les catholiques; je possède aussi une Bible et la lis comme les protestants; tout seul, je fais mes jongleries. Je suis donc sûr, prétendait-il, de ne jamais manquer mon coup !

Tout de même, à sa dernière heure, il demanda aux catholiques d'intercéder pour son salut: « Il n'y a que vous, leur dit-il, qui savez prier comme il faut [7]. »

Une pareille insouciance est un supplice pour l'apôtre qui se dévoue et s'exténue afin de sauver ces gens-là . . .

Le père Ovide alla, un jour, chez les païens de la Montagne. La maison où il demeura fut assiégée, littéralement, par les Cris, avides d'entendre les vérités de l'Évangile. Ils couvaient de leurs grands yeux noirs les images du catéchisme. La mort du juste et du pécheur, le ciel, l'enfer, le purgatoire, les impressionnèrent tant que quelques-uns n'en dormaient plus.

Beaucoup venaient à la prière, écoutaient la prédication, péroraient avec sapience sur les doctrines entendues, louangeaient fort le missionnaire, le recevaient dans leurs cabanes avec courtoisie et bonheur.

---

6 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 29 mars 1897.
7 Id., *ibid.*, 7 octobre 1890.

Et ce fut tout. Nulle conversion ! Pas même un baptême d'enfant. Pauvres misérables, hélas ! Ils ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point ! Fatigues, travaux, prières, sermons, cette station de deux semaines, tout fut apparemment perdu.

Je t'ai bien compris, disait l'un; ça paraît vrai ce que tu dis. Je crois fermement, moi aussi, à l'existence d'un Grand-Esprit, vengeur redoutable du mal. Mais je ne veux pas du baptême.

J'aime te voir ici, disait l'autre; je suis heureux de t'écouter. Dieu a fait le culte des blancs, mais aussi celui des Indiens. Le vôtre est écrit dans les livres, le nôtre l'est dans la nature. Ne me parle pas du baptême.

Moi, je ne prie pas, disait le chef. Mais si je me décide à croire, c'est ta religion que je prends. Son courage s'arrêtait là !

Un jour, le père visita l'épouse malade d'un sorcier. Il ne la trouva pas trop mal; elle avait bonne langue surtout. La vieille décrivit tous ses maux, puis prononça un grand discours dont la quintessence est ceci: Hier, dit-elle, j'ai eu un rêve. J'ai vu, là-haut, la grande porte par où passent tous les bourgeois. Mon défunt père y est entré; je l'ai entendu m'avertir: Tu viendras ici comme moi lorsque les bourgeois le voudront. C'est pourquoi, conclut la commère, j'espère les rejoindre bientôt.

À la fin de ce boniment, le missionnaire prit la parole: Je t'ai entendu sans mot dire; c'est à mon tour de te parler. Mais la sorcière n'écouta pas.

Une autre fois, quelques Indiennes, voyant le tableau de l'enfer, paraissaient en être touchées. Satan surtout les effrayait avec son trident et ses cornes, son museau, ses griffes et sa queue. Mais une diablesse de leur clan, craignant qu'elles ne se convertissent, se mit à leur dire aussitôt: Dans un rêve j'ai vu ce démon auprès de la demeure du prêtre; je l'ai entendu m'aviser: Si tu entres dans cette maison, je t'emmènerai dans mon enfer . . .

Le père Ovide est contristé de cet insuccès apparent qui lui martyrise le cœur. Mais il demeure en paix quand même, car il a rempli son devoir. « Si ces pauvres âmes se damnent, ce ne sera pas ma faute, dit-il, car j'ai fait tout ce que j'ai pu[8]. »

Il se console de l'inconstance, des défauts, du peu de ferveur; car il aime son « petit troupeau[9] ». Il aime ce peuple malheureux, sans joies terrestres et sans espoir; il est prêt au martyre pour lui.

Il veut, dans la vie ténébreuse de tous ces Indiens terre-à-terre, introduire un peu de soleil. Il veut que, par son sacrifice, ils s'illuminent de sa foi, ils s'enflamment à son espérance et se réchauffent à son amour.

Et comme autrefois le Seigneur, il répète à ces pauvres gens, las des misères d'ici-bas:

Vous qui souffrez, venez à moi...

---

8 Id., *ibid.*, 29 mars 1897.

9 Id., Lettre à sa famille, Cumberland, 12 octobre 1899. Copie manuscrite.

CHAPITRE V

Pauvres malheureux

> Quand j'entends siffler le vent, j'ai le cœur tout petit en pensant à tous ces pauvres malheureux [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

Lorsque, par les longs soirs d'hiver, le père Ovide entend le vent qui siffle dans les sapinières, il songe à ses pauvres Indiens, pressés sous leurs loges ou leurs tentes, mal protégés contre le froid. Il éprouve un serrement de cœur en considérant leurs misères et leur destin de parias.

Il laisse aussi vaguer ses rêves, revivant le beau temps passé. Il avait désiré l'exil, la rude vie du missionnaire; et il la trouve, maintenant, plus rude qu'il ne l'avait cru. Il avait voulu des conquêtes, des souffrances, des conversions; il s'était proposé d'unir, autour de son petit clocher, une élite de vrais fidèles qui consoleraient le Très-Haut.

Il se souvient qu'à son départ, on lui avait chanté, naguère:

> Sur la montagne, oh ! qu'ils sont beaux
> Dans leur élan d'amour les pieds du missionnaire;
> De loin suivons les pas de ces héros,
> Jamais lassés de leur rude carrière...

Ce cantique était si touchant dans la tristesse des adieux ! Mais aujourd'hui, plus que jamais, il fait bon implorer encore:

---

1 ID., *Privatim*, 15 mars 1889.

Ô bonne Mère du missionnaire,
Sois son appui, veille sur lui...

Et l'Oblat demande à la Vierge de guider ses pas haletants afin qu'il ne se lasse pas dans la carrière qu'il a choisie.

Car dans sa nouvelle patrie, il sent, parfois, l'exil du cœur. Lorsque les anciens souvenirs se portent à l'assaut de son âme, il aimerait tant la présence d'un ami qui saurait l'aider ! Mais en ces plages désolantes, c'est le néant de l'affection. Parmi tous les gens qui l'entourent, il se rencontre des vertus, mais ni sympathies, ni savoir, ni tendresse, ni nobles idées. C'est la platitude des êtres, des esprits comme des horizons.

Mais son âme sacerdotale n'est pas vaincue par ces pensées. Il chérit, comme un bon pasteur, le troupeau commis à ses soins. Dans ces savanes solitaires, il saura bien créer l'amour. Déjà maintes âmes confiantes viennent s'abreuver à sa foi et pratiquent ses enseignements.

Parmi les Indiens comme ailleurs, l'épine se cache sous la rose. Il faut donc supporter la croix pour attirer les cœurs bizarres avec qui l'on vit chaque jour. Oui, quel martyre que ce contact avec un peuple sans culture, sans idéals et sans beautés ! Pendant des heures et des heures, il faut supporter l'éloquence de quelques natifs désœuvrés qui croient faire plaisir à leur prêtre en s'entretenant avec lui. Le père ne peut les éconduire: ils diraient qu'il ne les aime pas et ils ne viendraient plus à lui. Il faut donc veiller constamment à ne pas les indisposer. Ils ne sont pas faits « comme les autres [2] »...

Parce qu'il s'intéresse à leur âme, à leur bonheur, à leur salut, le père Ovide oublie leurs vices et s'apitoie sur leurs misères. Lorsque, l'hiver, la neige tombe et que le vent siffle au dehors, il souffre pour ces pauvres hères, ces va-nu-pieds, ces meurt-de-faim,

---

[2] ID., *ibid.*, 3 juin 1888. Aussi Sr LAJEUNESSE, *Souvenirs*, [s. l. s. d.]; Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Voix du jeune missionnaire*, 29 mars 1897; Lettre à un missionnaire, Saint-Boniface, 18 juillet 1915.

aux prises avec le froid qui tue; n'a-t-on pas vu, hier encore, un homme se geler dans les bois [3] !

L'Oblat, se faisant tout à tous, sait découvrir quelques vertus, de la candeur et de l'esprit. Il ne faut pas s'imaginer que tous les Indiens déraisonnent; les idiots sont rares chez eux. La plupart sont remplis d'humour et surpassent en saillies fines les blancs les plus spirituels. Quand ils bavardent autour du feu, après un long jour de voyage, se racontant les aventures et les incidents survenus, ils ornent leurs récits de bon mots, de boutades qui charment et amusent [4].

Tels ces deux guides campants un soir dans un nuage de moustiques. L'un d'eux interroge soudain:

— Qui donc a fait les maringouins ?

— C'est le bon Dieu, répond le père.

— Ah ! non, bien sûr, il est trop bon: c'est plutôt le mauvais esprit [5] !

À l'époque où le père Ovide arriva au lac Cumberland, les Cris n'étaient plus ces barbares qui s'entretuaient autrefois. Depuis la venue des « traiteurs » et surtout des missionnaires, l'on ne voyait plus de batailles; les famines devenaient rares; les Indiens se civilisaient, changeaient leur mœurs et leurs coutumes, s'instruisaient, devenaient meilleurs.

En même temps que le paganisme, ils rejetaient leurs jongleries, leur férocité, leurs magies, leurs charmes et leurs superstitions. Et les scènes tragi-comiques décrites par les explorateurs ne se produisaient presque plus.

Ils avaient retenu quand même, quelques individus du moins, des habitudes et des pratiques qui paraissaient leur être innées. C'est ainsi que, par exemple, ils prenaient des « bains de vapeur »,

---

3 Id., *Privatim*, 15 mars 1889.
4 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 14 juillet 1890.
5 Id., *ibid.*

par plaisir ou par maléfice, comme traitement hygiénique ou comme cure antifébrile. Quoi qu'il en soit, pour ces bains là, on dressait une tente pour y conserver la vapeur. Des pierres étaient chauffées à blanc, puis disposées dessous la loge où elles étaient aspergées d'eau. Les « baigneurs » entraient dans l'étuve et y restaient aussi longtemps que leur orgueil ne cédait pas. Finalement, n'en pouvant plus, ils se précipitaient dehors, se jetant dans l'eau ou la neige pour calmer le feu dévorant: imprudence souvent fatale [6].

Le savoir médical des Cris n'était pas le seul en défaut. Ils ignoraient toutes les sciences, mais ils restaient convaincus d'être de vrais Pic de la Mirandole. Ainsi, le vieux *Mipit* — la dent — condescendit, un bon matin, à initier le père Ovide à tous les secrets des orages.

La foudre, lui expliqua-t-il, est causée par de gros oiseaux dont les yeux allument les éclairs. Dans leurs colères, ils lancent des cris produisant le bruit du tonnerre. Quant à la pluie, c'est la salive qui leur échappe dans les combats... Lorsqu'ils s'irritent contre les hommes, ils frappent de leur bec acéré les arbres, les pierres, les vivants mêmes. Ils brisent surtout et emportent les assiettes qu'ils trouvent au dehors. C'est pour cette raison que les Cris entrent tous leurs biens dans leurs loges lorsque les gros oiseaux se fâchent...

Par cet enseignement doctoral, le vieux *Mipit* était certain d'avoir grandement instruit le père [7] !

Tels étaient donc alors ces gens: de grands enfants nourris de rêves. Et telle était, à chaque jour, à chaque mois, à chaque année, la kyrielle des fadaises que le missionnaire subissait.

Le développement des idées se ressentait de l'indigence et n'était pas mieux que néant.

---

6 Id., *ibid.*, 31 juillet 1890.
7 Id., *Echo du Cumberland*, 11 juin 1890.

Comment les Cris pouvaient-ils être des philosophes ou des artistes ? Il leur fallait, au jour le jour, chercher une proie fugitive dans les forêts ou sous les eaux. Des poissons, des oiseaux, des bêtes leur fournissaient nourriture, habits, armes, et logement ! Ils ne pouvaient thésauriser: quand le gibier disparaissait et les forçait à émigrer, ils devaient transporter leurs biens dans une frêle embarcation où l'espace manquait pour tout. En cette lutte âpre pour la vie, il ne restait aucun loisir pour l'hygiène, l'étude, les arts.

La félicité de ces peuples consistait en des boucheries; ils n'avaient guère qu'un idéal: parvenir à se rassasier !

Quand les caribous, par milliers, descendaient des terres stériles, la tuerie était colossale: la viande s'étalait partout, sous les rayons d'un soleil chaud ou à la fumée d'un foyer; en séchant ainsi peu à peu, elle devenait incorruptible. Les femmes pilaient ces jambons avec des meules de pierres plates, les faisaient bouillir dans la graisse, les transformaient en *pimikan* conservé dans des sacs de peau pour les jours mauvais à venir.

Le menu ordinaire des Cris comprenait différents poissons, souvent d'une fraîcheur douteuse. La venaison était plus rare. Quand le chasseur rentrait bredouille, l'on sacrifiait la viande fumée, ou bien encore, le *pimikan*. Et si la guigne continuait, si le fusil ne tuait rien et si les filets restaient vides, la famine régnait au camp et l'on se couchait sans souper, rêvant d'un meilleur lendemain. Mais les mamans reposaient-elles quand elles entendaient leurs marmots pleurer et crier sans relâche parce qu'ils n'avaient rien à manger [8] ?

Le missionnaire, lui aussi, doit se contenter de ces mets qui, en soi, sont peu alléchants. Mais avec l'aide de la grâce, il vient à s'y habituer. Il prévoit mieux que ses ouailles et amasse quelques provisions de légumes, de thé, de farine, de sucre, de sel, de lard fumé, qui serviront, dans la disette, à nourrir la tribu entière.

---

[8] Id., *Voix du jeune missionnaire*, 23 juillet 1890.

Quand les fidèles n'ont plus de vivres, il faut bien leur venir en aide; par charité évidemment, mais aussi par apostolat, car ils devraient s'enfuir au loin pour y chercher leur subsistance et la chapelle resterait vide. Le prêtre les assiste un peu pour qu'ils demeurent auprès de lui et reçoivent quelque instruction. Ils viennent donc, chacun leur tour, pour quémander à qui mieux mieux. Tantôt ils veulent de la farine — *apisis pakkwesigan* — pour se cuisiner un ragoût; tantôt c'est du sel qu'ils désirent — *apisis siwittagan* — ou surtout, c'est un peu de thé; car sans thé, tout comme sans tabac, les Cris préféreraient mourir [9]. Ainsi, comme les oiseaux de l'air, ils vivotent au jour le jour, attendant une meilleure veine [10].

Lorsqu'il arrive, heureux hasard, que l'abondance règne au village ou qu'une noce s'y célèbre, on bamboche joyeusement, quitte à jeûner les jours suivants.

Au Pélican, le père Ovide prit part, une fois, à un gala. Il célébra le mariage, ayant dispensé des trois bans, de parenté, d'affinité, peut-être d'autre chose encore. Puis il assista au festin.

Tout fut superbe, car il faut dire que l'hôte n'était pas simple Indien, mais un Métis de la noblesse. Ainsi, à la place d'un sac, mis sur le plancher raboteux, on se servit d'une vraie table recouverte d'une nappe blanche. Au lieu de s'accroupir par terre, près de la chaudière de viande dans laquelle on plonge ses doigts, on put s'installer sur des bancs et devant d'honnêtes couverts, avec cuillers, couteaux, fourchettes. Le menu y fut plantureux; une outarde cuite à l'étouffée, des canards bouillis dans de l'eau, de la « banique », du thé, du sucre, du sirop de sève de bouleau, des poudingues et des confitures . . .

Le missionnaire trôna au centre et servit chacun des convives. À sa gauche siégèrent les notables; à sa droite, les nouveaux époux. L'on attendit pour commencer que tous aient reçu leur portion. On changea d'assiette à chaque plat . . .

---

9 Id., *Echo de Pakitawagan*, 2 octobre 1889. Copie manuscrite.

10 Id., Lettre à son père, Cumberland, 20 mai 1888.

Après une première tablée pour la seule aristocratie, suivit une autre de « haut peuple »; une troisième de « moyen peuple »; une quatrième de « bas peuple »; une dernière de « gens de rien » . . . C'est dire que les villageois s'empiffrèrent tous gratuitement.

Quand le festoiement fut fini, le soir tombait autour du lac. Les réjouissances commencèrent. Un des violoneux du village en promenant son vieil archet sur les deux cordes du crin crin, créa la musique entraînante: zing, zing, zing, zing, boum, boum, boum, boum . . . !

On fit plus de bruit que de mal ! Et la sauterie fut modeste . . . Les danseurs ne se touchaient point et les hommes étaient seuls souvent. Et c'est une chose si rare qu'une soirée au Pélican !

Pauvres malheureux qui s'amusent pour oublier leur triste vie !

Et tandis que la ritournelle s'éternise sur le violon et que menuets et quadrilles se multiplient dans la nuit calme, l'Oblat médite en sa cellule.

Il songe au bonheur d'un moment qui ravit ces infortunés; il se rappelle les joies pures des veillées, à Sainte-Marguerite . . . Mais pour cent ans de ces plaisirs il ne donnerait pas un seul jour, vécu dans sa froide chambrette, sous le même toit que le Seigneur [11] !

---

11 Id., *Journal*, 15 mai 1888.

CHAPITRE VI

Solitude

> Me voilà de nouveau dans ma petite mission du Cumberland, au milieu d'une solitude complète [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

La solitude n'est pas toujours l'isolement d'un ermitage. Être seul, c'est être en exil, au milieu d'un peuple étranger. On est seul au sein d'une foule si l'on n'y compte aucun ami. On est seul lorsqu'on n'a personne à qui confier ses secrets, à qui parler du temps passé, du présent et de ses épreuves, du futur et de ses espoirs !

La véritable solitude n'est pas celle du corps, mais du cœur.

Pendant seize ans, le père Ovide fut ainsi seul au Cumberland. Il fut fréquemment isolé pendant les jours et les semaines où nul vivant n'entrait chez lui. Il n'était pas moins solitaire quand les Indiens le visitaient, parlant toujours de pauvreté, de chasse, de pêche et de voyages, de famine et de nudité, jetant leur paquet de misères sur le cœur triste de l'Oblat, doublant l'horreur de son exil !

Le père Charlebois fut donc seul dès son arrivée au Nord-Ouest. Il aurait dû, normalement, accompagner le père Bonnald à la mission de Sainte-Gertrude pour s'y habituer aux Cris et y

---

[1] ID., Lettre à sa sœur Marie-Louise, s.g.m., Cumberland, 15 novembre 1890. Copie certifiée.

apprendre leur langage. Mais il resta au Cumberland, car les catholiques y craignaient de mourir sans l'aide d'un prêtre, sans le secours des sacrements[2].

Fini donc, le beau temps passé: Sainte-Marguerite, L'Assomption, le bonheur du scolasticat ! Nul confident, pas même un livre, afin d'élever son esprit, pour ennoblir sa vie « humaine », pour rester « savant », « vertueux » ! Et ce n'est pas chose facile que de rester « civilisé » ! Un vieil habitué du Nord a averti le jeune apôtre que tous, là-bas, bon gré mal gré, deviennent plus ou moins « sauvages »; s'il fait exception à la règle, il sera la « merveille » du Nord[3] !

C'est donc cela, la solitude. C'est un supplice quotidien qui force à lutter contre soi, contre les lieux, contre les gens, contre tout, sauf contre Dieu.

Si, tout au moins, l'on pouvait voir le résultat de ses labeurs, le bien qu'on fait à ses fidèles ! Mais non, on se donne tout entier, et cela, semble-t-il, pour rien. Le réconfort du missionnaire, c'est de se rendre témoignage qu'il a accompli son devoir et que le ciel n'exige pas plus[4].

L'Oblat avait rêvé, jadis, devenir un martyr vivant. Voilà tous ses vœux exaucés. C'est par la solitude, croit-il, que Dieu veut le martyriser[5]. Il explique à l'un de ses frères comment c'est triste d'être seul: le cœur est comme sous un pressoir; on mange, on dort et on travaille, mais on ne sait pour quelle raison, l'esprit reste lourd, mal à l'aise. Il faut réagir constamment comme pour chasser une tentation et comme pour retenir des pleurs[6].

Quand, au dehors, les nues d'automne déversent les neiges ou les pluies; quand il fait froid, quand l'ennui gronde, les sou-

---

2 Id., *Echo du Cumberland*, 1er juillet 1888.

3 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 26 octobre 1890. Aussi, Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Cumberland, 3 mars 1888.

4 Id., *Privatim*, 25 janvier 1891.

5 Id., *ibid.*, 7 mai 1891.

6 Id., *ibid.*, 3 novembre 1890.

venirs montent du cœur, ouvrant la fontaine des larmes; l'exilé ne les refoule pas: « C'est sans doute faiblesse de ma part; mais... c'est plus fort que moi [7] », dit-il. Il ne croit pas être coupable, car s'il reste attaché aux siens, c'est uniquement en Jésus-Christ. Et pour redevenir serein, il n'a qu'à songer à l'autel où il sacrifiera, dès l'aube, le Dieu fort qui sait consoler...

Oh ! qu'il désirerait alors la sympathie d'une âme chère ! Qu'il souhaiterait, au lieu d'écrire, pouvoir causer intimement ! Tenez ! dit-il à son cadet, il y a un banc près de moi; que n'y êtes-vous pas assis [8] !

Mais non, quittons « ces vains désirs et contentons-nous de la plume », pour dire aux amis d'autrefois que nous pensons toujours à eux [9].

Quelquefois, le missionnaire, se distrayant de l'oraison, tourne sa pensée vers sa patrie. Alors, jaillissent doucement, des larmes qui font « du bien au cœur [10] ».

Au grand jamais, « un Charlebois ne s'est fait l'esclave de l'ennui [11] »; il ne se laisse donc point abattre. Il sait que, partout ici-bas, le jour est quelquefois brillant, mais le plus souvent nuageux. Il faut accepter l'un et l'autre d'un cœur gai et reconnaissant [12].

Avec le temps, le père Ovide s'habitue à la solitude. Non pas qu'il s'y plaise, certes non ! Mais parce que son devoir l'y tient. Plus tard, pensant aux premiers mois qu'il vécut au lac Cumberland, il s'étonne d'avoir pu subir tant de peines et tant de tristesses. Il oublie cela maintenant comme on oublie un cauchemar [13].

---

7 Id., *ibid.*, 3 octobre 1890. Aussi, Id., Lettre à son père, Cumberland, 20 mai 1888; Id., *Privatum*, [s. l., s. d.].

8 Id., *Privatim*, 22 mai 1892.

9 Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., [s. l., s.d.].

10 Id., *Privatim*, 2 avril 1890.

11 Id., *ibid.*

12 Id., Lettre à un frère convers, Le Pas, 13 novembre 1933.

13 Id., *Echo du Cumberland*, 23 octobre 1888.

Cependant, dès qu'il sait le cris, il s'attache à son ministère: il peut prêcher, faire du bien [14]. Mais la solitude reste amère. Lorsque, parfois, le père Bonnald vient faire une brève visite, c'est avec un bonheur d'enfant que notre abandonné l'accueille. À son départ, l'isolement revient assombrir la maison; et le cœur éclate en sanglots. Mais dans la petite chapelle, l'Oblat fait tôt son sacrifice, parce que les larmes qu'il y verse ont plus de douceur que le miel [15].

Maintes fois, pendant de longs jours, le vent seul pénètre chez lui, menaçant de tout emporter et le glaçant jusqu'à la moelle [16]. L'été, c'est la foudre terrible qui secoue le ciel et la terre, effrayant le plus fier courage [17].

La plupart du temps, le silence envahirait le presbytère, sans le grignotement des souris que dérobent les provisions et font souvent plus de tapage que le « malin » du curé d'Ars [18] . . .

Elles causèrent de si grands dégats qu'il fallut leur faire la guerre. Le premier jour, avec ses pièges, le père en fit trépasser douze. Elles demandèrent la paix. Mais il leur fit la sourde oreille, entendant protéger ses droits jusqu'à la victoire totale. À cette fin, il jugea utile de s'assurer un allié en l'unique chat du village. Ce dernier, stratège rusé, fit un carnage sans merci. Mais, hélas ! avant l'armistice, ce brave soldat fut vaincu. Trop fier de ses succès, sans doute, le chat, devenant téméraire, dépassa les murs du jardin; il fut chargé à l'improviste par une meute de chiens errants qui l'étranglèrent en cinq secondes. Les souris rirent dans leur barbe. Mais, par contre, ce fut grand deuil chez le prossesseur du félin; il mit presque un crêpe à sa porte [19].

---

14 Id., *Privatim,* 6 octobre 1889.
15 Id., *ibid.,* 12 mars 1889.
16 Id., *Echo du Cumberland,* 31 janvier 1890.
17 Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Lac-Pélican, 21 juillet 1901.
18 Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Cumberland, 3 mars 1888.
19 Id., *Journal,* Lac-Pélican, 8 août 1888.

Le père Ovide s'aguerrit donc contre les souris... et l'ennui; il est heureux « on ne peut mieux ». Sans doute, il a ses petites peines, mais c'est ce qui le rend joyeux [20].

Il vit vraiment le vieux proverbe: *Cum quo enim Deus est, numquam minus solus est quam cum solus est* [21]. Dans son plus sombre isolement, il n'est jamais seul en effet, car le Maître est là sur l'autel. Lorsque le cœur est oppressé, il suffit d'un regard au ciel, de la vision du tabernacle pour sécher aussitôt les yeux [22].

Est-il un bonheur plus suave que de pleurer de cette manière auprès du Sauveur dans l'hostie [23] ? Pleurer avec Dieu et pour Dieu, c'est le « paradis » sur la terre [24], « le plus grand bonheur ici-bas ». Jésus a pleuré, lui aussi, sachons donc lui offrir nos larmes qu'il saura rendre «délicieuses » en les identifiant aux siennes[25]. Bienheureux seront ceux qui pleurent; c'est une vérité sublime qui se comprend par la pratique bien mieux que par la théorie [26].

Quand sa mémoire lui rappelle de trop joyeuses souvenances, le père Ovide se blottit dans la plaie du Cœur de Jésus. Sevré de tout plaisir humain, il tourne son âme vers les cieux. Il a beau chercher partout, il ne découvre rien d'aimable sur cette terre de douleur [27].

Certes, il lui faut de l'héroïsme, un désir réel du martyre pour supporter tant d'isolement !

L'ermite en son désert sauvage, le moine en sa cellule nue, sont solitaires tous les deux, mais ils n'ont qu'eux-mêmes à souf-

---

20 Id., Lettre à sa sœur Armantine, Lac-Pélican, 14 août 1888.

21 Hugues le Chartreux, dans *Patrologie latine,* t. 184, c. 313.

22 Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à sa sœur Marie-Louise, s.g.m., Cumberland, 15 novembre 1890. Copie certifiée.

23 Id., Privatim, 27 janvier 1891.

24 Id., Lettre à une nièce, Le Pas, 25 septembre 1925.

25 Id., Lettre à sa sœur Alma, [s. l., s. d.]. Copie certifiée.

26 Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Cumberland, 12 décembre 1887.

27 Id., *Privatim,* 6 octobre 1889.

frir. Combien plus dur est l'abandon quand on est seul parmi des hommes étrangers à ses idéals, à ses sentiments, à sa vie; quand, enfin, il faut supporter, en plus de ses propres misères, les afflictions de tout un peuple !

Que peut-il rester, en ce cas, de bonheur ou de joie terrestres ?

Aussi, tout bas, le prêtre errant redit le chant du sacrifice:

Tu ne saurais remplir mon âme,
Monde, tes charmes sont trop vains;
Pour calmer l'ardeur qui m'enflamme,
Il me faut des charmes divins...

Deuxième tableau

L'APÔTRE...

CHAPITRE VII

Le bien des âmes

Je désire bien peu conserver cette vie de la terre: il n'y a que le bien des âmes qui m'y retient [1].

Mgr CHARLEBOIS.

Pour supporter la solitude, l'exil, les hommes, la nature, il faut que l'apôtre ait un but auprès duquel tout semble vil. Sans un idéal surhumain, il désirerait retourner dans la patrie de son enfance, où il pourrait faire plus de bien...

Il souffre tant pour quelques âmes qui n'apprécient pas ses labeurs ! Il travaille, il peine et il prie; il se ruine rapidement et tout cela, en apparence, obtient si peu de résultat: les conversions, si peu nombreuses; les baptêmes; les extrêmes-onctions; le catéchisme des enfants; un ou deux sermons, le dimanche, pour un auditoire ignorant...

Alors qu'en son pays natal la moisson serait si aisée.

Mais le père Ovide, naguère, entendit monseigneur Grandin expliquer à des scolastiques quel immense amour du bon Dieu est nécessaire dans le Nord-Ouest [2]; pour acquérir un tel amour il veut endurer tous les maux.

Oui, c'est très vrai, répète-t-il, pour demeurer parmi ces gens, il faut aimer « bien gros le bon Dieu ». Car le missionnaire

---

1 ID., Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., 20 juin 1893.

2 ID., *Journal*, 7 août 1888.

apprend vite que la carrière où il se lance est une mort quotidienne: mort à soi-même, à ses désirs, à ses sens, à sa volonté; mort à tout, sauf à son âme qui, elle, y trouve la vertu. En un jour, on s'y sanctifie plus qu'en une année chez les blancs.

Si vous voulez devenir humble, patient, détaché de la terre, venez chez les Indiens, dit-il. Ces qualités y sont requises. Sans elles on manque son coup [3].

Il faut fermer les yeux souvent, voir les vertus plus que les vices, être paternel, sympathique [4]. C'est qu'en vérité, « tout est là: se faire estimer et aimer [5] ». Mais tout amour est mutuel; pour être aimé, il faut aimer. L'apôtre doit chérir ses gens. Qu'il se demande quelquefois: à la place de mes ouailles, comment voudrais-je être traité [6] ? Par suite, il se montrera doux, obligeant, calme et tolérant. Les Cris, se sachant estimés, accourront auprès de lui; ils seront heureux, l'écouteront, ils l'appelleront « notre père » et, de la sorte, tout ira bien; la paix, la concorde règneront.

« Donc, première chose: aimer, aimer [7]. »

Il faut cependant un amour concret qui se prouve par des actions, qui transperce dans les reproches, semblable à celui de nos mères:

> [...] parce qu'elles nous aimaient réellement, elles savaient nous faire plaisir en nous accordant une image, un bonbon, un « gratin de bouillie [8] » !

Il faut faire de même dans le Nord. Les Indiens sont de grands enfants; il faut leur être sympathique, comprendre leur esprit, leurs coutumes et apprendre à les supporter.

---

3 ID., *ibid.*
4 ID., Lettre au père L. Moraud, o.m.i., Le Pas, 9 novembre 1932.
5 ID., Lettre au père H. Thiboutot, o.m.i., Le Pas, 17 novembre 1930.
6 ID., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Cumberland, 17 décembre 1897.
7 ID., Lettre au père S. Dumais, o.m.i., Le Pas, 1er septembre 1933.
8 ID., Lettre au père L. Moraud, o.m.i., Le Pas, 20 février 1917.

Un soir sans lune, le père Ovide se préparait à reposer quand un fidèle se présente, le malheur peint sur le visage:

— Je m'en viens te chercher, mon père.

— Y a-t-il un malade chez vous ?

— C'est pour que tu viennes baptiser le nouveau-né de mon beau-frère.

— Pourquoi ne l'apporte-t-il pas ?

— Il faut que ça se passe en secret, car l'épouse, qui est protestante, veut éviter les bavardages et les reproches de la famille.

Ce n'était certes pas gai de parcourir un mille et demi, en raquettes, dans la « noirceur », malgré la neige, le froid, le vent... Mais le père qui connaît les Cris et leur terreur des commérages se prépare et part aussitôt, suivant les traces de son guide aux longues jambes, aux pas géants.

Il s'approche furtivement pour déjouer l'œil des voisins, et entre « sur le bout des pieds »...

Un lumignon éclaire un coin; l'Oblat y dispose les objets indispensables au sacrement. Pendant que les enfants sommeillent, étendus ça et là par terre, le père, la mère, les grands parents assistent à la cérémonie. — Quand le baptême est terminé, l'Oblat revient « seul comme un homme », heureux d'avoir fait un chrétien [9].

Il lui faut toujours être prêt à abandonner son travail, le foyer chaud et la chapelle, pour causer avec tous les gens, pour les suivre dans leurs forêts. Il ne peut afficher d'horaire indiquant à ses visiteurs les heures de parloir, de prière, d'occupation et de repos. Les Indiens n'y comprendraient rien, car le prêtre est là pour eux seuls. Aussi ils viennent au hasard parler du soleil, de la pluie, quêter du tabac ou du sel, un scapulaire, un chapelet. Ils se présentent à tout moment désireux de se confesser; et, chaque fois, le missionnaire les accompagne à la cha-

---

[9] Id., *Echo du Cumberland,* Le Pas, 13 février 1890.

pelle pour y absoudre leurs péchés, qu'ils racontent, avec leurs vertus, en d'interminables discours.

Mais toujours il faut rester doux, car en pratique, c'est cela aimer réellement son peuple et désirer lui faire du bien.

La plus grande joie du père Ovide c'est d'enseigner la religion aux enfants pour la communion, aux protestants pour le mariage ou, surtout, pour la conversion. Il doit être là à toute heure: s'il les remet au lendemain, il ne les verra certes plus.

Après trois ans de pourparlers il obtint qu'une protestante lui laisse instruire ses fillettes, deux orphelines catholiques; il dut tout d'abord les vêtir, car elles étaient déguenillées, puis il commença le catéchisme. Elles n'étaient pas des puits de science ! Elles ignoraient tout du bon Dieu, du ciel, de l'enfer, du péché. Elles ne savaient pas leurs prières, pas même le signe de la croix. Elles n'avaient appris qu'une chose, c'est qu'il existe un *matchayis* — le démon — terreur des Indiens. Aussi furent-elles impressionnées en voyant, dans le catéchisme, l'image de leur vieux *matchayis* rôtissant aux feux éternels [10] . . .

Le père Charlebois est heureux quand il instruit des ignorants; il en oublie toutes ses peines et les regarde comme un rien au prix du bonheur qu'il ressent. Mais c'est une joie passagère; il ne catéchise pas toujours, et pour pouvoir se faire comprendre, il doit travailler et souffrir. Au début de son ministère, ce fut un réel martyre. Non qu'il n'aimât pas à prêcher — il l'aurait fait à cœur de jour, — mais parce qu'il croyait ennuyer. Ce fut, avec la solitude, le plus pénible des supplices [11]. Car ce n'est pas une sinécure d'exposer les mystères de foi dans le dialecte des Cris.

Il s'appliqua avec ardeur à étudier cet idiome, à le maîtriser de son mieux. Au témoignage du père Bonnald ses progrès furent merveilleux. En moins d'une année, paraît-il, il sut inté-

---

[10] Id., *Privatim,* 14 mai 1891.

[11] Id., *Ibid.,* 11 août 1888.

resser tellement qu'on se rendait au catéchisme aussi joyeusement qu'aux noces [12] !

Il s'ingénia à réussir: il interrogea l'auditoire et écrivit tous ses sermons [13]. Il tint surtout à être clair après avoir ouï un Métis lui dire d'un orateur connu: Il prêchait effrayamment *ben*, mais nous autres, on comprenait rien [14] !

Notre Oblat eut plus de succès. Après quelques sermons en cris, il fut chaudement félicité. Mon père, lui dit un auditeur, nous vous comprenons parfaitement; ce que vous prêchez est très beau. Mais je n'aime pas une chose; c'est que vous dites « mes amis » au lieu de dire « mes enfants ». Nous vous appelons « notre père », et vous nous appelez « vos amis ». Ça n'est pas *dret*, ça, il me semble [15] . . .

Le père Charlebois fut ravi; il comprit qu'aux yeux de ses gens il était déjà un vrai père. Ceci démontre qu'ils l'aimaient. Lui-même les aimait davantage, d'un amour pur et dévoué qui ne reculait devant rien pour faire progresser leur vertu.

Ainsi, un matin de carême, une femme éplorée raconte que son époux l'a battue. Chaussant aussitôt ses raquettes, l'Oblat franchit deux milles, à jeun, dans la neige qui monte aux genoux, pour aller sermonner l'Indien. Il le trouve assis dans la loge et dorlotant le dernier-né.

Sans nuls ornements oratoires, le père exposa son sujet. Mais le digne fils d'Adam et d'Ève inventa de vaines excuses qui furent réfutées sur le champ par un discours en «plusieurs points »; pour bouquet spirituel, le père Ovide lui promit qu'au moindre cas de récidive il l'enverrait se corriger dans la prison de Régina, en attendant l'éternité dans celle du fameux *Matchayis*. Notre mari fut effrayé par cette double perspective et il envoya son garçon porter un châle à la victime pour qu'elle revienne sans retard.

---

12 Id., *ibid.*, 6 septembre 1888.
13 Id., *ibid.*, 26 avril 1889; 25 janvier 1891.
14 Id., *ibid.*, 7 janvier 1889.
15 Id., *ibid.*, 17 mars 1889.

Ce Cris était un dur-à-cuire; on le surnommait « le bois dur »; il fallait que le missionnaire eût une autorité puissante pour le convertir de la sorte [16].

Malgré les défauts de ses gens, le père Ovide se console en constatant que leurs vertus s'embellissent et se multiplient.

Il semble que le bon Dieu même protège avec amour ses Cris.

Par un luisant matin d'hiver, un bambin d'environ huit ans s'en alla seul, dans la forêt, pour tendre des pièges aux lièvres. Pendant qu'il errait çà et là, le vent apporta des nuages, la neige tomba à gros flocons et la nuit ensevelit les bois sous un froid à fendre les pierres.

On ne dormit guère au logis: le marmot, certainement, serait gelé dans la tempête. Mais quelle joyeuse surprise quand il arriva, le matin ! Sa gibecière était remplie et ses joues rouges comme des pommes. La maman éplorée demande:

— Comment as-tu passé la nuit, dehors, sans nulle couverture ?

— J'ai allumé un petit feu. J'ai pris ensuite un bon souper, puis j'ai fait deux fois ma prière en pensant comme il faut à Dieu. Je me suis couché sur des branches où j'ai dormi jusqu'à l'aurore.

« N'est-ce pas là un bel exemple de la foi de nos Indiens [17] ? »

Le père Ovide raconte encore qu'un Cris fut cinq jours inconscient. Sa mère priait auprès de lui afin qu'il reprît connaissance et demandât pardon à Dieu. Enfin, après une longue attente, le moribond ouvrit la bouche et la maman qui s'approcha l'entendit, très distinctement, faire un acte de contrition. À peine quelques instants après, il expira paisiblement. Son âme fut reçue, sans doute, par les élus au paradis.

---

16 Id., *Journal*, 11 mars 1888.

17 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 27 décembre 1891.



Mgr O. Charlebois et le frère Ménard à Thicket-Portage,
venant de Cross-Lake, août 1926.



Mgr O. Charlebois transportant la cloche de la mission
de God's-Lake, 1929.



Dans un portage, en route pour God's-Lake.

Un jour, le père Charlebois assista un enfant malade: son premier baptisé du Pas. Le malheureux agonisait sous la tente du missionnaire. Le gazon lui servait de lit; des loques étaient son oreiller. Malgré la violence du mal, il demeurait patient et calme. Son âme était paisible et pure; un angelet sous des haillons ! Lui parlait-on de nourriture, il ne trouvait rien à répondre, mais si le père lui disait: « Allons ! mon Louis, fais ta prière », il commençait le « Notre-père » et poursuivait jusqu'à la fin [18].

Bientôt le pieux garçonnet alla rejoindre son Jésus.

Plus tard, c'était encore au Pas, on appela le père Ovide pour administrer un Métis; le malheureux gisait par terre, n'ayant qu'un drap pour se couvrir, de vieux chiffons pour s'appuyer et, pour se nourrir, du poisson. Sa toux l'empêchait de dormir. Malgré sa gêne et sa souffrance, on ne l'entendait pas gémir. « Je suis content, dit-il au père, et je ne crains pas de mourir maintenant que tu m'as absous et que tu m'as donné l'hostie ... »

Un jour, se tournant vers les siens, il leur demanda de prier, parce qu'il allait bientôt partir. Sans croire que la fin était proche, ils récitèrent un chapelet. Il répondit distinctement, passa le rosaire à son cou, puis dit à ceux qui l'entouraient: « Voilà Jésus-Christ et sa Mère qui s'en viennent pour me chercher ... » Il baisa sa femme et sa fille: « Ne pleurez donc pas, leur dit-il, je serai si heureux là-haut ! » Et il expira doucement [19].

D'aussi belles morts sont, pour l'apôtre, une ineffable récompense. C'est précisément pour les âmes qu'il accepte son rude exil. Les voir ainsi quitter la terre dans la sainte amitié de Dieu lui fait oublier ses souffrances; il ne désire plus autre chose que d'aller retrouver au ciel les brebis de son cher troupeau [20].

Quand, au matin du nouvel an, les fidèles du Pélican ou de la mission Saint-Joseph se prosternent tous à ses pieds pour être

---

18 Id., *ibid.*, 26 juin 1893.

19 Id., *ibid.*, 29 mars 1897.

20 Id., Lettre à un scolastique oblat, Cumberland, 3 mars 1888. Aussi, Id., *Echo du Cumberland*, 5 mai 1889.

bénis tour à tour, il est ému, comme autrefois, lorsque son père le bénissait [21]. C'est lui, maintenant, qui est père, père des Cris qu'il veut sauver. Et sa paternité sublime, participant de celle de Dieu, lui fait oublier misères, ingratitudes, ennui.

Son cœur est attendri, peut-être, parce qu'il songe à sa patrie, mais son âme est heureuse et fière, puisqu'elle a appris à faire le bien . . .

Oui, pour faire du bien à des hommes, il faut *aimer, aimer, aimer . . .*

---

21 Id., *Journal*, 8 janvier 1889.

CHAPITRE VIII

Conversions

Vous ne sauriez croire combien je désire faire beaucoup de conversions [1].

Mgr CHARLEBOIS.

Le missionnaire n'est heureux que s'il convertit beaucoup d'âmes.

En renonçant à sa patrie, il rêvait d'immenses conquêtes, et, dans la ferveur de son zèle, il voyait les foules païennes se prosterner devant la croix.

Il sait que prêcher aux saintes gens, les instruire, les garder à Dieu, c'est œuvre sublime pour un prêtre. Quand même, au tréfonds de son cœur, il ne croit pas remplir son rôle tant qu'il reste, non loin de lui, des Indiens qui n'ont pas la foi. La pensée que des milliers d'âmes se perdent en dehors du bercail excite son zèle sans relâche et ravive son idéal.

Vous ne sauriez croire, écrit-il, combien je suis triste en voyant un si grand nombre de ces Cris s'acheminer vers leur malheur comme des agneaux vers la boucherie [2]...

Pour convertir ces égarés, non seulement il prêche, mais il prie, parce qu'il sent bien que les paroles seraient stériles sans la grâce. Et puis, se dit-il à lui-même, quelle occasion, pour le

---

[1] Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Privatim*, 26 mai 1892.
[2] ID., *ibid.*, 3 octobre 1890.

bon Dieu, de manifester sa puissance en le faisant « convertisseur ». Il serait alors évident que tout succès viendrait du ciel. Car le père Ovide se croit un ignorant sans « idées propres », un paresseux, un misérable qui se gonfle de grands désirs.

L'humilité de notre Oblat ne nuit point à son ministère. Il prêche sans aucun répit, simplement, comme le curé d'Ars. Il prie ardemment l'Esprit-Saint de convertir les protestants; il fait une neuvaine par mois pour toucher le Cœur de Jésus. Il attend tout de la prière, étant certain que, de lui-même, il ne peut absolument rien. Mais il est apte à de grandes choses entre les mains du Tout-Puissant; ce qu'il désire le plus sur terre, c'est d'être un docile instrument [3].

Il n'est donc jamais inactif; il cherche, à l'exemple du Maître, les brebis qui sont sans pasteur.

Si vous désirez, écrit-il, contempler de la vraie misère, suivez-moi chez un protestant que je visite depuis l'automne, à environ un mille d'ici. Laissez-moi entrer le premier, car autrement vous auriez peur. Quand la porte s'ouvre, en effet, chacun se sauve dans un coin pour y cacher sa nudité derrière un bout de couverture.

Au milieu de l'unique salle, gisent le malade et sa mère; un peu plus loin, sur le plancher, gémit une pauvre impotente, trop vieille pour pouvoir marcher.

L'Oblat s'assied sur une caisse, tout près de l'amas de guenilles qui sert de grabat à l'infirme; ce dernier s'accoude à une boîte et se couvre d'un chiffon sale. Il n'a que dix-neuf ou vingt ans. Il souffre de troubles cardiaques et de divers maux inconnus. Il est au lit depuis cinq mois.

Le père demande des nouvelles:

— Est-ce que tu te sens un peu mieux ?

— Non.

---

[3] Id., *ibid.*, 5 juin 1892.

— Souffres-tu encore beaucoup ?

— Parfois.

— Peux-tu manger un peu ?

— Quand j'ai de quoi.

— Dors-tu la nuit ?

— Non, j'ai trop froid.

Ce n'est pas étonnant qu'il gèle, car il n'est presque pas vêtu. De plus, pour tenir lieu de vitres, on a fixé à la fenêtre une simple pièce de coton. Après une flambée, il fait chaud, mais en un instant le froid entre et glace tout l'appartement.

Le malheureux subit cela, de sorte que son mal empire. Il est d'une maigreur effrayante; tout son état est dégoûtant.

Personne ne vient le consoler; son « pasteur » pas plus que les autres. Aussi est-il reconnaissant des visites du père Ovide dont il aime à baiser la croix. L'Oblat dispense son sourire et des paroles consolantes; il ne peut faire davantage pour un étranger à la foi, mais il songe que l'invalide se gagnerait un bien beau ciel, « s'il connaissait le don de Dieu [4] » . . .

Le missionnaire s'ingénie à prêcher toujours et partout. Quand il s'arrête au Fort-Nelson où tous, sauf un, sont protestants, il sonne la cloche deux fois par jour, pour les inviter à l'église où il explique nos croyances. Il arrive que les assistants ne sont pas plus que quatre ou cinq; il prêche quand même fidèlement, comme si la nef était remplie; il espère qu'on rapportera aux absents ce qu'il enseigne; et ça pourrait les attirer . . .

Précisément, il s'aperçut que ses efforts n'étaient pas vains; une Indienne protestante demanda à se convertir et à se confesser pour être guérie de ses fautes [5].

La conversion de ces Indiens est humainement impossible. Ils ressemblent à des paresseux; ils savent bien qu'il faut peiner

---

[4] Id., *Echo du Cumberland,* 29 avril 1889.
[5] Id., *Privatim,* 26 mai 1892.

et ils sont trop lâches pour se lever et pour agir ! On dirait que la grâce manque; ils comprennent parfaitement que notre Église est la seule vraie, mais leur volonté reste inerte.

À midi, raconte l'Oblat, un protestant entra chez moi. Après quelques banalités, il me confia qu'il avait faim, étant à jeun depuis hier. Je lui donnai donc à dîner. Ma bienfaisance l'attendrit et il me déclara franchement qu'il aimerait être catholique, mais qu'il ne peut se décider tant les commérages l'effraient !

Nul motif ne convainc un Cris de mépriser les mauvaises langues afin d'accomplir son devoir. Son grand principe paraît être qu'il doit d'abord « sauver la face ». S'il venait à se convertir, ses congénères se moqueraient, la vie serait insupportable [6].

En effet, le respect humain est son plus mortel ennemi.

Une fillette du Grand-Rapide, protestante comme sa famille, se présentait au catéchisme avec ses amies catholiques. Elle répéta à ses parents tout ce qu'elle y entendait dire:

— Tiens ! papa, c'est tellement beau, que je veux toujours prier là; donne m'en donc la permission; ou mieux, convertis-toi aussi !

L'Indien sanglota d'émotion, mais il ne vint pas à l'église; il redoutait, à en mourir, les qu'en-dira-t-on du village.

Une Indienne du même endroit, ayant assisté à la messe, dit, en sortant, à sa compagne:

— Vraiment, ça fait du bien au cœur de prier dans votre chapelle. Que je m'estimerais heureuse de pouvoir y aller comme vous.

— Rien ne t'en empêche, dit l'autre !

— Ah ! c'est impossible, tu vois ! Ma parenté se fâcherait, bavarderait, me rejetterait, et puis, mon mari me battrait !

---

[6] Id., *Echo du Cumberland*, 13 juin 1868.

Une hérétique, là encore, fit demander le père Ovide:

— Tu crois peut-être, lui dit-elle, que je suis vraiment protestante? Je vais au temple, c'est bien vrai, mais mon cœur reste catholique; quand je m'agenouille là-bas, je prie comme tu m'as enseigné. Si j'agis ainsi au dehors, c'est que les miens me persécutent. C'est la même chose pour ma fille: elle passe pour être protestante, mais elle ne l'est pas réellement.

Lorsque le prêtre est parmi eux, les fidèles ont un grand courage. Mais aussitôt qu'il est parti et que ces faibles néophytes n'ont plus personne pour les défendre, on les ridiculise tant, qu'ils perdent patience à la longue.

— Si tu restais, disent les Cris, nous nous donnerions tous à toi; mais à quoi bon? Tu vas partir et nous te verrons trop rarement.

Tout n'est pas perdu cependant et, même en de brèves visites, le bon grain peut être semé. Les meilleurs catholiques eux-mêmes sentent leur croyance raffermie:

— C'est la première fois, disent-ils, que nous comprenons comme il faut ce que c'est que la religion. Avant, nous étions dans la nuit; mais nous voyons clair maintenant [7].

Peu à peu, grâce à sa douceur, à son zèle et à sa prière, l'Oblat apprivoise les gens et plusieurs se rapprochent de lui. Au début d'une seule année, il en convertit plus de douze, chiffre énorme pour ces régions.

Tantôt, à la demande des parents, il baptise un bébé, que leur ministre n'a pas voulu aller visiter dans les bois; tantôt, c'est un vieillard mourant qui dérobe le paradis; tantôt, des épouses, des enfants, imitent leur mari ou leur père [8].

---

[7] Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Cumberland 18 décembre 1896. Aussi, Id., *Voix du jeune missionnaire*, 27 avril 1897.

[8] Id., *Journal*, 8 février 1889. Aussi, Id., Lettre au père Albert Lacombe, o.m.i., Cumberland, 26 avril 1888.

Et ce qui est très consolant, c'est de voir leur persévérance. L'un d'eux atteste, par exemple:

— Depuis que je suis catholique, la clarté s'est faite en mon âme [9] !

Ces conquêtes sont, pour l'apôtre, une très douce récompense [10]. Mais « je suis comme l'avare », dit-il, je ne dis jamais: c'est assez ! Et après chaque conversion, j'en désire aussitôt une autre [11].

Le ciel lui-même, quelquefois, favorise les abjurations.

Ainsi, un petit protestant, affligé d'une maladie grave, s'écria soudain sur sa couche:

— Papa ! papa ! vois le démon qui s'approche pour m'emporter. J'ai peur ! papa ! chasse-le donc !

Mais celui-ci ne voyait rien. Il eut beau agripper sa bible et la poser près de l'enfant, le mauvais esprit demeura. Comme le pauvret criait toujours, le père alla chez un voisin emprunter des objets bénits. Il en reçut un chapelet et une statuette de la Vierge. Il les déposa aussitôt entre les mains du garçonnet qui se calma et s'endormit.

Dès que le mal fut disparu, le petit vint au catéchisme afin de se faire baptiser [12].

Constatant que le misionnaire convertissait tant de leurs gens, les anglicans firent une enquête pour en découvrir les raisons. Ils voulaient trouver des prétextes pour l'accuser auprès des Cris. Mais leur ambition resta vaine, le père ayant pour politique de ne jamais les mépriser. Il les laissait tous bien tranquilles et prêchait simplement la foi. Notre religion est si belle qu'elle se fait aimer toute seule et sait attirer des croyants [13].

---

9 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 15 avril 1894. Copie manuscrite.
10 Id., *ibid.*, 19 juin 1892.
11 Id., *ibid.*, 25 mars 1894. Copie manuscrite.
12 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 9 avril 1897.
13 Id., *ibid.*, 1er avril 1894. Copie manuscrite.

Les Indiens s'attachèrent vite au missionnaire du Cumberland, car ils comprirent que son zèle était inspiré par son cœur. Ils l'aimèrent, parce qu'il les aimait [14].

Lorsque, plus tard, l'évêque errant revint demeurer parmi eux, ils lui dirent la joie suprême qu'ils éprouvaient à l'accueillir comme le « grand-chef-de-la-prière » dans le pays du « vent du nord »:

Autrefois, tu nous traitas bien, quand tu étais un simple prêtre. Tu as eu bien soin de nos âmes. Souvent tu as beaucoup souffert quand tu venais nous consoler. Tu nous as montré la bonne vie. Maintenant, tu consens encore à rester au milieu de nous; nous t'en remercions sincèrement [15].

Le cœur de l'évêque du Pas palpita, certes, tendrement, quand ses Cris le reçurent ainsi avec tant d'affection candide.

Quel bonheur de s'entendre dire: « Tu as eu bien soin de nos âmes » !

Aurait-il jamais pu rêver témoignage plus beau... et plus vrai ?

---

14 Id., *ibid.*, 20 juillet 1894.
15 Id., *ibid.*, 20 juillet 1894. Traduction de l'original cris.

CHAPITRE IX

Au milieu des forêts

> **La véritable vie du missionnaire qui court après les brebis égarées au milieu des forêts[1].**
>
> **Mgr CHARLEBOIS.**

Le missionnaire du Cumberland erra sur les lacs, dans les bois, à tous les points de l'horizon. Pas une cabane indienne à plus de cent lieues à la ronde qui ne l'ait vu passer, souvent, naviguant sur l'onde traîtresse ou trottinant devant les chiens.

Combien de fois, un soir d'orage où le vent, la neige, le froid invitent à demeurer blotti près d'un bon feu de cheminée, quelqu'un se présente à la porte, épuisé par un long voyage: il s'en vient demander le prêtre, parce que, au loin, un moribond se prépare à quitter la terre. Et le père Ovide le suit, laissant son feu, son bréviaire, le Dieu qui veille au Tabernacle. Il part, sans regret, sans murmure, joyeux de pouvoir vivre ainsi la vie du vrai missionnaire cherchant au milieu des forêts les brebis qui sont en danger.

Un soir l'horloge marque sept heures, l'Oblat rédige son journal pour ses amis du vieux Québec. Un Indien entre sans frapper, tenant une lettre en ses mains. François Genthon veut que le prêtre aille voir sa fillette malade.

---

1 Mgr O. CHARLEBOIS, *Echo de Pakitawagan*, 24 septembre 1889. Copie manuscrite.

Le prêtre monte dans le canot piloté par deux Cris habiles. La nuit est noire, la pluie ruisselle et le vent fait ballotter l'esquif. Le voyageur se recommande à ses bons anges et à Marie.

Malgré la violence des vagues, le trio atteint la rivière où le danger s'accroît car il n'échappe au lac furieux que pour tomber en des rapides.

Se dirigeant à l'aventure dans les ténèbres et la tempête, l'embarcation frôle des rocs où elle aurait pu s'émietter. Les rameurs doivent gagner la rive et y attendre, transis de froid, les premières lueurs de l'aurore.

Les nuées font place au soleil et la nacelle vole sur l'onde ! L'Oblat multiplie les prières pour ne pas arriver trop tard. On relâche, vers les neuf heures, à la maison d'un protestant pour y prendre des victuailles et emprunter un aviron, car le père Charlebois lui-même veut aussi se mettre à la tâche. Il n'a pas perdu l'habitude acquise sur les lacs laurentiens et même à côté de ses guides il n'a pas l'air d'un apprenti.

Ni les caresses du soleil, ni les baisers d'un vent torride ne lui font lâcher l'aviron; en accélérant la course il espère atteindre le but assez tôt pour sauver une âme. À la fin, ses forces s'épuisent et il s'informe des distances. Il reste peu de « pointes » à doubler; mais plus on avance, semble-t-il, plus leur nombre se multiplie ! Le père Ovide tient bon quand même malgré la fatigue des bras, de la tête, des genoux, des reins.

Le soleil est à son couchant lorsque le Pas paraît au loin. Dès que l'on y met pied à terre, François accourt pour annoncer que sa fillette ne parle plus, mais conserve un souffle de vie. Le père se hâte vers son chevet, la confesse de son mieux et lui donne l'extrême-onction.

Elle passe deux jours immobile, gardant sa pleine connaissance. Quelques instants avant sa mort, elle veut embrasser ses parents, ses petits frères et ses petites sœurs. Puis elle fait un suprême effort pour prononcer distinctement ces derniers mots:

« Jésus ! Marie ! » L'Oblat récite les prières, et quand il parvient au passage: « Mon Dieu, je vous remets mon âme, » l'enfant s'envole vers les cieux [2].

C'est ainsi que, très fréquemment, le père Charlebois pérégrine, partout, au milieu des forêts où la voix des âmes l'appelle. Il ne sait jamais reculer, même si, souvent, dans les « portages », malgré sa « bravoure canadienne », il voit ses forces s'épuiser en enfonçant dans les marais. Il se rend toujours au but.

Si l'on prévoit son arrivée et que personne n'est mourant, il est accueilli dans le camp par une joyeuse fusillade. À peine a-t-il touché la rive que tous se présentent à la file: les hommes, les femmes et les enfants, pour venir lui donner la main. Dès qu'on l'a ainsi salué, on se rassemble autour de lui pour le regarder et causer.

La première fois qu'il visita les Cris de Pakitawagan, il parlait à peine leur langue; aussi quelle ne fut pas sa gêne lorsque, après les poignées de mains, on mit une couverte par terre, au beau milieu des spectateurs, en y installant une boîte sur laquelle on le fit siéger comme au jeu de la « chaise honteuse » ! Tous le dévoraient du regard sans un seul mot de part et d'autre ! Heureusement, on lui apporta une platée d'esturgeon bouilli assaisonnée d'un pot de thé: ça lui donna de « la façon ». Peu à peu on se dispersa et il put entrer sous sa tente, y introduisant avec lui toute la vermine fourmillante du tapis qu'il avait foulé [3].

Cependant dès qu'il sut parler en cris, le père Ovide ne subit plus d'aussi pénibles réceptions; lorsqu'il arrive quelque part tous ses instants sont occupés.

De grand matin, il dit la messe à laquelle tous, petits et grands, assistent, fervents comme des moines. Et tandis que la voix du prêtre répète les pages du missel, ils chantent et les échos redisent les cantiques que les missionnaires ont écrits en langue indigène.

---

2 Id., *Echo du Cumberland*, 15 mai 1889.
3 Id., Lettre au père Boisramé, o.m.i., Cumberland, 10 décembre 1888.

L'Oblat se représente alors la joie éprouvée dans le ciel quand on y entend les louanges de ces gens qui, dix ans plus tôt, n'invoquaient que le seul démon et ne savaient rien du bon Dieu. Il s'attarde au saint sacrifice pour prolonger cet enchantement... Il aime tant à dire la messe dans ses chapelles misérables, dans sa tente de voyageur ou tout simplement, sous le ciel ! C'est un ineffable bonheur de voir le Maître s'immoler dans ces bois qui mêlent aux prières les voix pieuses des oiseaux [4]...

Lorsque le prêtre reste au camp, il n'a jamais un moment libre. Le dimanche, il chante la messe et donne une instruction en cris; après le chapelet, vers deux heures, il prêche, il chante des cantiques et il fait un long catéchisme. Tous les catholiques, en effet, quand ils sont seuls dans leurs campements, loin des traiteurs, des protestants, sont des croyants irréprochables. Ils chérissent leur missionnaire, le regardent comme le bon Dieu; ses discours revêtent à leurs yeux une divine certitude. Aussi l'Oblat les instruit tous, les vieux tout autant que les jeunes. Des adultes ne savaient pas combien il existe de Dieux ! Les uns disaient qu'il y en a quatre, d'autre cinq et même davantage ! Mais devinez leur embarras quand on désirait qu'ils nommassent ces multiples divinités !

Tous les communiants se confessent lorsque le prêtre est avec eux. Ce dernier, au cours du voyage, en rencontre par-ci par-là, dans les « portages » ou sur les grèves; il met son surplis, son étole, et absout les uns sous sa tente, les autres au milieu d'un sentier. Il ramène les âmes à Dieu, relève les courages abattus, enseigne à ne plus offenser Celui qui est si bon pour nous. Il lui semble que telle doit être la vraie vie du missionnaire qui cherche, au milieu des forêts, les pauvres brebis égarées [5].

---

[4] Id., *Voix du jeune missionnaire*, 24 juillet 1890. Aussi Id, *ibid.*, 4 juin 1895.

[5] Id., *Journal*, 7 août 1888. Aussi, Id., Lettre au père Boisramé, o.m.i., 10 décembre 1888; Id., *Echo de Pakitawagan*, 24 septembre 1889. Copie manuscrite.

Ce ministère du prêtre errant comporte également les baptêmes, les conversions de protestants, la distribution de chapelets, de médailles et d'images saintes, à tous, même à des nourrissons.

Le père Ovide montra un jour le petit Jésus de la crèche à des Cris isolés au loin. Quelle joie, surtout pour les enfants, qui ne cessaient de répéter: *Tapwe mistahi miyosiw* — en vérité, il est très beau. Une fillette implora, timide: « Est-ce que ça ferait quelque chose, mon père, si je l'embrassais ? » Comment rejeter sa demande ? Tous désirèrent en faire autant et les petits, pendant des jours, se succédèrent à l'église pour baiser le petit Jésus [6].

Lorsque la nuit et ses ténèbres apportent le repos sous les loges, les fidèles se groupent encore pour dire en commun la prière et chanter le cantique du soir.

Il faut ajouter, en voyage, une série d'invocations afin d'obtenir « du bon vent ». Si une brise gonfle la voile, la barque volera sur les ondes et les rameurs reposeront. C'est pourquoi il faut, chaque soir, prier pour avoir du bon vent [7].

Quand la prière est terminée, l'on jase, assis autour du feu. Chacun se plaît à raconter, avec esprit et éloquence, les incidents de la journée. Le père en profite à son tour pour mieux connaître ses ouailles et pour glisser, au bon moment, les conseils qu'il juge opportuns. D'ordinaire il prend pour guides les plus ignorants afin de les catéchiser au cours de ces haltes du soir.

Lorsque, l'hiver, le missionnaire est en visite dans un camp, tous les Indiens viennent ensemble passer la veillée avec lui dans la plus vaste des cabanes, où se dresse un petit autel pour le sacrifice du matin.

Ils s'accroupissent sur le sol, en demi-cercle devant le prêtre pour mieux contempler son visage; et, tour à tour, chacun s'informe des nouvelles, des faits, des gens. De temps en temps, l'un dit tout haut ce que les autres pensent tout bas:

---

[6] Id., *Echo du Cumberland,* 5 décembre 1888.
[7] Id., *Voix du jeune missionnaire,* 1er août 1890.

— Vraiment, que nous sommes donc heureux lorsque le prêtre est parmi nous !

— S'il pouvait y rester toujours !

C'est réellement une joie pour tous. C'est comme lorsque Jésus, jadis, parlait dans les champs, sur les routes, dans les maisons de Palestine. Pour les Indiens, le missionnaire personnifie vraiment le Christ.

L'on cause assez tard dans la nuit, mais personne ne songe à partir. L'Oblat continuerait aussi, mais il faut prendre un bref repos, car tous reviendront à la messe et recevront la communion.

On accapare ainsi le père jusqu'au moment de son départ et on entoure sa carriole pour lui dire un dernier adieu. De part et d'autre la peine est grande, car plusieurs mois vont s'écouler avant qu'une semblable fête rapporte une aussi grande joie [8].

Quand le missionnaire disparaît, la douleur de tous est poignante; ils ont peur de trépasser sans la douceur de sa présence. Une fois même, un vieillard lui dit, en lui souhaitant bon voyage:

— Mon père, si tu restais ici, je te donnerais mon garçon . . .

Personne, pour tout l'or du monde n'aurait voulu de ce marmot qui était un amas de poux, de graisse et de malpropreté. Mais le vieux papa, lui, croyait offrir un vrai trésor [9].

L'Oblat ne peut rester pourtant, parce que d'autres réclament ailleurs le réconfort de ses paroles et de son cœur sacerdotal. Il s'en va donc, à l'aviron, ou en suivant le pas des chiens . . .

Si les âmes ont été ferventes et ont répondu à son zèle, le missionnaire, à son retour, paiera la rançon du succès. C'est un fait dans les missions: lorsque l'apôtre a des souffrances, il aura des consolations; et quand les âmes le consolent, il est assuré de souffrir.

---

8 Id., *Journal*, février 1889.
9 Id., *ibid.*, 7 août 1888.



Arrivée au bout d'un portage. — Tente de Monseigneur, elle sert de dortoir et de chapelle.



Départ de l'Ile-à-la-Crosse pour Portage-La-Loche, 1930.



« Un pauvre condamné à expier ses péchés. »
L'Evêque errant dans les portages.

C'est le vent du sud, par exemple, et le soleil du mois d'avril qui, en ramollissant la neige inondent la glace des lacs... Il faut patauger, à mi-jambe, dans une masse imbibée d'eau. Le missionnaire est épuisé, il craint la fièvre et la bronchite; il rentre chez lui harassé [10].

Mais voici qu'après quelques jours il serait prêt à repartir!

Car il entend l'appel des âmes au fond des savanes lointaines. Rien ne saurait le retenir, parce que tel est bien, juge-t-il, le véritable but du prêtre: aider les brebis délaissées...

---

10 ID., *Privatim*, 9 avril 1881.

CHAPITRE X

À leur service

Du matin au soir, j'étais à leur service, soit à les instruire, soit à les consoler, soit à les soigner [1].

Mgr CHARLEBOIS.

Le prêtre ne fait qu'un avec Dieu et il ne fait qu'un avec l'homme. Son sacerdoce a pour objet de secourir son « frère humain ». Ce n'est pas « chose facile à faire [2] »; pour secourir vraiment les âmes, il faut souffrir à leur service.

Le père Charlebois le sait et il se prépare au martyre lorsqu'il s'enfonce dans les bois pour y remplir son ministère.

Un jour, il part de Sainte-Gertrude avec un frère et deux Indiens; il voyage, comme d'habitude, dans « la voiture de saint François ». Il chausse d'abord ses raquettes puis il précède les traîneaux pour frayer une voie aux chiens. Ceux-ci s'épuisent à sa poursuite tandis qu'il avance toujours; ses jambes « ont bon courage », dit-il, malgré les souffrances atroces que les courroies lui causent aux pieds, au point que, le soir venu, ses bas sont imbibés de sang.

Le cinquième jour est le plus rude: aucune trace de sentier et le soleil, fondant la neige, fait que les marcheurs, à chaque pas, enfoncent au moins jusqu'aux genoux, tandis que les raquet-

---

1 Mgr O. CHARLEBOIS, *Voix du jeune missionnaire*, 24 avril et 1er mai.
2 PAUL CLAUDEL, *La Messe Là-Bas*, 15e édit., Paris Gallimard, 1936, p. 114.

tes, elles, se chargent d'un poids lourd à tirer. Le voyageur trébuche souvent et tombe sur le sol inondé.

Le père Ovide chérit ces chutes qui le rendent en quelque sorte semblable à Jésus sous sa croix.

La méditation du Calvaire l'encourage à battre la route depuis quatre heures du matin jusques après le coucher du soleil, pour gagner Pakitawagan. Là, il trouve une maisonnette, édifiée de ses propres mains, où il peut sécher ses habits, se réchauffer, se reposer . . .

Mais le sommeil ne vient pas vite sur les madriers raboteux où il étend ses couvertures; il est inquiet pour le lendemain.

Oui, quel parti prendre demain ?

Un guide devait l'attendre ici pour le conduire à Nelson-House. Mais pas un vivant au village ! Tout ce qu'il trouve est un vieux châle, suspendu à un soliveau, et un billet en langue crise qu'on a déposé sur l'autel:

« Mon père. Ma femme m'a quitté pour s'en aller dans l'autre monde. Mon cœur en est si affligé que je ne puis t'attendre ici. Je pars pour m'en aller au loin. Je laisse du poisson pour tes chiens. Prends le châle de ma défunte et prie pour qu'elle voie le bon Dieu. »

Une signature, et c'est tout. Aucun signe n'indique un chemin.

Que faire ? Retourner en arrière ? Rendre inutiles tant de dépenses et tant de misères inouïes ? Manquer ainsi le rendez-vous et compromettre à tout jamais la conversion de Nelson-House ? Ou bien, partir à l'aventure, à travers bois, lacs et rivières, avec trop peu de provisions pour les personnes et pour les bêtes ? S'exposer à mourir de faim ou à s'égarer dans les bois ?

Oui, que faudra-t-il faire demain ?

Le voyageur ne dormit guère. Mais au matin du dix-neuf mars, les rayons du soleil levant lui apportèrent l'espérance. Il

célébra le sacrifice en l'honneur du grand saint Joseph, afin d'obtenir la lumière. Il eut l'intime conviction que le nourricier de Jésus se constituerait son gardien.

Et l'on partit, sous l'œil des anges.

Le père précéda le cortège, tâchant de découvrir les traces laissées, trois mois auparavant, par des chiens dans la forêt vierge. Rien ne paraissait à la vue; il lui fallait sonder la neige pour essayer de percevoir l'endroit durci par le traîneau. La tâche eut été impossible sans une carte rudimentaire, indiquant d'une façon vague l'endroit où, au sortir des lacs, il fallait rentrer sous les bois.

Après la première journée, malgré le longs tâtonnements, on avait gardé la bonne voie. Mais la distance restait longue. Si le croquis était fautif ? Ou bien, si l'on perdait la piste ? On s'endormit pourtant tranquille sur une jonchée de sapinages. Le missionnaire avait confiance d'atteindre heureusement son but. Il avait dit tant de rosaires en trottinant sur ses raquettes ! La Vierge sainte le guiderait. À la tombée du second jour, il possédait la certitude d'être encore dans le bon chemin. Mais les vivres diminuaient tellement qu'il fallut tendre des collets d'où l'on retira quatre lièvres qui servirent à nourrir les chiens.

Au milieu du jour subséquent, on traversait un lac immense quand apparut, dans le lointain, un point mobile sur la glace: un Cris conduisant une traîne ! On n'était donc pas égaré ! On repartit le cœur moins lourd, suivant les pas de l'étranger.

Bientôt on vit, sur le rivage, la fumée grise des cabanes: c'était Opapiskotinak. Au signalement des voyageurs tous les Indiens du campement se réunirent sous une hutte pour les bienvenir parmi eux.

À l'arrivée, ils sorfient tous, marchant les uns après les autres; ils ressemblaient à des brebis, avec leurs habits de peaux de lièvres qui avaient l'apparence de toisons.

Ils « touchèrent » la main du prêtre d'un air affligé, en silence.

— Mon père, regarde, dit l'un, en montrant du doigt un cercueil dressé sur des perches près d'une loge: Dieu m'a enlevé mon enfant.

Et il éclata en sanglots.

— Nous avons tous été malades; quelques-uns sont encore souffrants. Plusieurs petits nous ont quittés; un autre est près de les rejoindre.

L'Oblat fut ému jusqu'aux larmes. L'effrayante maigreur des gens démontrait leurs cruelles épreuves. Il les consola de son mieux, parvint même à les dérider; leur douleur devenait moins vive, puisqu'un prêtre était avec eux . . .

Pendant que le père causait, s'informait, partageait leurs peines, on lui fit bouillir du poisson. Jamais dîner ne fut meilleur, bien qu'il comportât un seul mets, sans galette, et même sans sel, tant il est vrai que « c'est la faim qui donne le bon goût » au manger !

On installa les visiteurs dans une masure que l'un des Cris leur abandonna volontiers. C'était rien moins qu'un beau château ! La porte mesurait quatre pieds; l'unique fenêtre avait pour vitres une pièce de cotonnade; les têtes risquaient de se briser sur les poutres basses du toit. C'était mieux que dehors tout de même, et on l'offrait de si grand cœur ! Surtout, la cheminée de terre permettait de se réchauffer.

Après une visite aux malades, ce fut la prière du soir à laquelle tous prirent part. La loge était pleine à en craquer. Le père les réconforta encore, leur parla du bon Dieu, du ciel, des mérites de la souffrance; il leur annonça finalement qu'il resterait une semaine pour les instruire et les soigner.

Les Cris s'endormirent joyeux, au camp d'Opapiskotinak, car le missionnaire était là !

Pendant huit jours, le père Ovide fut entièrement à leur service, pour catéchiser, pour guérir, pour pardonner, pour con-

soler, depuis la messe du matin jusqu'au cantique vespéral. Personne ne manquait aux offices; les protestants mêmes y assistaient. Des confessions et des baptêmes, la conversion d'une méthodiste furent la moisson de ce séjour.

Une pauvre vieille pulmonique reçut aussi l'extrême-onction. Elle ressemblait à un squelette plutôt qu'à un être vivant. Elle était couchée sur des branches, sous une tente de coton, n'ayant, pour se garder du froid, qu'une couverture de peaux de lièvres. Elle se nourrissait de poisson et ses plus fidèles amis étaient des légions de vermine. Rien ne dépeindrait justement son dénûment et ses souffrances. Mais Jésus-Christ vint sous sa hutte et prit possession de son cœur pour lui apporter le courage de sanctifier ses derniers jours.

Grande était la bonté du Maître qui venait la réconforter, mais immense aussi fut la joie de cette pauvre moribonde qui fut, sûrement, au paradis, comblée d'une gloire éternelle !

Un catholique vint, une fois, porter son bébé au baptême. La maman était protestante, mais après la cérémonie, elle dit à son époux: « Va demander au « chef-de-la-prière » de me baptiser moi aussi; je veux prier comme mon enfant. » Le mari vint donc aussitôt prévenir le père Charlebois qui fit certaines objections afin d'éprouver sa constance. Rien ne put la rebuter. Le missionnaire l'instruisit et reçut son abjuration. Elle était transportée de joie, et l'Oblat ne l'était pas moins d'avoir pu ramener encore une autre brebis au bercail.

Parmi les victimes de la mort, s'était trouvée une fille nouveau-née. Sa famille était en voyage quand la contagion l'attaqua. Le froid était sibérien et les sentiers impraticables. Voyant l'enfant agoniser, son papa arrêta l'attelage, alluma un feu à la hâte, fit dégeler de l'eau bénite et chanta l'hymne du baptême; il prit le bébé dans ses bras et lui versa l'eau sur le front tout en prononçant ces paroles: « Je te baptise, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit... »

L'enfant était morte aussitôt, laissant ses parents dans la peine, mais avec la consolation de la savoir rendue au ciel.

C'étaient de bien braves Indiens que ceux d'Opapiskotinak. Ce ne fut donc pas sans regret que le père Ovide les quitta. D'autre part, il était content d'avoir pu leur faire quelque bien. Il avait guéri âmes et corps, tout en goûtant à leur misère. Toute la semaine, en effet, il avait vécu comme ils vivent, avec la même nourriture, la même literie, le même toit.

Connaissant par expérience ce qu'est la vraie vie de ces gens, le missionnaire put écrire: « S'ils profitaient de leur misère, ils seraient tous canonisables [3] ! »

Il ne faudrait pourtant pas croire qu'être au service de ces peuplades, c'est être en constant esclavage. C'est sans doute une servitude, mais une servitude aimable lorsque les fidèles se montrent reconnaissants et bons chrétiens.

Un jour, une petite traîne, tirée par quatre fortes bêtes, s'arrête auprès du presbytère. Un jeune homme en descend, puis entre. Son premier bonjour est de dire: « Mon père, je m'en viens te chercher pour que tu baptises un bébé; en même temps, plusieurs familles se sont réunies pour te voir. »

C'est un voyage de quarante lieues.

Le père Ovide mène les chiens, tandis que le guide précède pour ouvrir une voie sous bois. Il faut traverser des rivières, des forêts et des lacs sans fin; il arrive parfois que la glace, minée par un courant rapide, menace de céder sourdement et d'engloutir les voyageurs.

Lorsque l'Oblat est fatigué, il se repose dans la traîne et dès qu'il gèle, il reprend sa marche; si la lenteur de ses coursiers lui fait trouver le temps trop long, il chante plutôt que de pleurer; et lorsque les branches des arbres déchirent la peau de son visage, il se rappelle les soufflets reçus jadis par le Sauveur, et de la sorte tout va bien . . .

---

3 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Voix du jeune missionnaire*, 1er mai 1892.

Trois fois on dormit sous le ciel, avant de parvenir au camp. Mais, là-bas, quel enthousiasme ! Les hommes, les femmes et les enfants viennent baiser la main du père en signe de vénération. Un Indien prête sa cabane et se case sous une tente: que lui importe d'avoir froid, puisque le missionnaire est là !

Pendant quatre jours, notre apôtre baptise, instruit grands et petits, les fait prier et les confesse, leur distribue le pain des forts. Le soir, il cause, comme en famille; en dépit de l'heure tardive, les Cris voudraient qu'il parle encore: ils l'entendent, hélas ! si rarement.

Ensuite, ils vont le reconduire, sans faire payer leurs services. Ce qui prouve bien leur grande foi. « Nos misères ne sont pas perdues [4] », conclut alors le père Ovide.

Non, ses labeurs ne sont pas vains. Témoin cette vieille néophyte qui lui dit, en guise d'adieu: « C'est certes la dernière fois que je puis te « toucher » la main; je suis malade et sans vigueur; il est probable que mes yeux ne verront plus longtemps le jour, mais je suis contente maintenant et je vais mourir sans remords. Prie bien pour moi, mon petit-fils; quand je serai rendue là-haut, dans la maison du Grand-Esprit, je prierai à mon tour pour toi [5]. »

Le père Charlebois s'est donné au service des pauvres âmes; elles savent comment l'en remercier !

Dans la maison du Grand-Esprit, elles prieront à leur tour pour lui...

---

4 ID., Lettre à sa sœur Alma, Cumberland, 13 mars 1893. Copie certifiée.
5 ID., *Voix du jeune missionnaire*, 7 juillet 1893.

Troisième tableau

LE VOYAGEUR...

CHAPITRE XI

Le pas des chiens

Nous trouvâmes les chemins de plus en plus mauvais. Impossible d'aller plus vite que le pas des chiens [1].

Mgr CHARLEBOIS.

L'évêque errant erra toujours.

Une partie de son martyre fut de voyager sans répit. Je n'ai pas de chez moi, dit-il, mais je me dis chez moi partout [2].

Sa principale résidence est, en vérité, le chemin. On l'y trouve en toutes saisons, dans les tempêtes estivales et sous les tourbillons de neige par les froids brûlants de l'hiver.

C'est lui,

...que vingt-trois ans, courbé comme un banni,
Vous avez vu passer, steppes manitobaines,
Roulant son chapelet au fond de ses mitaines,
Trouant la neige ainsi, de Saint-Pierre à Le Pas,
Cependant que Là-Haut, quelqu'un comptait ses pas [3]...

Le père Ovide subit très tôt le poids des courses hiémales; la bise qui cingle le visage; le pas des chiens qu'il faut conduire; la tension des nerfs dans les jambes, après des milles à la raquette;

---

1 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Echo du Cumberland*, 10 février 1890.
2 ID., Lettre à Mme J. Saint-Denis, Cumberland, 16 novembre 1900.
3 E. NADEAU, o.m.i., *Toujours Lui*, dans J.-M. PÉNARD, o.m.i., Mgr *Charlebois, Notes et souvenirs*, p. 221.

les repas avalés en hâte auprès d'un feu de branches sèches qui n'empêche pas de grelotter et le campement de la nuit, « dans la grande maison » du bon Dieu !

Coucher au dehors, dans la neige ! Comme il redoutait ce tourment, lorsque, après son premier Noël, il lui fallut se mettre en route pour aller au lac Pélican. Il avait dû se rassurer en pensant qu'il n'en mourrait point, puisque tant d'autres le faisaient. Et par surcroît, le père Bonnald lui avait donné, tout exprès, une couverture de peaux de lièvres dont on lui vantait le confort. C'est tellement chaud, disait-on, que si on en couvre une chaudière, l'eau se met à bouillir dedans; « ce n'est pas de foi, cependant, pas même *de fide proxima* ». Heureusement qu'on exagérait, car il aurait craint, disait-il, que ses pieds se changent en rôtis.

Muni de cette couverture, il partit donc pour Sainte-Gertrude. La première nuit, il ne goûta que quelques heures de repos; la deuxième ne fut pas meilleure: le froid était si excessif que les Indiens lui affirmaient n'en avoir point vu de pareil. Le petit Cyrille avouait, d'une manière bien naïve, qu'il faisait « flète » jusqu'à son « tieur » . . .

Le froid brûlait, littéralement; il fallait, pour se soulager, se mettre quasiment au feu; et l'on ne pouvait distinguer lequel était le plus intense, du foyer lui-même ou du gel ! La barbe se couvrait de glaçons à un pas du brasier géant...

Ce n'était guère encourageant de se préparer à dormir. Malgré les précautions sans fin que le père prit pour se nicher, il ne put s'assoupir longtemps; il s'éveilla après une heure, glacé, tremblant de tous ses membres. Il avait beau s'envelopper, le froid le pénétrait partout; tellement qu'il pria un des guides de raviver la braise éparse. La chaleur le remit un peu, mais les frissons reprirent vite; il aurait dû, pour ne pas geler, se coucher au milieu des flammes.

La nuit quasi interminable s'écoula sans qu'il fermât l'œil. Il n'était pas seul à souffrir: un des Indiens, auprès de lui, se

morfondait, claquait des dents; les autres, installés deux ensemble se réchauffaient mutuellement et avaient l'air de reposer.

On se leva dès les deux heures. Une flambée « de première classe » ramena les pieds engourdis. On prit un peu de nourriture avant de se remettre en route sous les rayons de la pleine lune qui illuminait les sentiers. Le père monta dans la carriole où on l'enveloppa soigneusement.

Les Indiens, qui suivaient les traînes, couraient et se frappaient les mains. « *Ho ! ho ! mistahi kissinaw !* — Oh ! oh ! il fait froid », criaient-ils. Ils s'arrêtèrent fréquemment pour faire du feu et se chauffer. Vers trois heures de l'après-midi, on atteignit une cabane où l'on demeura toute la nuit, car on appréhendait les transes d'une autre glaciale insomnie [4].

Un des soucis les plus vexants, en ces expéditions d'hiver, est souvent l'incurie des guides. Ainsi, un matin de janvier, le père était prêt à partir lorsque le conducteur choisi renonça à faire le voyage. Il fallut donc prendre un jeune homme, maladroit, désobéissant et sans expérience aucune.

De l'aurore jusqu'à la nuit, l'Oblat dut marcher sans arrêt. Il était à quinze milles du terme lorsque ses jambes épuisées lui refusèrent tout service. Impossible de s'arrêter, car il n'avait rien à manger. Un Cris le rejoignit, par chance, avec un traîneau et trois chiens; il invita le missionnaire à y monter quelques instants. Le père ne se fit pas prier et put parcourir sans fatigue, malgré le froid qui le glaçait, une bonne distance sur un lac.

En arrivant à la forêt, quand il tenta de se lever pour descendre de la voiture, ses jambes, aussi roides que des perches, le firent gémir douloureusement. Il ne pouvait faire un seul pas. Il attendit donc son Indien afin de s'asseoir dans la traîne. Au lieu de se sentir ému, l'autre l'injuria, disant:

---

4 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Lac-Pélican, 31 décembre 1887.

— Tu le fais exprès pour souffrir, pourquoi ne fais-tu qu'embarquer !

C'est la gratitude que le prêtre doit souvent attendre des Cris ! Ils s'est dévoué sans réserve, il a souffert pour les aider: c'est ainsi qu'on le récompense, en le traitant comme un esclave ! On peut alors s'imaginer ce qu'il ressent au fond du cœur et de quelle force il a besoin pour se résigner avec foi [5] !

Même quand le temps est magnifique et son compagnon exercé, le missionnaire n'est pas toujours assuré d'une course agréable.

Une fois, autour de la mi-mars, son attelage était rapide et son guide, Benjamin Dorion, était un homme de confiance. Il voulait amener aussi, pour tracer la route à ses chiens, un garçon qu'il gardait chez lui. Mais ce dernier, trop paresseux, prétendit avoir mal aux pieds. C'était un mensonge flagrant, puisque dès le départ de la traîne, il courait partout au village. Il ne restait donc qu'un seul aide, ce qui est assez d'ordinaire lorsque la route est bien tracée; mais quand il vente, il faut deux hommes: l'un qui précède, traçant la voie, l'autre qui suit, menant les bêtes.

Or, il fit mauvais cette fois-là. C'est à croire qu'un décret du ciel ait voulu qu'en tous ses voyages l'Oblat affrontât des tempêtes et eût toujours le vent debout. Les bourrasques furent effrayantes: avant de partir, en partant, une fois rendu, en revenant . . .

Lorsqu'on quitta le Cumberland, la neige emplissait les sentiers; l'aquilon soufflait; il « poudrait ». Les chiens ne trouvaient pas la voie; l'Oblat dut chausser ses raquettes et fouler le chemin pour eux. En peu de temps, il ressentit la douloureuse tension des nerfs propre à ces marches épuisantes; mais il continua sans broncher, en pensant à diverses choses pour se distraire de sa douleur.

---

5 ID., *Privatim*, 27 janvier 1891.

Vers les six heures et demie du soir, on arriva à un campement. L'Oblat était à demi-mort et ses jambes ne le portaient plus. Il aurait pu dormir longtemps, malgré la rudesse du plancher [6]. Mais il fit d'abord sa prière, puis récita tout son office; il tenait beaucoup à le dire — quoiqu'il n'y fût pas obligé, — car le lendemain était la fête du grand apôtre de l'Irlande dont il désirait le secours.

Il éteignit tard sa chandelle et, dès trois heures du matin, se prépara à repartir. Ses jambes étaient raides comme des cannes, mais il dut courir fréquemment, faisant, malgré lui, « mille grimaces » chaque fois qu'il mettait pied à terre pour laisser reposer ses bêtes.

Il ne déjeûna qu'à onze heures, car il se trouvait sur un lac et devait atteindre la terre pour pouvoir allumer un feu. Enfin, dans un îlot, au large, il put se préparer du thé.

Ses peines n'étaient pas finies. Aucune piste ne paraissait; il fut constamment obligé de trottiner devant les chiens. Finalement, il s'arrêta, car ses jambes, raconte-t-il, étaient tombées « sans connaissance » et refusaient d'aller plus loin. Le guide passa donc le premier et le père conduisit la traîne, ce qui lui permit quelquefois de se faire « carrioler » un peu. Mais il aurait fallu l'entendre, essayant d'imiter les Cris afin d'exciter son attelage ! Sa meilleure chance de succès était la menace du bâton.

La température était belle; mais trop chaude pour voyager. Le soleil grillait la figure; la neige s'amassait sous la traîne, épuisant les pauvres coursiers. Il fallait aller si lentement qu'il était tout près de quatre heures lorsqu'on atteignit Le Pas.

Après dîner, le missionnaire réunit tous ses catholiques, dit le chapelet en langue indienne et fait chanter quelques cantiques; puis il catéchise et confesse. Il finit par son bréviaire et ne se couche qu'à minuit. Sa tête le fait beaucoup souffrir, mais il

---

[6] Id., Lettre à son père, A bord du *North-West*, 12 juin 1890. Copie certifiée.

est tellement épuisé que le sommeil ne tarde pas. À cinq heures, il allume le feu, dit sa prière, prépare l'autel, entend de nouvelles confessions. À neuf heures, il chante la messe et donne un long sermon en cris: confortablement accoudés les Métis le mangent des yeux.

Son ministère terminé, le missionnaire reprend la route pour revenir au Cumberland. Au cours de la seconde journée, la neige tombe à gros flocons; puis le vent emplit les sentiers. Le père Ovide, qui mène les chiens, s'assied un instant dans la traîne et s'enfouit sous la couverture pour se protéger le visage.

Soudain, un bruit confus le frappe: vite, il regarde et s'aperçoit que l'attelage, perdant la piste, l'amène au-dessus d'un rapide. Déjà la glace cède sous les bêtes; elles enfoncent peu à peu dans l'eau et n'obéissent plus à ses ordres.

Il appelle son compagnon qui, par bonheur, entend ses cris et court vers lui de toutes ses forces.

— Ne « grouillez » pas un poil, mon père !

Monté sur ses larges raquettes, l'Indien s'approche prudemment, prend le collier des animaux et les arrache l'un après l'autre; il retire enfin la voiture, sauvant l'Oblat d'une mort atroce.

Ce dernier rend grâce à la Vierge de l'avoir si bien protégé; car un seul instant de retard l'aurait forcé à hiverner sous les glaçons de la rivière . . .

Et ce n'est pas encore assez. En arrivant sur un grand lac, un ouragan s'y déchaîna avec une violence effarante. Le père n'avait rien vu de tel: tous les enfers se souvelaient ! On ne voyait rien à dix pas. Les chiens ne voulaient plus marcher. Les rafales soufflaient dans la face et pénétraient sous les habits. Il fallut rentrer dans les bois jusqu'à ce que le calme vînt [7].

Ce sont là des mésaventures que le père Ovide subit pendant les courses hivernales.

---

[7] ID., *Journal*, 22 mars 1888.

Il faudrait ajouter encore la privation de nourriture. Dans un voyage en traîne à cheval chez les païens de la Montagne, le sac à vivres s'égara. Pour se trouver de quoi dîner, il dut demander à la bête de partager sa « portion d'orge[8] ».

Tout va pour le mieux quelquefois: les provisions sont suffisantes; les chiens sont lestes et vigoureux; les guides alertes; le temps, serein; et pour mettre un comble au confort, on trouve une loge pour coucher. Eh bien ! il faudra voir pourtant si tout ira bien jusqu'au bout...

Précisément, le père Ovide campa, un soir dans une hutte où plusieurs voyageurs s'étaient joints à la maisonnée. Quand vint le moment de dormir, les hôtes se rangèrent sur le sol comme des sardines en conserve; mais trois personnes restaient debout. On eut beau combiner les places, impossible de les caser ! Il fut finalement décidé d'éteindre le feu du foyer pour qu'elles puissent y passer la nuit[9] !

Au sein de toutes ces misères, le père Charlebois vit content.

Quand il s'élance, raquettes aux pieds, sous la bise, la neige, le froid, il s'encourage à la pensée des Cris indigents qui l'appellent; son souvenir s'envole au loin et il chantonne des cantiques qui le consolent du vieux temps; son esprit monte vers le ciel en une prière à Marie.

Dans les sentiers du Keewatin, il va, errant, le cœur en fête, car en suivant « le pas des chiens », il peut égrener des Avé...

---

8 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 18 février 1896.
9 Id., *ibid.*, 9 février 1900.

CHAPITRE XII

Au Grand-Rapide

> Quand le père Charlebois promet d'être à telle place à tel temps, il tient ordinairement sa parole; il faut donc que je sois au Grand-Rapide samedi [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

Cumberland, Le Pas, Grand-Rapide sont trois bourgades d'indigènes sises sur la Saskatchewan.

Ce sont, en même temps, trois étapes que l'intrépide évêque errant parcourut, mille fois peut-être, pour évangéliser les Cris.

Essayons de le suivre un peu dans cette quête rude des âmes.

On est au soir du deux décembre; il est six heures au Cumberland. Le père doit partir à l'aurore; son attirail est préparé: une couverture de peaux de lièvres, une hache pour couper du bois, du poisson gelé pour les chiens, la nourriture de deux personnes.

Le missionnaire se dispose à réciter son bréviaire lorsqu'un Métis se présente. C'est son compagnon du lendemain:

— Je ne puis aller avec toi, dit-il à l'apôtre ébahi. Je m'en vais au Fort-à-la-Corne; on me promet pour ce voyage un meilleur paiement que le tien.

---

1 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Voix du jeune missionnaire*, 18 février 1896.

Le père a beau lui expliquer qu'il est lié par un contrat, qu'il a même empoché d'avance une partie de son salaire, c'est inutile, il n'entend rien et il sort aussitôt, l'ingrat, se faisant fi de tous les services qui lui furent rendus tant de fois.

L'Oblat n'a plus de conducteur; mais il doit à tout prix partir, car il est attendu là-bas. Le démon lui souffle à l'oreille de renoncer à ce projet: on est si bien auprès du feu; il fait si froid dans la forêt... Mais quand le père Charlebois a promis d'être à un endroit, il tient ordinairement parole !

Et pour remplacer ce sans-cœur il sort dans la nuit déjà noire. Il frappe ça et là au village, demandant un homme et des chiens. Il trouve enfin ce qu'il lui faut, recommence à lire ses heures et se met au lit vers minuit. Dès trois heures, il monte à l'autel, suppliant la victime divine de bénir son pèlerinage... Deux heures plus tard il est en route, conduisant lui-même le traîneau.

Les bêtes sont assez vigoureuses à la condition qu'il épuise tout son répertoire de gros mots:

— Marche, mauvais chien !

— Chien bon à rien !

C'est un chapelet « sans indulgences » qui a cependant son mérite; car c'est une tâche essoufflante de le répéter tout le jour; la gorge en devient irritée et les poumons demandent grâce !

Le père Ovide franchit quinze lieues et s'arrête, le soir, sur une île. Quelques minutes lui suffisent pour préparer une chambre, un lit, et pour se bâtir un foyer. Il mange un peu, il « boit le thé », il fait la prière en commun et puis il se couche aussitôt, admirant le feu qui pétille en lançant devers les étoiles des myriades d'étincelles pareilles à des feux-follets. Enfin, il s'endort lourdement, tout en poursuivant dans ses rêves les litanies de la journée:

— Marche, mauvais chien !

— Chien bon à rien !

Il n'est pas facile, le matin, de se remettre en route. « Les jambes refusent de se plier », les reins sont trop endoloris pour porter le reste du corps: les bras seuls, servant de levier, peuvent mouvoir la pauvre carcasse. Il semble impossible d'abord de se lever et de marcher; mais si l'on essaie de se vaincre, les jointures viennent à s'assouplir, permettant même de courir et de réciter de nouveau le chapelet sans indulgences [2]...

Une fois, au mois de février, le père Charlebois et ses guides avaient choisi un « raccourci » qui devait aboutir au Pas. Mais comme il arrive souvent, ce « raccourci » était plus long et beaucoup plus impraticable que le chemin accoutumé; si bien qu'au coucher du soleil, il leur restait vingt milles à faire.

Le père était à bout de forces et les chiens l'étaient plus encore de sorte qu'il les dépassa vite. Il marcha, pour se réchauffer, jusqu'à ce que l'obscurité le surprît dans un « portage », sous une frondaison touffue. Les branches et les troncs renversés le faisaient plonger dans la neige. Et pour accroître son effroi, des perdrix se levaient soudain, rompant le silence macabre et réveillant tous les échos.

L'Oblat égrenait son rosaire dans ses mitaines de peau d'ours.

À l'issue du « portage », il attendit ses compagnons. Une heure longue et lourde passa sans aucun bruit dans le sentier. Il se demanda, anxieux, s'ils n'étaient pas campés déjà à cause de leurs chiens épuisés...

Afin de chasser le frisson, le père dut reprendre sa marche. Retournerait-il en arrière, pour éprouver la même angoisse, la même impression sépulcrale dans les sous-bois déserts et sombres ? Ou bien avancerait-il encore, risquant de s'égarer peut-être ?

---

[2] Id., *ibid.*

Il décida d'aller plus loin, croyant pouvoir suivre des traces. Bientôt, n'aperçevant rien, il s'effraya d'une nuitée sans aucun feu, sans couverture, dehors sous le froid meurtrier . . .

Il invoqua son ange gardien et fonça encore en avant. Au bout de cinq ou six minutes, il entrevit une lumière perçant à travers les sapins.

C'était une hutte indienne, pauvre, mais riche en un tel cas ! Les occupants furent stupéfaits de voir un « homme-de-la-prière » entrer chez eux à pareille heure; ils n'osaient en croire leurs yeux. Ils « touchèrent » sa main avec crainte, comme s'il eût été un fantôme.

L'Oblat leur dit son aventure; il fut rassuré lorsqu'il sut que le sentier passait tout près et qu'on y entendrait les guides.

En reposant au coin du feu, il remarqua leur indigence. Ils étaient huit dans la cabane: le père, la mère, et six enfants; les trois plus grands étaient vêtus de vieux habits tout en lambeaux; les autres portaient une chemise qui les couvrait jusqu'à la taille. Malgré leur demi-nudité, ils s'exposaient dehors au vent.

Ils se mirent alors à manger d'un mets unique et insipide: du brochet bouilli dans de l'eau. Comme ils l'avalaient avidement, le missionnaire leur demanda s'ils aimaient beaucoup ce poisson.

— Oui, dit l'un d'eux, surtout ce soir: nous n'avions rien depuis hier.

Pour faire comprendre parfaitement qu'ils n'étaient pas seuls à jeûner, il ajouta, en commentaire:

— Les Cris sont maigres cet hiver . . .

Et il disait vrai, le pauvre homme: leur maigreur était effrayante.

La conversation s'allongeait lorsqu'un aboiement retentit. Les guides, excitant leur attelage dans le fameux bois aux perdrix,

arrivaient, inquiet du père. Ils reprirent la route tous trois et entrèrent au Pas à dix heures. Leurs jambes, leurs reins et tout leur corps auraient choisi un lit de plume de préférence au plancher dur; ils protestèrent le lendemain [3].

En atteignant le lac des Cèdres, la misère recommenca. Le père Ovide campa, un soir, sur un îlot, près du rivage. Au temps du réveil, le matin, en soulevant sa couverture, il reçut, en plein dans la face, un paquet de neige mouvante: le vent faisait rage à l'entour. Sous le couvert de la forêt, ce n'était pas trop terrifiant et le voyageur repartit.

Mais une fois parvenu au large, quelle rafale, quelle « poudrerie » ! Il ne voyait rien devant lui et pouvait à peine avancer.

Faire vingt-cinq milles dans la tourmente n'était peut-être pas prudent; mais l'Oblat priait sa « bonne Mère »; il savait qu'il réussirait.

Il marcha donc pendant six heures sans voir ni le ciel ni la terre. Les tourbillons étaient si denses qu'ils obscurcissaient le soleil. Il faisait noir comme la nuit. Errant ça et là sur la glace, le missionnaire trouva une île où il put restaurer ses forces et renouveler son courage avant de repartir.

En traversant ce lac immense, le père Ovide campait souvent sur une île où vivaient des Cris. C'est là que, pour la première fois, il vit une maman indienne manger les poux de son enfant avec autant de diligence qu'une poule picorant du grain . . .

C'est au lac des Cèdres également que l'apôtre coucha, un soir, dans la maison d'un protestant ayant deux femmes, beaucoup d'enfants, mais pas du tout de nourriture; il n'y avait pas de fenêtre; le plancher — des branches de sapin éparpillées sur le sol nu — fourmillait de milliards de poux. Le père était reparti tôt, mais non sans garder avec lui un ramassis de la vermine [4].

---

[3] Id., *Echo du Cumberland,* 10 février 1890.
[4] Id., *Journal,* février 1889.

Le dernier camp où l'on s'arrête avant d'atteindre Grand-Rapide est la masure d'Oskanastut. C'est un vieux bavard d'infidèle que tous appellent leur grand-père. Il est bon pour le missionnaire auquel il fait part largement de son poisson et de ses poux; il donne ceux-ci par légions !

Il a aussi de bonnes oreilles quand il écoute des nouvelles, mais aussitôt qu'on parle de religion, il devient aussi sourd qu'un pot et ne comprend plus rien du tout [5].

C'est là que le père Charlebois décida de camper. Sa montre marquait alors sept heures. Tous ronflaient déjà dans la hutte. Ils se levèrent à son entrée; il fallut donc « toucher » leur main en disant, à la mode crise:

— *Watchié ! Watchié !* Bonjour, grand-père !

— *Watchié ! Watchié !* Bonjour, grand-mère !

— Bonjour, mon cousin, ma cousine !

On lui fait place auprès du feu; le grand-père attise la flamme tout en racontant des nouvelles et il fait bouillir en même temps un morceau choisi d'esturgeon.

Et tandis que le prêtre mange, le vieux s'asseoit auprès de lui:

— Allons ! mon petit-fils, dit-il, je t'ai rapporté mes nouvelles; c'est à ton tour de me conter ce qui s'est passé par chez vous et de l'autre côté des mers, car tu as lu les journaux, toi. Se bat-on encore par là-bas ? Et la femme du « grand-bourgeois » — il veut dire la reine Victoria — est-ce qu'elle est encore en vie ?

Il fallut donc le satisfaire et la corvée finit très tard.

Le vieux assaille alors le guide:

— À présent, tu vas me parler de mes amis du Cumberland: « La-Patte-d'Ours », « Le-Chapeau-Pointu », « La-Peau-de-

---

[5] Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Cumberland, 18 décembre 1896.

Chien », « La-Perdrix-Blanche », « L'Ours-Gris », « Celui-qui-porte-une-Plume » . . .

Quand le père Ovide s'endormit, le grand-père questionnait toujours.

De la maison d'Oskanastut, on se rend vite au Grand-Rapide où le père possède un logis pour réunir les catholiques, y dire la messe et la prière. Mais il doit prendre ses repas chez McLean, le commis du fort, qui le reçoit avec bonté. Le missionnaire l'aime comme un frère et le revoit avec bonheur [6].

Le terme du voyage est atteint: c'est l'apostolat qui commence.

Après quelques jours en ce lieu, l'Oblat revient au Cumberland.

Il revoit son Oskanastut, le lac des Cèdres et le Pas. Pendant cinq ou six jours encore, il crie la litanie fameuse:

— Marche, mauvais chien !

— Chien bon à rien !

---

[6] Id., *Voix du jeune missionnaire*, 18 février 1896.

CHAPITRE XIII

Dans le canot

> **Priez bien pour moi, afin que je reste toujours dans le canot et que je n'aille pas voir le fond des lacs ou des rivières [1].**
>
> **Mgr CHARLEBOIS.**

Lorsque le souffle du printemps liquéfie la neige et les glaces, le missionnaire, d'un œil joyeux, caresse les ondes toutes neuves où l'aviron fera siller les batelets prompts et légers. Finis les longs itinéraires au pas des chiens exténués ! Finis les campements sous bois !

Partout, la nature ressuscite. Les ours grognards sortent de terre. Les rainettes chantent dans l'eau. Dans l'air, les cygnes immaculés voltigent en nuées floconneuses, et les mouettes nonchalantes planent autour des rochers nus où se réchauffe leur couvée.

L'Oblat se surprend à rêver aux jours printaniers d'autrefois, sous le ciel pur des Laurentides: les « fêtes aux sucres », « à la cabane », quand la sève coule des érables; les vacances à Maniwaki, et le bruit cadencé des rames accompagné de voix sonores chantant les refrains du terroir [2].

Aujourd'hui, les courses sur l'eau n'ont plus ces attraits poétiques; leur charme, hélas ! disparaît vite, après des jours à

---

1 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Echo du Cumberland*, 1er juillet 1888.
2 ID., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Maniwaki, 25 juin 1884.

l'aviron, quand les genoux, les bras, les reins geignent sous la tâche surhumaine [3]. Sans doute, c'est encore préférable aux marches terribles en raquettes; mais ce n'est pas le paradis !

Les eaux sont souvent traîtresses et nul voyage n'est sans dangers. Au point que le père Charlebois considère que c'est un miracle d'échapper à des accidents [4].

Partout l'on trouve des moustiques, à l'éternelle chansonnette, aux embrassades lancinantes, qui, s'approchant par myriades, poussent à bout les plus patients. Même si l'on tâche de redire: « béni l'auteur des maringouins », on reste tout près de penser, comme naguère le guide cris, que ce n'est pas Dieu qui les fait [5].

Pendant l'été, le père Ovide voyage de diverses façons: en bateau à vapeur, rarement, sur la rivière Saskatchewan; en grandes barges, quelquefois; mais surtout en canot d'écorce.

Dans le bateau, le missionnaire habite une cabine coquette où trône un beau « lit de monsieur ». C'est trop « chic » pour qu'il soit à l'aise et il se trouve l'air de quelqu'un qui n'a jamais « couché en ville [6] ».

Pour tempérer l'enchantement de naviguer en ce palais, il survient de nombreux ennuis. Ainsi, par un soir du mois de juin, las d'attendre en vain le vaisseau, notre voyageur se coucha. À peine avait-il sommeillé qu'un coup de sifflet retentit. Il saisit vite ses bagages pour se rendre au débarcadère sis sur le rivage opposé.

Il doit franchir une passerelle établie dans un marécage; l'obscurité masquant la voie, il fait un plongeon dans la vase avec sa charge sur le dos. Il s'en tire de peine et de misère et poursuit sa route en courant; mais en foulant la rive humide, il

---

[3] Id., *Journal*, 4 août 1888. Voir aussi, *Echo du Cumberland*, 11 juin 1890.

[4] Id., *Voix du jeune missionnaire*, 14 juillet 1890.

[5] Id., *Echo du Cumberland*, 5 juin 1889. Voir aussi, *Voix du Jeune missionnaire*, 23 juillet 1890.

[6] Id., Lettre à son père, A bord du *North-West*, 12 juin 1890. Copie certifiée.

trébuche, sa mallette s'ouvre, le contenu tombe dans la boue ! Il ne voit pas même son nez ! Enfin, à force de tâtonner, il repêche son bréviaire et quelques objets importants; il doit abandonner le reste, car il entend le capitaine dire aux marins de se hâter !

L'Oblat, sautant dans sa chaloupe, s'épuise à tenir tête au vent; il rame au rebours du courant, et, pour mettre un comble à la fête, une averse s'abat sur lui. Vers le milieu de la rivière, il est complètement fourbu. Et les ordres de l'officier résonnent toujours sur le pont: « Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! » Le père craint même que le navire ne vienne renverser sa nacelle à la dérive en plein chenal.

S'abandonnant au fil de l'eau, il accoste enfin au rivage, mais très loin en aval du quai. Là, il recharge son fardeau et court à pleines jambes sur la berge. Il bute contre les cailloux, perd haleine et fait une chute dans la glaise imbibée de pluie. C'est fini, réfléchit-il: je vais donc manquer mon bateau ! Il se résigne à sa malchance et recommence à respirer quand il s'aperçoit tout-à-coup que le calme revient à bord.

Le navire ne part qu'au matin !

Une fois rendu dans sa cabine, le père s'endort paisiblement sans autre chose à réparer que ses habits couverts de boue [7].

Il est rare que notre Oblat voyage en bateau à vapeur; il lui arrive plus souvent de naviguer à bord des barges.

Une barge est un bateau de bois, mesurant quarante pieds sur dix et dont les commerçants se servent pour transporter leurs marchandises à des magasins éloignés. Elle est montée par neuf marins, lesquels, pour ramer en cadence, se dressent et se baissent à chaque coup; la manœuvre est splendide à voir, mais très dure à exécuter. Quand il fait chaud, dans les rapides, ou contre le vent sur les lacs, les hommes suent comme des galériens. Mais

---

[7] Id., *Echo du Cumberland*, 12 juin 1890.

si la brise gonfle les voiles, tous se laissent choir sur les colis et ronflent comme des bienheureux [8].

Le voyage dans une barge comporte assez peu de périls; en canot d'écorce, au contraire, on est à la merci des flots.

Un jour, venant de Sainte-Gertrude, le père Charlebois éprouva sa première frayeur sur les eaux. Il naviguait dans une rivière où une bise impétueuse soulevait des vagues géantes qui, jaillissant dans la nacelle, obligeaient d'atterrir souvent.

Le moment le plus difficile se présenta dans un rapide où le canot heurta un roc. La carène s'y déchira et, de plus, un puissant remous, en pénétrant par dessus bord, faillit causer la catastrophe. Pourtant, grâce au sang-froid des guides, on put atteindre le rivage avant que la pirogue enfoncât.

Quelle triste journée que celle-là, en des coupe-gorge incessants ! Et qui plus est, à mi-chemin, les deux conducteurs retournèrent, abandonnant leur passager chez un Métis du lac Castor où les Indiens du Cumberland devaient venir le rencontrer.

Il attendit trois jours en vain, grelottant sous sa petite tente. Sa nourriture s'épuisait; le vin de messe allait manquer. Après s'être recommandé au Sacré-Cœur et à Marie, il partit avec le Métis pour sauter, seul avec lui, les rapides de la Maligne.

On passa une journée entière dans la descente du torrent. On n'y toucha pas un rocher malgré les détours du chenal, les récifs, la rapidité, alors qu'un faux coup d'aviron eût fait éventrer la nacelle [9] !

Le père en a connu beaucoup de ces aventures angoissantes ! Mais toujours, le bon Dieu l'aida.

Une fois, sur la Saskatchewan, la vague recouvrit son esquif et le fit sombrer dans l'abîme pendant environ cinq secondes [10] . . .

---

[8] Id., *Journal*, 22 août 1888.
[9] Id., *Voix du jeune missionnaire*, 26 octobre 1890.
[10] Id., *ibid.*, 8 mai 1897.



M[gr] O. Charlebois prépare « la table » au cours d'un voyage.



Le souper au campement.

Semblables incidents sont rares, mais par contre, à chaque excursion, on est assuré du supplice qu'au Nord on appelle « portager »: porter d'un cours d'eau à un autre le canot et sa cargaison. Les « portages » sont de toutes longueurs et diversement espacés. On peut être forcé parfois d'en faire plus de dix en un jour. Ils sont de conditions diverses; les uns sont plats et bien tracés; d'autres, invisibles et montueux.

Celui de Pakitawagan s'étend à travers une forêt de gros troncs d'arbres renversés parmi lesquels le père Ovide perdit « à moitié » sa soutane, sans compter la poêle et la tasse que les conducteurs égarèrent. Un autre « portage » inouï mesure plus de trois milles de long, à travers bois, sans nulle piste, avec de l'eau jusqu'aux genoux. Le père Ovide y a laissé « l'autre moitié » de sa soutane en même temps qu'une malédiction [11].

Les agréments du canotage sont aussi diminués, souvent, par la pluie et par les orages. Il est arrivé à l'Oblat de s'éveiller dans une flaque d'eau. Son compagnon, tout inondé, la tête en dehors de l'abri, ressemblait à un chat mouillé:

— Est-ce que tu dors, demande le père ?

L'autre se réveille en disant:

— *Ki kimiwan, nit'eyitten* — il vient de pleuvoir, je crois bien !

Il avait dormi, l'heureux homme, malgré le fracas formidable[12].

Le vocabulaire du Nord comprend un autre terme étrange: l'expression « être dégradé ». Les voyageurs sont « dégradés» quand le vent les immobilise.

Une fois, allant au Grand-Rapide, le père Ovide fut « dégradé » en atteignant le lac des Cèdres.

---

11 Id., *Journal*, 22 et 24 juillet 1888.
12 Id., *Echo du Cumberland*, 17 juillet 1889.

C'était aux derniers jours de mai. Une tempête interminable souffla de la neige et du froid. Le père deumeura sous sa tente sans pouvoir allumer de feu. Un magasin se trouvait là, mais le « bourgeois » était absent et son épouse fanatique laissa geler le pauvre prêtre pendant trois journées et trois nuits.

Enfin, le vent tombant un peu, l'Oblat tenta la traversée. Bientôt, les bourrasques reprirent et, pour un second triduum, l'échouèrent sur un rocher où ne croissaient que quelques plantes et des arbustes rabougris. Il épuisa sa nourriture et fut obligé de jeûner.

Un poète y eût exulté, ravi d'un tableau féérique: le lac dont la rive lointaine se confond avec le ciel bleu; l'onde écumante dont les crêtes s'élèvent en collines neigeuses et s'abaissent en vallons mouvants; les mouettes au vol langoureux; les ravissants pinsons-chanteurs trillant en jolis crescendos !

Mais la muse du père Ovide ne sait pas s'exprimer en vers ! Il s'asseoit donc auprès du feu, lit un bouquin, dit son office et médite sur la nature.

L'immensité du lac des Cèdres symbolise la grandeur de Dieu.

Le vent devient sa toute-puissance.

Les flots déferlant sur la berge représentent les tentations et les attaques infernales.

Les rocs insensibles à la vague sont la fermeté d'un cœur pur, aidé de la grâce divine, que rien ne saurait ébranler.

Parfois, l'esprit du missionnaire s'envole au loin avec les nues, à L'Assomption, à Ottawa, pour jouir de la présence des siens: bonheur que jamais plus, croit-il, il ne connaîtra sur la terre [13].

Être dégradé, c'est cela !

---

[13] ID., Lettre à sa sœur Marie-Louise, s.g.m., En route, 13 juin 1891. Copie certifiée.

D'autre part, en ces pays tristes, les gens s'amusent comme des enfants. Leur bonhomie inaltérable met de la joie dans les canots.

Un jour, en traversant un lac, l'Oblat entendit chuchoter:

— *Sisibissak ! Sisibissak !* — des petits canards ! des petits canards !

— Tue vite, ajouta l'un des guides !

Prenant le fusil en toute hâte, le père, qui n'a pas ses lunettes, vise des points noirs à sa portée... pendant que les oiseaux s'enfuient. Il tire deux fois et interroge:

— Est-ce que je n'ai rien attrapé ?

Les Cris se pâmèrent de rire ! Cent fois, au moins, dans la journée, ils répétèrent en badinant:

— Est-ce que je n'ai rien attrapé ?

Et ils redirent l'aventure à tous les Indiens qu'ils purent voir [14].

Au cours de ce même voyage, sentent le canot remuer, le père soupçonna un signal. Précisément, un loup-cervier disparaissait dans les sous-bois.

— Va à tel endroit, dirent les guides: tu y crieras tant que tu pourras !

Sans y comprendre rien du tout, il s'enfonça dans les fourrés, jetant des clameurs si comiques qu'il riait lui-même aux éclats; un Cris, resté dans le canot, s'en tenait les côtés lui aussi. En entendant un coup de fusil, le père saisit tout le mystère. Il se trouvait sur un îlot; la bête, effrayée par le bruit s'était élancée à la nage et avait été tuée sur le champ.

Pendant longtemps, le misionnaire fit pâmer ses deux compagnons en s'égosillant comme sur l'île [15].

---

[14] ID., *Journal*, 24 juillet 1888.
[15] ID., *ibid.*, 29 juillet 1888.

Ces menus incidents de chasse sont les seuls charmes du voyage, car les lacs y sont uniformes, le pays plat, les arbres laids.

L'unique objet extraordinaire que l'on voyait au Keewatin était *matchayis-piwapisk* — la pierre du mauvais esprit. C'était un rocher vertical au pied duquel apparassait une image du « vieux Charlot ». Personne n'avait pu l'effacer. Elle était d'un rouge très vif et représentait un squelette, les bras élevés sur la tête, les jambes étendues pour danser. Ses cheveux étaient hérissés; le feu lui sortait de la bouche, du nez, des oreilles et des yeux. Les plus âgés parmi les vieux avaient, dans leur première enfance, entendu dire à leurs parents que la caricature macabre existait depuis des années. Et tous les Indiens assuraient que c'est le démon en personne qui s'était peint sur ce rocher [16].

Tels sont donc les voyages d'été: en bateau, en barge, en canot.

On s'amuse un peu quelquefois, en chassant ou en badinant. Il y a souvent des « portages »; on est fréquemment « dégradé »; parfois on est pris sous l'orage, on est en danger sur les flots; on a sans cesse des moustiques et l'on souffre infailliblement...

Le père Ovide n'y tiendrait point, au prix de tout l'or de la terre; mais pour sauver de pauvres âmes il est prêt à errer toujours !

---

16 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 30 juillet 1890.

CHAPITRE XIV

Les vagues en furie

> Nous avons failli couler à fond tant les vagues en furie remplissaient malgré nous notre canot [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

Les morsures du soleil d'été, le gel pénétrant de l'hiver, la neige humide du printemps, la bise et les pluies automnales apportent au voyageur du Nord un lot assuré de souffrances. Mais plus que ces maux transitoires, il craint la menace mortelle toujours présente sous le canot.

Au gré d'un orage subit, d'une fausse manœuvre, d'un roc latent, un naufrage peut ravir la vie.

L'Oblat allait à Sainte-Gertrude quand un vent furieux l'arrêta sur la rive du lac Pélican. Manquant de vivres comme toujours, il craignait que cette tempête ne le tînt longtemps « dégradé ».

Braverait-il les éléments ?

Ses guides observèrent le flux des vagues hautes et écumantes:

— Nous allons tenter l'aventure; Dieu saura bien nous protéger, puisque son prêtre est avec nous.

Après un fervent *Sub tuum*, ils s'élancèrent sur les flots, malgré les bourrasques terribles, tantôt accélérant leur course pour

---

1 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Voix du jeune missionnaire*, 6 octobre 1899.

échapper aux lames énormes, tantôt relevant leur pirogue pour éviter des paquets d'eau, tantôt naviguant en zig-zag afin de parer les écueils. Ils ramaient tous trois en silence, l'attention rivée à la tâche, les muscles tendus par l'effort.

Leur embarcation s'immergeait; enfin, au bout d'une demi-heure, ils atteignirent une île, au large, juste à temps pour ne pas sombrer. Après un instant de repos, ils reprirent leurs avirons pour franchir une deuxième étape. Leurs forces commençaient à baisser et la nuit tombait sur le lac. Ils songeaient à capituler lorsque le vent faiblit un peu; leur vaillance se ranima et la nacelle vola sur l'onde. Deux heures après, un clocheton apparut à l'horizon rouge. Caché au fond du tabernacle, Jésus les avait vu venir; c'est lui qu'ils visitèrent d'abord, le remerciant, du fond du cœur, de sa protection manifeste [2].

Cent fois, peut-être, le père Ovide fut secouru divinement au milieu de périls de mort !

Nous le trouvons, un jour d'octobre, partant de Saint-Louis-de-Langevin pour revenir au Cumberland par la rivière Saskatchewan. Il n'a qu'une barque minuscule, d'une longueur de dix pieds à peine.

À l'heure où le soleil levant diapre de ses ors les arbres que le verglas métamorphose en cascatelles de cristal, l'Oblat s'élance sur les ondes, sous l'œil inquiet des fermiers qui le regardent avec pitié.

Il est lui-même au gouvernail et fait ramer Jean Canada.

Le soir, il laissa sa chaloupe suivre le fil de la rivière. Soudain, le fracas d'un remous l'avertit d'un danger pressent: il constata, dans la nuit sombre, qu'un rapide puissant l'entraînait. À tout moment, le batelet pouvait se briser en mille miettes sur des rochers affleurant l'eau. Canada tremblait comme une feuille.

---

2 Id., *Echo du Cumberland,* 22 juillet 1889.

L'Oblat parvint, comme par miracle, à se faufiler au rivage pour y camper jusqu'à l'aurore. Ce fut réellement le salut: plus loin se trouvaient des cascades, invisibles dans les ténèbres, où il se serait englouti.

Il reprit, au Fort-à-la-Corne, un canot qu'il y avait mis. Son compagnon garda l'esquif. Le père Ovide descendit seul les rapides parsemés d'écueils. Il en fut d'abord effrayé, mais en reprenant son sang-froid, il put franchir sans s'émouvoir les endroits les plus difficiles. Au bas d'un énorme remous il faillit sombrer cependant. Le vent retourna son canot, le tint en travers du courant dans un torrent vertigineux qui s'engouffrait, tout près de là, entre deux rochers gigantesques. L'Indien, déjà dans les eaux calmes, crut que l'Oblat était perdu et vint en hâte à son secours. Le missionnaire réussit pourtant à doubler les rocs dangereux. Mais il en avait eu assez ! Liant sa pirogue à l'esquif, il fit route avec Canada.

Une pluie glaciale, mêlée de neige, vint s'ajouter à tout le reste. C'était plus ou moins poétique ! Ils n'avaient jamais eu plus froid, pas même dans les courses d'hiver.

Le lac Cumberland était calme. Ils commencèrent la traversée. Mais comme un nuage noirâtre apparaissait à l'horizon:

— Qui sait, murmura le jeune homme, si ces nues n'apportent pas d'orage !

Ils avaient hâte d'arriver et dépassèrent la dernière île.

Hélas ! les ondes se ridèrent; la tempête gonfla les vagues; la foudre déchira les cieux. Le guide épuisé avoua qu'il ne contrôlait plus sa barque et qu'il faudrait même, sans doute, sacrifier la cargaison. Trois milles les séparaient du but; l'obscurité noyait les eaux; on allait peut-être périr...

Soudain, une barge apparut, les voiles pleines, fendant les eaux. Elle rejoignit les canotiers et les prit tous deux à son bord. Ils étaient donc saufs maintenant ! Mais non. La bour-

rasque augmenta; la voilure fut mise à mis-mât et chacun se tint à son poste en prévision d'un grand danger.

On ne voyait plus rien du tout, si ce n'est une petite lumière que l'on croyait voir venir du fort et sur laquelle on mit le cap. Mais on se trompait par malheur ! Au plus violent de la tempête, un cri fendit l'air tout à coup:

— Une batture de sable à la proue ! Abattez les voiles au plus tôt !

Les matelots, surexcités, avaient emmêlé les cordages.

— Descendez les voiles au plus vite, répétait la voix affolée.

Le père Ovide tire son couteau et tranche, d'un coup, les balancines. Il était temps: en un clin d'œil la barge se serait enlisée, sans protection contre les flots.

Le vent tomba en un clin d'œil. La barque accosta à son quai.

Dans sa chapelle, le missionnaire remercia longtemps Marie; car il lui devait, croyait-il, de reposer en paix chez lui et non pas dans l'abîme des eaux [3].

L'année suivante, le père Ovide fit une tournée de six cents milles, avec deux guides protestants, dans un mauvais canot d'écorce. Dès le départ du Fort-Nelson, il plut à verse pendant trois jours; il dut voyager quand même, ayant trop peu de nourriture pour stationner sous une tente; le seul répit qu'il pouvait prendre était d'assécher ses habits.

Il suivait le fleuve Bois-Brulé, aux chutes nombreuses et grandioses. Quelle scène que ces masses d'eau se précipitant sur les rocs ! Quels tourbillons et quelle fureur ! Et quelles clameurs assourdissantes qui font frisonner malgré soi ! Il faut que Dieu soit tout-puissant pour pouvoir créer ces merveilles !

Pour quitter ce cours d'eau superbe, les trois voyageurs égrenèrent un chapelet de sept « portages ». Mais imaginez des

---

[3] Id., *Voix du jeune missionnaire,* 20 décembre 1891.

« portages » d'une longueur à faire pleurer, coupés de marais, de bourbiers, que dis-je, inondés par des « lacs » où le « portageur » du canot pouvait le faire flotter par bouts !

Dans un des plus mauvais passages, le père subit une aventure qui le fit à moitié mourir. Il avait, sur son dos, deux sacs avec sa chapelle portative; le tout retenu par des cordes qui se croissaient sur sa poitrine. De plus, il tenait dans une main une chaudière d'œufs de mouettes et, dans l'autre, son aviron. Au beau milieu du marécage, l'eau lui montait à la ceinture; il fit un faux pas dans la vase, les œufs naufragèrent aussitôt; les sacs tombèrent, tirant les cordes; et voilà le père étouffé. Quand un des guides le secourut, il était blême comme un mort.

On s'amusa beaucoup, ensuite, de cet accident anodin; mais il était peu agréable, car il arriva dans la boue et sous le dard des maringouins...

Plus loin, on monta le Nelson, un fleuve immense, tout rempli d'îles et où abonde l'esturgeon. Le père Charlebois s'arrêta à un campement de pêcheurs où il passa pour un prodige. À l'exception de deux ou trois, personne n'y avait vu de prêtre. Dès que le canot apparut, les hommes vinrent au rivage, scrutant d'un regard curieux ce personnage singulier. Mais un vieillard qui, autrefois, avait voyagé sur des barges en compagnie de missionnaires, l'accueillit très cordialement:

— *Iyo oh ! oh !* C'est la Robe-noire, « l'homme-de-la-prière » catholique. *Watchié ! Watchié !* s'exclama-t-il en touchant la main de l'Oblat: comme je suis content de te voir !

— Cet homme, dit-il à ses amis, est le vrai « chef-de-la-prière » !

Tous le saluèrent à leur tour.

Un fidèle qui se trouvait là était rayonnant de bonheur, il lui présenta sa famille et l'introduisit sous sa tente où il servit de l'esturgeon.

— Tu vois, dit-il, j'ai pris ici une femme qui n'est pas catholique; elle aimerait se convertir.

L'Oblat retarda son départ, l'instruisit et la baptisa. Il promit, comme on l'en priait, de revenir une autre fois.

De cet endroit jusqu'à Cross-Lake, les Cris que le père rencontra, n'ayant jamais vu de soutane, étaient figés d'étonnement; mais ils furent tous polis quand même à l'exception d'une vieille sorcière qui l'appela sa « belle-sœur [4] ».

Il ne se passe point d'été sans qu'il arrive au père Ovide des désagréments en voyage.

Il alla au Pas, un automne où la rivière, en débordant, avait inondé le pays. L'eau s'était un peu retirée, mais elle submergeait encore tout: marécages, prairies et bois. Sans quelques arbres, ça et là, on se serait cru sur la mer.

Une nuit, le père dut dormir allongé dans l'embarcation. À tout moment, des rats musqués, à la recherche d'une motte, essayaient de grimper à bord. Ce n'est qu'à midi, le lendemain, qu'il aborda à un îlot où il put faire bouillir du thé. Puis il repartit sur les ondes. La bise glaciale s'éleva. Le voyageur lutta longtemps contre la fatigue et les vagues; il était épuisé, affamé. Le soleil baissait, la nuit vint, sans un coin de terre pour camper !

Il était neuf heures passées lorsqu'une lumière scintilla. Il y dirigea sa nacelle et atteignit un monticule où se dressait une masure habitée par un protestant.

Il y était hors de danger, mais « tout trempé, transi de froid, malade, fatigué, épuisé . . . » Il eut à peine assez de force pour prendre un peu de nourriture et s'étendre sur le plancher. Il ne put réussir à dormir tant ses membres lui faisaient mal.

Dès les quatre heures, il fut sur pieds. C'était dimanche ce jour-là et il voulait se rendre au Pas assez tôt pour dire la messe. Il dut donc repartir à jeun, ramer pendant plus de dix

---

[4] Id., *ibid.*, 17 juillet 1892.

milles, puis, rendu à destination, réunir son petit troupeau et célébrer le sacrifice. Une fois le ministère fini, il tenait à peine debout.

Notre vénéré fondateur, Monseigneur Charles de Mazenod, se plaisait beaucoup à redire qu'il faut s'épuiser pour les âmes: « Je pense, dit l'Oblat, que cette fois, il aurait été satisfait ! »

Après avoir passé deux jours dans ce « nid de la pauvreté », il prit le chemin du retour.

Il faillit sombrer sur un lac lorsque des vagues en furie remplirent malgré lui son canot. Dans un endroit marécageux, les eaux étaient trop retirées pour qu'il pût passer en pirogue; il enleva ses deux chaussures, afin de ne pas les gâter, et traîna son embarcation dans la boue, les branches et les ronces, sur une distance de plus d'un mille. En terminant ce dur « portage », il n'avait plus l'air d'une « robe-noire »; il était tout couvert de terre. Pis encore, ses pieds et ses jambes s'étaient déchirés jusqu'au sang sur les épines des rosiers . . .

Après avoir ainsi souffert, ce ne fut que très tard, la nuit, qu'il put trouver un coin propice pour manger et se reposer [5].

En réintégrant son logis, le père Charlebois est heureux, malgré la misère qui y règne; car il reprend sa vie tranquille, ses études, ses oraisons, l'enseignement du catéchisme et les visites à ses ouailles.

Il ne lui reste que la joie d'avoir souffert pour son prochain. Cette joie « est plus douce qu'on ne pense »; elle vaut bien ce qu'elle a coûté !

---

[5] Id., *ibid.*, 6 octobre 1899.

Quatrième tableau

LE PIONNIER...

CHAPITRE XV

Pas de répit

> Quelle vie accablante ! Pas de répit ! Ce serait décourageant si nous n'avions pas l'espoir d'avoir toute l'éternité pour nous reposer [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

Retenu dans son ermitage, le père Ovide n'est point oisif. Sa vie y demeure accablante; il n'y a jamais de répit. Il est constamment « affairé [2] », depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures dans la nuit [3].

Il s'occupe à divers travaux, mais s'applique surtout au cris. Il brouillonne des instructions; compose un bout, puis recommence ! Un petit Indien qu'il héberge, Albert Stagg dit Le Sauteux, joue le rôle de professeur; c'est archi-comique de le voir inventer des tournures habiles pour faire saisir le sens des mots.

L'Oblat prend cent moyens divers. S'il n'obtient pas de grands succès, ce n'est pas sa faute, écrit-il, car il ne rêve qu'à cela. Il craint d'oublier son français ! À force de digérer du cris, il a peur d'être dispeptique [4]...

---

[1] Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., Lettre à une nièce, P.S.V., Le Pas, 17 janvier 1928.

[2] ID., *Privatim*, 10 novembre 1889.

[3] ID., *Ibid.*, 16 mai 1889.

[4] ID., *ibid.*, 13 mars 1889. Aussi, 20 octobre 1889; *Journal* 11 janvier 1888; *Privatim* 18 mai 1888; 12 février 1888.

Tout en étudiant la langue, il revoit la théologie, repasse l'histoire de l'Église et des œuvres apologétiques. Il catéchise les enfants et prend cinq heures chaque jour pour accomplir fidèlement ses exercices de piété.

Le dimanche, en disant la messe, il remplit les fonctions de chantre, de servant, de prédicateur. Il prêche encore l'après-midi, au salut du saint sacrement [5].

Il lui faut faire son ménage: laver, balayer, épousseter. Il est son propre cordon-bleu... et s'habitue vite au métier. Il fait bouillir des pommes de terre pour une dizaine de repas; une soupe dure trois jours; il peut ainsi se dispenser de chauffer son petit fourneau. Comme il va puiser l'eau au lac, il tâche de la ménager et met sa vaisselle à la porte où les chiens la nettoient gratis [6].

Son menu n'est pas compliqué: du *pimikan*, de la « banique », du lard fumé et des légumes. Ceux-ci poussent dans son jardin; il en mange lorsqu'il en sème; ou, pour mieux dire, s'il en récolte; car le simple fait de semer ne garantit pas la moisson. Canotant toute la saison, il néglige son potager; les animaux, les mauvaises herbes font tant de dégâts qu'à l'automne il ne recueille pas grand'chose. Et puis, à quoi bon jardiner ? Il est comme l'oiseau sur la branche et ne sait pas, d'un mois à l'autre, s'il restera au Cumberland [7].

Un mets fréquent, durant l'hiver, est le corégone « à la pente ». Ce poisson se capture au rêts, lorsqu'il va frayer près des rives; on le suspend ensuite au froid où il se corrompt plus ou moins selon le hasard des dégels. Les chiens le dévorent en gourmands; les loups eux-mêmes le dérobent s'ils ont très faim, les hommes en mangent en refoulant des hauts-le-cœur [8].

Il arrive que le poisson, le thé et les pommes de terre, manquent tous ensemble aux Oblats. Le père Bonnald a pour

---

[5] ID., Lettre au père P. Boisramé, o.m.i., Cumberland, 12 septembre 1887.
[6] ID., Lettre à son père, Cumberland, 24 septembre 1887. Copie certifiée.
[7] ID., *Privatim*, 25 mars 1890.
[8] ID., *Echo de Pakitawagan*, 16 octobre 1889. Copie manuscrite.



Mgr O. Charlebois partant du Pas pour une tournée pastorale sur la rivière Saskatchewan.



En voyage, la suite épiscopale.



Mgr O. Charlebois exhibant un trophée de chasse, au cours d'une visite pastorale.

pratique de ne rien refuser aux gens. À force de donner un « peu », ça fait un « gros peu » à la fin, de sorte qu'il ne reste rien. Les missionnaires en sont heureux: ils ont tant de joie à donner [9] ! Eux-mêmes mendieront au besoin . . .

Le père Ovide n'a pas connu de disette longue et totale, mais il a jeûné fréquemment; il a retardé ses repas; il a souvent quêté des vivres [10].

À l'occasion des grandes fêtes, il arrivait que le « bourgeois » lui envoyât un « bon morceau » ou le conviât à sa table.

Ainsi, un soir du nouvel an, le père est invité au fort où il pourra se régaler: rare aubaine en sa vie d'apôtre ! Mais juste comme il va pour partir, une malade le requiert. Elle reste loin du presbytère; sa hutte est glacée et malpropre. L'Oblat renonce à son souper; il va confesser la pauvresse et lui porter le viatique. Mais il est plus heureux qu'un roi: « Je trouvais, dit-il, que cette joie surpassait toutes celles du monde [11]. »

Un régime comme celui-là ne se suit point sans lassitude. Pourtant, la seule maladie que contracte le missionnaire est un grand besoin de sommeil; ce qui n'est pas très étonnant, car il lui faut se coucher tard et, pour garder son règlement, il se lève tôt le matin, avant que ses yeux soient ouverts [12]; il s'endort parfois en marchant [13] !

En somme, sa santé reste bonne; le climat lui est favorable; les aliments sont simples et sains; il perd ces brûlements d'estomac qui le dévoraient autrefois. Il assure qu'au point de vue physique il ne pourrait guère être mieux. Il ne désire pas autre chose que de consacrer sa vigueur au service du Dieu qui la donne [14].

---

9 Id., *ibid.*, 2 octobre 1889. Copie manuscrite.
10 Id., Lettre à son père, Cumberland, 15 mai 1890. Copie certifiée.
11 Id., Lettre à sa sœur Alma, Cumberland, 23 février 1891.
12 Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Lac-Pélican, 21 juillet 1901.
13 Id., *Privatim*, 12 août 1892.
14 Id., *ibid.*, 14 mai 1893. Voir aussi, *ibid.*, 13 octobre 1889.

Et par suite, du matin au soir, il travaille sans se reposer. Il lui faut reprendre la route pour détendre un peu son esprit !

Rien n'adoucit sa vie austère [15]. Car le père ne fume point; il va quelquefois à la chasse, soit aux perdrix, soit aux canards, pour mieux garnir son garde-manger et n'être pas trop sédentaire [16].

Il ne cesse donc de travailler; il apprend les métiers nouveaux qui peuvent servir à sa mission. Il se fait relieur de livres, fabriqe lui-même ses outils. Il devient aussi boulanger [17]. Il apprend assez de musique pour accompagner à l'église. Chaque dimanche, raconte-t-il, «je me lance sur l'harmonium à deux pieds et à deux poings »; les Indiens viennent pour écouter; je profite de leur présence pour leur donner des instructions [18].

Il transcrit tout un gros registre renfermant des actes anciens: baptêmes, mariages et sépultures. Il fait, pour lui-même, une copie des lettres et des directives de monseigneur Vital Grandin.

De plus, il est maître d'école pendant une année environ. Il enseigne l'anglais, le français, les signes syllabiques aux Cris. Mais son ministère en pâtit, parce qu'il lui devient impossible d'aller au loin dans les forêts pour y visiter ses fidèles ou pour convertir des païens. Il met donc fin à l'enseignement: « J'aime mieux être plus pauvre, dit-il, et être libre de faire le bien [19]. »

Il doit discuter quelquefois avec des pasteurs protestants. Cela l'effrayait tout d'abord; il les imaginait terribles. Mais de fait, ils sont médiocres. «Quand on en vient aux arguments », ils sont vite à court de principes. Un jour, il adresse à l'un d'eux une épître au goût pimenté. Il s'attend à une algarade. « N'importe, je n'ai plus peur de lui », confie-t-il à son frère cadet [20].

---

15 Id., *ibid.*, 16 mai 1889.

16 Id., *ibid.*, 10 novembre 1889. Voir aussi, Lettre à son père, Cumberland, 24 septembre 1887 (copie certifiée); *Privatim*, 20 octobre 1889.

17 Id., *Privatim*, 10 novembre 1889.

18 Id., *ibid.*, 15 novembre 1901.

19 Id., *ibid.*, 22 mai 1893. Aussi *ibid.*, 9 août 1892.

20 Id., *ibid.*, 20 juin 1893.

C'est en de telles circonstances que sa solitude est amère. Oh ! s'il avait un conseiller ! Et il écrit au père Guillaume: « Que ne puissiez-vous fendre l'air comme les canards et les outardes pour venir passer avec moi au moins une partie de l'été... Comme ces journées longues seraient brèves; et que de choses nous nous dirions [21] ! »

À ses études, à ses travaux, se joignent parfois des échecs: il se dévoue « comme une fourmi » et n'obtient aucun résultat.

Ces jours derniers, raconte-t-il, je sue sang et eau, « comme un loup », afin de me creuser un puits. À douze pieds de profondeur, je me bute à un roc solide: impossible d'aller plus bas. Donc, peine et fatigues perdues. J'en commence un autre aujourd'hui; mais une tempête de neige m'oblige à tout abandonner.

Il est mal « luné » pour les puits et se voit réduit, en hiver, à boire de la neige fondue [22].

Pour améliorer sa diète, il s'essaye en aviculture. Il se procure dix poussins et travaille « à se faire mourir » pour leur dresser une palissade à l'épreuve des chiens errants et leur creuser un souterrain en vue des gelées de l'hiver. Il les nourrit pendant six mois... et il se pourlèche les lèvres, pensant qu'il mangera des œufs !

Mais le bon Dieu trouve, sans doute, que ce serait trop de douceur: durant la nuit, un gros mâtin, «possédé du diable », c'est clair, parvient à sauter la clôture et fait festin de toutes les poules ! Le père en eût presque pleuré. Il en fait son sacrifice et renonce à un autre essai: c'est déjà la deuxième fois qu'un chien lui joue ce mauvais tour [23].

Le missionnaire du Cumberland connut de plus grandes épreuves. Souffrances de l'âme avant tout, dues à la froideur de ses Cris; mais misères temporelles aussi.

---

21 Id., *ibid.*
22 Id., Lettre à son frère Procule, Cumberland, 13 octobre 1897. Copie certifiée.
23 Id., Lettre à sa sœur Alma, Cumberland, 8 mars 1894. Copie certifiée.

Lorsqu'il alla revoir les siens après douze années dans le Nord, il retrouva, à son retour, sa chère mission submergée. Une crue de la Saskatchewan avait inondé le pays: il ne restait qu'un coin de terre où les gens s'étaient réfugiés, vivant sous des tentes ou dehors. Les bestiaux, qui manquaient d'herbe, rongeaient le feuillage des arbres et se lamentaient à grands cris. Il fallut en tuer beaucoup; c'était une perte très lourde, car on les gardait avec peine. La famine régnait partout; l'eau envahissait les maisons et submergeait les jardinages. Le potager de la mission étant envahi comme le reste, on dut barboter dans la vase pour arracher les pommes de terre et les placer dans un canot flottant au-dessus du jardin [24].

Mais plus encore que ces travaux et ces martyres quotidiens, l'apôtre héroïque des Cris endure des infirmités. Il supporte pendant trente ans, sans proférer aucune plainte, un mal contracté en bas âge; ensuite il souffre, à tour de rôle, de rhumatismes, d'une hernie, de bronchites, de la prostate, d'exzéma, de clous, d'ophtalmie [25] !

Il a aussi des accidents. Au lac Pélican, par exemple, comme il descend à la chapelle tenant une lampe à la main, il trébuche sur une marche et culbute dans l'escalier, brise le globe fragile... et se relève, à moitié mort, ne remuant plus qu'une jambe. Par bonheur, deux semaines après, il ne boîtait quasiment plus [26].

Dans un séjour au Grand-Rapide, il est violemment terrassé par « mademoiselle La Grippe ». Tout son corps est endolori, depuis les cheveux jusqu'aux pieds. Il devient aphone en même temps. Monsieur McLean, son bon ami, le soigne aussi bien qu'une mère; mais l'influenza tient huit jours ! L'Oblat n'est pas plus fort qu'un pou; et il ne peut se mettre au lit, n'ayant ni chambre ni espace. La nuit, il s'étend sur le sol;

---

24 Id., *Voir du jeune missionnaire*, 6 octobre 1899.
25 G. Charlebois, o.m.i., *Souvenirs*.
26 Mgr O. Charlebois, o.m.i., *Echo de Pakitawagan*, 26 septembre 1889. Copie manuscrite.

mais, le jour, les Indiens l'assaillent et il lui faut, héroïquement, demeurer assis ou debout [27].

Une autre fois, venant de loin, il rentre chez lui très malade. On le juge à l'extrémité:

— Il faut à tout prix, lui dit-on, que vous alliez à Prince-Albert consulter un bon médecin.

Il part, couché dans un canot, pour franchir plus de deux cents milles; la rumeur se répand partout qu'il est rendu à l'agonie:

— Il est peut-être déjà mort: il a presque rempli un seau en saignant du nez, raconte-t-on.

Mais voici qu'au Fort-à-la-Corne le moribond reprend ses forces, se met à ramer comme un Cris. Il revient alors sur ses pas. Quand il arrive à Cumberland, on s'y préparait, écrit-il, à lui fabriquer un cercueil; mais en le voyant revenir avec sa « force de Samson », on change d'idée sans retard [28].

Le père fut forcé souvent de se soumettre aux chirurgiens. Il accepte qu'on coupe son cou si ses supérieurs le commandent ou si cela peut le guérir ! S'il n'aime pas vivre sur la terre, il est prêt quand même au travail !

Lorsque, pour la troisième fois, il doit se livrer au scalpel, il en est un peu effrayé. Mais quand même, il accepte tout; il désire ce que Dieu veut [29].

Souvent il lui croît des furoncles exigeant des soins médicaux. À une personne, alarmée de le savoir à l'hôpital: C'est rien qu'un gros clou, répond-il; il s'est enfoncé dans ma nuque sans demander la permission. Pour l'exciter « au repentir », on lui ébouillante la tête [30].

---

[27] Id., *Echo du Cumberland*, 8 mars 1890.
[28] Id., Lettre à sa sœur Alma, Cumberland, 11 octobre 1892. Copie certifiée.
[29] Id., Lettre à sa nièce, s.g.s.-h., Saint-Boniface, 9 novembre 1922.
[30] Id., A la même, Le Pas, 6 avril 1930.

Au cours de sa longue carrière, le père Ovide n'a jamais su ce que peut être le repos. Épreuves, maladies, travaux l'ont talonné à cœur de jour, à cœur de mois, à cœur d'année [31] !

Il ne pouvait rester oisif, en sachant que de pauvres âmes avaient besoin de ses secours. Il savait le prix des souffrances, le prix des épreuves et des larmes et rien ne pouvait l'arrêter; il avait choisi pour devise: « Faire le plus de bien possible [32]. »

Il atteignit son idéal, mais jamais il n'eut de répit !

---

[31] Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Duck-Lake, 21 octobre 1904.
[32] Id., Lettre au père P. Boisramé, o.m.i., Cumberland, 12 septembre 1887.

CHAPITRE XVI

Comme un mercenaire

> Je ne regretterai pas mon travail si je puis réussir à faire une belle maison pour Notre-Seigneur: tout l'été, j'ai travaillé comme un mercenaire [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

Avant de devenir évêque, le père Charlebois eut le soin de six bourgades indiennes: au Cumberland, au Pélican, au Fort-Nelson, au Grand-Rapide, à Pakitawagan, au Pas. Il y construisit six chapelles, dont deux réellement très belles.

En un pays si désolé, la plus modeste construction devient une affaire d'État. Car tout doit y être créé. Son maigre budget l'obligeant à engager peu d'ouvriers, le prêtre s'y fait en même temps maçon, architecte, sculpteur, charpentier, menuisier, bûcheron.

Le père Ovide était habile, fort, endurant, vif à l'ouvrage. Nul ne pouvait le surpasser, « ni à la hache, ni au marteau, ni d'ailleurs avec l'aviron [2] ».

Son arrivée fut une aubaine pour l'admirable père Bonnald qui n'était pas un bâtisseur et dont les ressources minimes limi-

---

[1] Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., Lettre à son frère Procule, Lac-Pélican, 24 septembre 1901. Copie certifiée.

[2] M. ROSSIGNOL, o.m.i., Lettre à Mgr M. Lajeunesse, o.m.i., Île-à-la-Crosse, 7 décembre 1935.

taient les activités. Sur son immense territoire, on ne trouvait que deux chapelles quand il en aurait fallu dix.

Ce fut à Pakitawagan que le père bâtit d'abord.

« En vérité, écrivit-il, je ne sais pas trop mon métier. » Mais Dieu qui guida Salomon, le constructeur du temple antique, daignera, certes, m'inspirer pour élever ma pauvre église, non moins célèbre et non moins sainte, puisqu'elle sera la demeure du Verbe divin dans l'hostie [3].

Il fit son travail presque seul, car les Indiens choisis comme aides étaient des lâches sans pareils, excepté pendant les repas. Là alors, ils étaient « fameux » ! Ils épuisèrent tous les vivres, ne laissant ni thé, ni farine; nul autre mets que du poisson auquel on joignit des bleuets et un peu d'huile d'esturgeon.

Des pléthores de maringouins et des monceaux de poux grouillants martyrisaient le bâtisseur.

Pour mettre un comble à sa misère, il se blesse un pied, une jambe, et doit ajourner les travaux. « Il est temps que je parte, dit-il, car j'ai peur de me couper le cou . . . » Les quatre murs étaient finis, faisant bien augurer du reste. Notre-Seigneur sera content [4] !

Le père revint, l'été suivant, afin d'achever son ouvrage. Il varlopa des madriers, façonnés à la scie de long, d'une épaisseur si inégale que ça lui prit une semaine pour pouvoir les apparailler. En exécutant ce travail, il vint habiter la chapelle qui servait de salle d'étude, de réfectoire et d'atelier. Un établi, deux ou trois livres, des copeaux, quelques boîtes vides, une table qu'il fabriqua, en constituèrent l'ornement.

On lui bâtit, en même temps, un cabanon de quinze pieds, avec une cheminée de terre, conforme, incontestablement, à la vertu de pauvreté.

---

3 Mgr O. Charlebois, o.m.i., *Echo du Cumberland*, 29 juin 1888.
4 Id., *Journal*, 27, 29, 31 juillet 1888.

Pour inaugurer son église, l'Oblat offrit la sainte messe sur un maître-autel « bien carré », distribua la communion près d'une jolie balustrade — en indien, « petite clôture »; — les auditeurs étaient assis, à la moderne, sur des bancs, quoique, pour plus de sûreté, beaucoup préfèrent le plancher.

Deux ans plus tard, le père Ovide reprit sa hache et son marteau pour entreprendre, au Fort-Nelson, la deuxième de ses chapelles. Il en fit d'abord la structure, puis la termina au printemps, au milieu de froids excessifs. Pour s'y abriter au plus tôt, il improvisa un plancher, tendit du coton aux fenêtres et y installa un réchaud.

C'est au matin du jour de Pâques, qu'il chanta la première messe en présence de dix fidèles venus de fort loin pour la fête. Il se croyait au septième ciel, en offrant la sainte Victime dans ce sanctuaire isolé qui lui coûtait tant de sueurs [5] !

Plus tard, il calfeutra les murs, la couverture et le plancher; il mit quelques vitres aux croisées. Cet humble temple parut, aux Cris, plus beau qu'un palais somptueux. « *Tapwe, miwasin !* disaient-ils — en vérité, c'est bien joli ! »

Mais tout n'était pas terminé; il fallut, en dépit du gel, couper des arbres, puis les scier. Le petit poêle rougissait sans pouvoir expulser le froid. La neige s'attachait au sol; la glace recouvrait les lacs; une bise sibérienne tentait de ramener l'hiver. Quand les poètes ont dit de mai que c'est la saison la plus belle, ils ont erré grossièrement, du moins pour ce coin de pays [6] !

En peinant comme un tâcheron, le père acheva sa bâtisse. Visitons-la donc avec lui.

Entrons par la porte de l'ouest. Signons-nous avec l'eau bénite qu'il a versée dans un lampion. Avançons-nous dans une allée large de deux pieds environ, et prosternons-nous un instant

---

5 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 8 mai et 17 avril 1892.
6 Id., *ibid.*, 8 mai 1892.

auprès de gros bancs sans dossier: leurs pieds sont des rondins noueux; leur siège, des dosses d'épinettes. Contemplons l'autel blanc et bleu et son tapis rouge avec franges; le tabernacle voilé d'or; les fleurs de vélin au retable et quatre petits chandeliers, dont deux de bois et deux d'argent. Au mur, admirons trois images: l'une représente le Christ; une autre son Cœur adorable, lui « qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé »; et enfin une vieille estampe de notre bonne Mère du ciel.

Ne regardons pas au plafond: nous n'y pourrions voir autre chose que les perches brutes du toit; mais remarquons la sainte table et ses jolis petits barreaux peints en bleu, en rouge et en blanc.

Ce n'est pas si mal, n'est-ce pas ? Rappelons-nous que l'an passé la forêt croissait ici-même !

Et le dernier mot n'est pas dit ! Entrons par la porte du sud: c'est le salon et le bureau. Il est meublé d'un établi et de quatre robustes bancs. À droite, se trouve la cuisine où trônent une table et trois boîtes. Mais la place du poêle est vide, implorant quelque bienfaiteur...

Cette église semble petite aux yeux de gens civilisés; mais en un pays sans ressources où il doit tout créer lui-même le père la trouve plus belle que le château d'un empereur.

Le missionnaire, tout heureux d'avoir achevé ce chef-d'œuvre, voulut, avant de repartir, mettre de l'ordre aux alentours. Le vent soufflait du bon endroit; c'était donc le temps, pensa-t-il, de brûler un tas de branchages accumulées non loin de là.

Hélas ! une rafale soudaine, s'emparant de brandons fumants, les lança sur le toit de foin ! Une échelle était tout auprès; le père y grimpa à la hâte, étouffa le feu dans ses mains en criant très fort au secours ! Le vent redevenant normal, un peu d'eau maîtrisa la flamme [7]. Mais l'Oblat resta pétrifié, en songeant que quelques secondes eûssent pu détruire un tel ouvrage [8] !

---

[7] Id., *ibid.*, 2 juin 1892.
[8] Id., *Privatim*, 26 mai 1892.

Encouragé par ces succès, le père Charlebois entreprit une plus grande construction: sa propre église du Cumberland. La charpente elle-même était prête. Mais pour compléter les murailles, les latter, crépir et voûter, il se dépensa jour et nuit [9]. Il dut travailler presque seul. En dépit des dérangements, il termina tout en six mois, à part les bancs, le maître-autel et les deux autels latéraux [10].

Le père bâtit ensuite, au Pas, une chapelle de rondins qui fut, plus tard, sa cathédrale.

Il envoya quatre Métis couper des arbres à la fôret; puis il les rejoignit lui-même, avec quatre autres bûcherons, dans une barge dont le bois devait servir pour le plancher. Au chantier, malgré la chaleur et les nuées de maringouins, on transporta sur le rivage, à force de bras seulement, plus de cinquante gros billots. Ce travail dura deux journées; après quoi on fit un radeau. Malgré un labeur harassant, on sut conserver sa gaîté et trouver sans cesse un bon mot pour blaguer ou pour taquiner. On put, avant de s'embarquer, prendre un dîner à l'orignal, offert par un chasseur heureux. On se confia au courant et le soir, l'équipage dormit en descendant au fil de l'eau.

On navigua toute la nuit, frappant des rochers, des troncs d'arbres, toutes sortes de débris flottants; mais on constata au réveil qu'on avait franchi trente milles. Avant le coucher du soleil, on arrivait en vue du Pas. Des Cris, accourus sur la rive, assistèrent les voyageurs pour arrêter le lourd bateau et pour l'amarrer au rivage.

L'Oblat voulut dresser sa tente non loin du temple protestant. Mais les Indiens vinrent lui dire:

— Ce n'est pas très prudent, mon père: notre pasteur peut te chasser...

Il s'installa donc sur la grève où tous ont le droit de rester. C'était humide et rocailleux; mais n'importe, il dormit quand

---

[9] Id., Lettre à sa sœur Alma, Le Pas, 6 août 1894. Copie certifiée.
[10] Id., Lettre à un scolastique oblat, Cumberland, 1er février, 1895.

même. À sa messe, le lendemain, il n'oublia pas de prier pour le « charitable ministre ».

Il choisit ensuite un bon site, un peu en aval, sur la berge, et l'on se remit à la tâche, tirant les pièces imbibées d'eau et les transportant sur la rive.

Aidé de quatre ou cinq manœuvres, le père Ovide, en six journées, construisit une cathédrale qui mesurait vingt pieds sur quinze; il la recouvrit de bardeaux, fixa les fenêtres et la porte, posa un plancher convenable et dressa un petit autel. Il dut payer de sa personne et y dépensa, disait-il, son meilleur « art de charpentier [11] ». Il avait peiné comme un « brave », malgré la pauvre nourriture, et il avait trouvé moyen de catéchiser les enfants [12].

Monseigneur Pascal, o.m.i., bénit le nouveau sanctuaire; puis, touchant la main de chacun, il partit pour le Grand-Rapide avec le père Charlebois. Une fusillade nourrie crépita, selon la coutume, tant que le canot fut en vue.

Lorsqu'on tira les derniers coups, la fumée sortant des fusils s'éleva haut, dans le ciel, en dessinant une couronne qui se dirigea lentement vers l'endroit où les deux Oblats disparaissaient dans le lointain.

Ils ne s'aperçurent de rien, mais les spectateurs, au rivage, en furent tout émerveillés. Les protestants mêmes conclurent:

— Le Grand-Priant des catholiques est certes un puissant personnage pour que Dieu daigne effectuer un tel prodige en son honneur [13].

Le plus imposant édifice que construisit le père Ovide fut l'église du Pélican. Il exécuta à lui seul les deux-tiers de tout le travail.

---

11 ID., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Cumberland, 1er août 1897.

12 ID., *Journal*, juillet 1897. Copie revue par l'auteur.

13 ID., *ibid.*

Pour préparer le bois voulu, le père Rossignol et deux Cris l'accompagnèrent, au mois d'avril, dans une belle « épinettière », à plusieurs milles de la mission. Les Indiens abattaient les arbres; le père lui-même équarrissait; son vicaire, avec un cheval, se chargeait du transport au lac. On célébrait dessous la tente. Le froid gerçait les mains du prêtre et il arrivait que le vin se congelât dans le calice. On vécut, pendant tout un mois, des jours longs et laborieux. On bûcha plus de trois cents billes dont plusieurs de quarante pieds...

Le cheval, la traîne, la charge faillirent enfoncer sous la glace amollie par un temps trop chaud; mais on parvint à les sauver [14].

À l'automne, le missionnaire bâtit, aidé d'un Indien, un gigantesque four à chaux dont il surveilla la cuisson. En nourrissant cet ogre monstre qui engloutissait les rondins, il rêvait au « vieux temps » jadis, à tous ses parents et amis...

Et éteignant le feu d'enfer, il recueillit assez de chaux pour parachever sa chapelle. Cinq mille lattes d'épinette furent placées sur les murailles et recouvertes d'un mortier solide et blanc comme la neige. Enfin, il cloua le plancher, posa la voûte, la peignit, la décora de trois rosaces; puis il termina le clocher [15]. Le tout paraissait « magnifique »; ce fut la « merveille » du Nord [16].

Le missionnaire commença sa sixième et dernière église à la mission du Grand-Rapide. Mais pendant qu'il y travaillait, ses supérieurs lui annoncèrent qu'il quitterait le Cumberland [17].

Pendant seize ans, le père Ovide a peiné « comme un mercenaire » pour construire des temples à Dieu. Il en a élevé partout dans les lieux qu'il évangélise: son œuvre est finie maintenant, il pourra partir l'âme en paix!

---

[14] Id., Lettre à Mme J. Saint-Denis, Lac-Pélican, 7 mai 1901.
[15] M. Rossignol, o.m.i., Lettre à Mgr M. Lajeunesse, o.m.i., Île-à-la-Crosse, 7 décembre 1935.
[16] Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à son frère Procule, Lac-Pélican, 24 septembre 1901. Copie certifiée.
[17] Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Grand-Rapide, 10 août 1903.

CHAPITRE XVII

Rayons de bonheur

> Un de ces rayons de bonheur terrestre qui viennent parfois nous faire oublier toutes nos peines et nos misères [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

L'évêque errant a travaillé; il a pleuré, prié, souffert, mais il a eu aussi des joies.

Parfois, un rayon de bonheur, rapide et vif comme un éclair, lui fait oublier ses misères et accroît en lui le désir des ravissements éternels.

Après trois ans de solitude, il fit sa première visite à Saint-Pierre, au lac Caribou. Voyant pointer dans le lointain la flèche blanche du clocher, il ne put contenir son âme. Quelle douceur de contempler un si splendide sanctuaire et de rencontrer des confrères inconnus, mais déjà aimés ! « Mon cœur battait de joie », dit-il, et éprouvait une émotion que je ne saurais exprimer [2].

Une autre fois, dans son journal, on lit ces mots enthousiastes: « *Deo gratias ! Deo gratias !* encore une fois, *Deo gratias !* Imaginez-vous, poursuit-il, que monseigneur Vital Grandin est venu ici hier soir, dans sa grandeur et sa bonté. Pourrais-je ne pas répéter: *Deo gratias ! Deo gratias !* Oui, c'est bien vrai qu'il est venu, quoique ça me paraisse un rêve [3] ! »

---

1 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Voix du jeune missionnaire*, 10 août 1890.
2 ID., *ibid.*
3 ID., *Echo du Cumberland*, 26 juin 1888.

Dans l'après-midi, vers deux heures, un coup de sirène sonna au loin sur la Saskatchewan. C'était un signal convenu disant que l'évêque arrivait. « Je perdis la tête aussitôt — je n'eus pas beaucoup de misère » — et je courus de côté et d'autre sans savoir ce que je faisais...

On attendit longtemps, longtemps; puis on aperçut, dans les branches, deux cheminées qui s'avançaient. Bientôt parût le « grand-priant »; tous les spectateurs applaudirent. Le père, lui, ne voyait rien, ayant oublié ses lunettes! Mais il le reconnut enfin, lui pressa la main, l'embrassa.

Les Indiens se mirent à genoux pour être bénis tour à tour en baisant l'anneau pastoral. La réception se fit sans pompe; l'évêque n'était pas annoncé et le navire, d'ordinaire, accostait à peine un instant. Mais par exception, cette fois, Monseigneur put descendre à terre. Il se rendit à la chapelle pour saluer le tabernacle, pendant qu'au dehors la clochette chantait sa joie à toute volée.

C'était le moment du souper. Le père n'avait à offrir qu'un morceau de lard boucané auquel il ajouta du beurre, du lait, du sirop de bouleau qu'un Métis lui avait donnés. Tel fut le menu du repas, avec une galette dure qu'on pouvait à peine avaler. Le convive eut pitié de l'hôte et l'obligea à accepter une partie des victuailles qu'il apportait sur le bateau.

Après avoir distribué les dons de la confirmation à quelques Métis, le prélat se rendit au fort où on eut la délicatesse de le faire collationner. Ensuite, le père Charlebois put causer pendant quelques heures. Le temps fut très « bien employé »; si sa montre eût réglé le jour, il l'eût arrêtée sûrement.

La nuit apporta les adieux. Plus grande avait été la joie, plus attristant fut le départ. Le père revint le cœur gros et ne réussit pas à dormir.

Voilà bien les joies de la terre: elles durent un instant et c'est tout. Les peines et les ennuis les suivent ! Oh ! quand donc pourrons-nous goûter les joies éternelles, là-haut [4] !

Les consolations de ce genre étaient peu fréquentes au Nord-Ouest; mais d'autres joies s'y ajoutaient.

Ainsi, les fêtes liturgiques charmaient le père Charlebois pendant qu'elles édifiaient ses gens. Il rapporte à quelqu'un des siens le témoignage d'une Métisse sur la messe du jour des morts: « C'est effrayant comme c'était beau », au service de ce matin: tout ceux qui ont du sentiment ne pouvaient retenir leurs pleurs.

La piété était touchante malgré des décorations sobres. L'autel était garni de châles, prêtés par quelques bonnes Crises; un catafalque improvisé était pareillement orné et entouré de six chandelles.

Ce qui impressionnait surtout, c'était le cantique des morts, chanté par Dame Deschambeault:

Au fond des brûlants abîmes
Nous gémissons, nous pleurons;
Et pour expier nos crimes,
Loin de Dieu nous y souffrons.
Hélas ! Hélas
Feu vengeur, de tes victimes
Les pleurs ne t'éteignent pas [5].

La voix dolente de ces âmes remuait le cœur des Métis; ils promettaient de vivre mieux pour échapper à leurs tourments.

Non moins profond, et plus serein, était le bonheur de Noël. Le chant n'était pas comparable à celui du Scolasticat; quand même, disaient les Métis, c'était tout à fait merveilleux.

Pour décorer la balustrade, l'autel, la crèche, la chapelle, on empruntait au magasin tout ce qui pouvait frapper l'œil: velours, dentelles, soies et rubans. Une fois, pour fleurir l'église,

[4] Id., *ibid.*
[5] Id., *ibid.*, 2 novembre 1888.

les grandes dames sacrifièrent leurs garnitures de chapeaux. Les décors étaient féériques sous le chatoiement des bougies vouées par chacun des fidèles pour honorer l'Enfant-Jésus.

Les protestants eux-mêmes assistent à la grand-messe de minuit; les places étant prises au-dedans, ils regardent par les fenêtres, tendant l'oreille pour jouir des chants de Noël en indien [6].

La naïveté des enfants enchante chaque année la crèche quand ils font leurs dons à Jésus. Les uns offrent une peau de lièvre, de rat-musqué ou de belette; d'autres, une piécette d'argent reçue en retour de perdrix... Un gentil bambin de six ans s'est procuré un vingt-cinq cents; dans sa hâte de le donner, il s'écrie tout haut, dans l'église: « Voilà de l'argent pour Jésus ! »

D'autres s'agenouillent à la crèche et y expriment leurs pensées:

— Maman, vois donc comme il est beau !

— Comme ses petites joues sont roses !

— Que ses mains, ses pieds sont gracieux !

— Regarde donc sa belle robe !

— Ses bras sont ouverts pour me prendre !

— Tiens ! ses yeux sont fermés, il dort !

— Veux-tu, maman, que je l'embrasse ?

Quelque convoitise enfantine se manifeste aussi parfois. Une fillette, jetant des sous, s'aperçoit qu'un bon nombre d'autres se trouvent au fond de la sébile; elle avance ses deux menottes pour prendre sa part du trésor...

Une autre bambine s'écrie:

— Quel beau ruban que celui-ci ! Veux-tu, maman, que je le prenne pour en attacher mes cheveux ?

---

[6] Id., *Journal*, 7 janvier 1889.

Pareille vanité est rare; et beaucoup se montrent héroïques pour offrir leur don à Jésus.

Un garçonnet reçut, un jour, un beau morceau de *pimikan* qu'il eût dégusté volontiers. Quelqu'un offrant de l'acheter, il réfléchit vite en lui-même: Je pourrais garder cet argent et le donner à l'Enfant-Dieu quand j'irai le baiser à Noël... Il sacrifia le *pimikan* et fut fidèle à sa promesse.

Noël a des effets profonds. Longtemps après, on entendra des gamins s'avertir entre eux:

— Tu as promis au bon Jésus de mieux agir, et tu fais ça? Il ne t'aimera plus, pour sûr!

— Si tu commets ce péché-là, tu n'iras pas baiser Jésus...

Un bébé de deux ans à peine, de retour chez lui, prend ses bas:

— Tiens, demanda-t-il à sa mère, porte-les au petit Jésus: ses pieds sont nus, j'ai peur qu'ils gèlent [7].

La joie du missionnaire est grande quand il voit de si bons enfants. Mais elle l'est encore plus quand les adultes, eux aussi, confessent avec force leur foi.

Tel ce « Métis théologien », du nom de Jérémie Constant. C'était un converti du Pas. Aussitôt après son baptême, il était devenu infirme au point de ne pouvoir marcher qu'avec le secours de béquilles. Ses douleurs étaient déchirantes.

Les protestants ne manquèrent pas de dire que Dieu le châtiait. Bien plus, le ministre en personne, « fanatique de première classe », s'avisa d'aller le tenter. Il s'installa près de sa couche, dit quelques mots de compassion, puis il lança *ex abrupto:*

— Connais-tu bien, mon cher ami, l'œuvre des prêtres catholiques?

---

[7] Id., *Echo du Cumberland*, 26 décembre, 1889. Aussi, *Voix du jeune missionnaire*, 18 février 1896; 10 janvier 1900.

Croyant que l'autre dirait non, il lui réservait un sermon. Il fut donc fort désappointé quand le Métis lui répondit:

— C'est malaisé qu'un ignorant sache exactement ce qu'ils font; je le sais un peu cependant. Mais je connais mieux ton ouvrage, ayant longtemps prié chez toi; et je dois te déclarer net que tu ne fais pas ton devoir !

Le prédicant eut un frisson:

— Et que peux-tu me reprocher ?

— Tu devrais instruire tes gens, leur faire connaître l'Écriture; or, dans le Nouveau Testament, on trouve plusieurs vérités que tu n'expliques pas aux Cris.

— Lesquelles ? Lesquelles ? dit le ministre . . .

— Je n'ai pas de Bible, dit l'autre, montre la tienne et tu verras.

On alla quérir l'Évangile et on le donna au Métis qui l'ouvrit droit à ce verset: « Tous les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront tous retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

— Tiens ! Est-ce que tu enseignes ça ? Dis-tu que, selon ces paroles, il faut confesser ses péchés ?

— Ceci, expliqua le pasteur, s'appliquait aux Apôtres seuls.

— Alors, pourquoi baptises-tu ? C'est aux Apôtres qu'il fut dit: « Allez, enseignez les nations, baptisez-les au nom du Père . . . » S'il n'y a pas de confession, il n'y a pas plus de baptême. Mais quand les Apôtres sont morts, la religion a survécu; ce qui valait pour les Apôtres vaut aussi pour leurs successeurs !

Le débat devenait gênant:

— Et bien ! passons, dit le ministre. As-tu encore des remarques ?

— Certainement ! La Bible dit que le mensonge est défendu, qu'on doit respecter son prochain. Or, il n'y a pas très longtemps, je t'ai bien entendu mentir !

C'était de plus en plus troublant:

— Je vois que ta tête est trop dure: il vaut mieux ne pas discuter...

Le prédicant quitta la place et laissa le Métis en paix[8] !

Ce même prêcheur anglican disait au père Charlebois:

— Je comprends qu'un jour d'indulgence est une permission du pape pour pécher toute une journée. Pourvu qu'ils disent une prière dotée de cent jours d'indulgence, les catholiques, pendant cent jours, peuvent faire le mal qu'ils veulent...

L'Oblat, pour sûr, se mit à rire, disant que c'était du nouveau ! Mais l'autre resta étonné; car il croyait à ces sornettes. C'est par de semblables discours qu'il attaquait la foi des Cris[9].

De plus en plus, les néophytes s'attachaient à leur religion et procuraient au missionnaire des consolations véritables.

Ainsi, à Pakitawagan, ils venaient de quatre-vingt milles pour profiter de sa visite. Au premier appel de la cloche, ils s'entassaient dans la chapelle et y restaient durant des heures à écouter et à prier.

Il s'en trouvait parmi ces gens qui se montraient très vertueux. Par exemple, la pauvre vieille qui désirait se mortifier:

— Mon père, est-ce une pénitence de passer un jour sans manger ou de s'attacher une corde étroitement autour du corps ?

Voyant son ardeur pour le bien, l'Oblat lui donna une croix et une statue de Marie. Elle en fut transportée de joie:

— Que je suis contente, dit-elle; je vais mieux souffrir désormais, en regardant cette effigie de Celui qui est mort pour moi !

Et le père Ovide s'écrie:

— Vous voyez que, « chez les sauvages », on rencontre des

---

8 ID., *Voix du jeune missionnaire*, 22 décembre 1891.
9 ID., *Echo du Cumberland*, 15 mai 1889.

âmes saintes ! Cette vieille n'est pas la seule. On est étonné très souvent de trouver tant de perfection dans ces cœurs naguère païens. Il faut que la grâce soit forte pour transformer du tout au tout des hommes hier superstitieux, idolâtres, impurs et méchants !

Oh ! qu'ils en auraient des mérites, s'ils profitaient de leurs misères ! On pourrait les canoniser ! Ils sont pauvres, ils sont ignorants; mais leur âme est belle quand même: ils croient en leur Dieu et ils l'aiment [10] !

---

[10] ID., *Echo de Pakitawagan*, 15 septembre 1889. Copie manuscrite. Aussi, Lettre à R. Bineau, Le Pas, 28 juillet 1932. Copie certifiée.

Cinquième tableau

LE NOBLE COEUR...

CHAPITRE XVIII

Le Coeur

J'avais plusieurs choses à te dire et voilà que je ne me sens pas le cœur assez fort [1].

Mgr Charlebois.

« Les saints, nous assurent un proverbe, sont les plus aimables des hommes [2]. » Tel fut aussi l'évêque errant, selon quelqu'un de ses intimes.

D'après un autre, il rappelait le doux évêque de Genève.

Tous voient en lui un noble cœur [3].

En ses yeux, prompts à la pitié, perçait une charité vive. Lui-même craignit d'être trop tendre et dissimula sa bonté.

Les larmes prouvent un bon cœur; or nul n'en versa plus que lui !

Quand, au début de son exil, il songe aux siens, aux scolastiques: « Je ne puis plus me retenir, il faut que je pleure,

---

1 Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Cumberland, [s. l., s. d.].

2 L.-P. de Castegens, cité par Sr Marie-Saint-Régis, p.s.v., Lettre à Mgr M. Lajeunesse, 24 mars 1936.

3 Mgr H. Desmarais, P.A., Lettre au père A. Lajeunesse, o.m.i., Duck-Lake, 3 décembre 1935. Aussi, J.-M. Pénard, o.m.i., *Mgr Charlebois*, Montréal, Beauchemin, 1937, p. 10; Mgr O. Charlebois, o.m.i., Notes de retraites, 1883; G. Charlebois, o.m.i., Lettre à Mgr M. Lajeunesse, o.m.i., Chambly, 22 novembre 1935; W. Malone, c.ss.r. à l'auteur.

écrit-il . . . C'est mal, peut-être, d'être si faible; mais, hélas ! c'est plus fort que moi [4] ! » Mon plus grand défaut, avoue-t-il, est de trop chérir mes amis [5].

Il n'est pourtant pas malheureux; les pleurs eux-mêmes le consolent ! Plus tard, ces larmes tariront; l'ennui fera place à la paix; mais les souvenirs du passé remueront sans cesse son cœur [6].

Il garde une pensée aimante pour ses cadets, Guillaume et Charles qui l'ont suivi chez les Oblats. Ils n'ont, tous trois, qu'une seule âme; l'un ne peut vivre sans les autres [7]. Chaque fois qu'un courrier arrive, le père Ovide se désole s'il n'y trouve pas de leurs nouvelles. Leurs lettres allègent ses ennuis comme une « rosée bienfaisante » ranime un « gazon desséché [8]». Il voudrait mourir le premier, car il serait trop malheureux s'il restait le seul du trio « sur cette terre de misère »; la douleur le tuerait sans doute [9] !

Cet attachement fraternel a inspiré le *Privatim,* où il décrit ses états d'âme. Quand il le dépose à la poste, il voudrait partir avec lui: ce carnet, dit-il à son frère, pourra vous parler à ma place, mais non me parler à la vôtre [10]. En retour, le père Guillaume lui envoie de « petits cahiers » que son aîné trouve trop courts. Si Dieu, dit-il, est admirable dans les élus qu'il sanctifie, vous l'êtes, vous, dans vos « cahiers » et aussi dans vos post-scriptum ! Quel plaisir, quel bien vous me faites [11] !

Le missionnaire du Cumberland vit en union avec ses frères. Oh ! si son corps suivait son cœur, qu'il serait souvent avec eux ! Il souhaiterait leur donner une partie de sa santé et prendre un

---

4 Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Cumberland, [s.l., s.d.].

5 Id., *ibid.*

6 Id., Lettre à son père, Cumberland, 20 mai 1888. Aussi, Lettre à son frère Guillaume o.m.i., Cumberland, 3 mars 1888.

7 Id., *Privatim*, 4 novembre 1901.

8 Id., *ibid.*, 21 et 22 mai 1893.

9 Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Cumberland, 13 janvier 1899.

10 Id., *Privatim*, 24 novembre 1890.

11 Id., *ibid.*, 2 novembre 1888.

peu de leur faiblesse pour leur ressembler davantage [12]... Quand le père Charles le quitte après une visite brève, il se cache à l'orée d'un bois pour y laisser couler ses pleurs [13].

Nul des siens, d'ailleurs, ne l'oublie. Marie-Louise, sa petite sœur, lui exprime ainsi sa tendresse: « En te voyant si loin de nous, manquant de tout et solitaire, je me sens le cœur oppressé et je pleure en pensant à toi [14]. »

En recevant ces confidences, l'Oblat fond en larmes à son tour [15]. Il est navré quand sa cadette écrit, pour la dernière fois: « Bientôt, cher frère, je le sens, mon heure ultime va sonner. Là-haut, près du Père commun, je saurai bien parler de toi ! Que de choses à dire à maman de son Ovide d'autrefois, de son apôtre d'aujourd'hui [16] ! »

L'exil retient le père Ovide loin du chevet de la mourante; ses yeux humides de douleur ne la verront hélas ! qu'aux cieux [17].

L'Oblat, souffrant, sait compatir. Il écrit à sa sœur en deuil: « Je sens moi aussi, dans mon cœur, la peine que vous éprouvez [18]... » Sa sympathie n'est jamais feinte. Il pourra dire au père Charles: « Je souffre de voir que tu souffres [19]. » En lisant une lettre triste, il sanglote, attristé lui-même; et sa réponse cordiale sait apporter du réconfort.

Le père Charlebois s'oublie pour s'intéresser au prochain. Les joies et les douleurs d'autrui le touchent autant que les siennes [20]. Il est sympathique et « humain [21] »...

---

12 Id., *Journal*, 25 mai 1888. Aussi, Lettre à son frère Charles, o.m.i., Cumberland, 13 janvier 1899.

13 Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Lac Pélican, 9 juillet 1901.

14 M.-L. Charlebois, s.g.m., Lettre à son frère Ovide, o.m.i., Noviciat de l'Hôpital-Général, Montréal, 14 février 1888.

15 Mgr O. Charlebois, o.m.i., *Privatim*, 3 juin 1888.

16 M.-L. Charlebois, s.g.m., Lettre à son frère Ovide, o.m.i., Noviciat de l'Hôpital-Général, Montréal, [s.d.] copie dactylographiée. Elle est décédée le 22 janvier 1892 à l'âge de 22 ans et 4 mois.

17 Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à son père, Ottawa, 21 novembre 1885.

18 Id., Lettre à sa sœur Armantine, Cumberland, 4 octobre 1898.

19 Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Cumberland, 7 août 1897.

20 Sr Marie-Saint-Régis, p.s.v., Lettre à Mgr M. Lajeunesse, o.m.i., Duck-Lake, 24 mars 1936.

21 Sr Sainte-Edwidge, s.g.m., Notes sur Mgr Charlebois.

Sa reconnaissance profonde, signe infaillible de bonté, était connue des bienfaiteurs. Les aumônes, même petites, semblaient importantes à ses yeux. Il remerciait les donateurs avec effusion et finesse, comme s'ils l'eussent vraiment gâté !

« On a l'habitude de dire, écrivit-il à l'un d'entre eux, qu'on doit demander plus qu'il faut. Avec vous, c'est tout le contraire, on reçoit plus qu'on ne demande. C'est réellement bien commode [22] ! »

À une dame qui, par hasard, avait aidé des bienfaitrices, il parle de travail géant qui le remplit d'admiration, qui l'édifie, et qui mérite une récompense éternelle [23].

À des personnes secourables, il exprime sa gratitude; elles besognent pour Dieu seul qui compte leurs « points » et leurs « mailles ». Quel poids de gloire elles accumulent ! Elles sont bien des fois millionnaires, non en dollars, mais en mérites ! Leur fortune vaut mieux que l'or. Les élus du ciel les chérissent ! En raison de son ophtalmie, l'écriture lui est pénible; mais non pas lorsqu'il s'agit d'elles: « Écrire à des saintes, dit-il, ça ne fait pas mal à la vue [24]. »

Quand, au début de sa carrière, il reçoit de parents, d'amis, des colis d'articles divers, il jubile en les contemplant. Et c'est peut-être une illusion, mais il les trouve tous « magnifiques », justement ce qu'il désirait ! Ce sont autant de souvenirs venus de personnes chéries, dont la « tendresse » est bien touchante ! Mais comment rendre grâces à toutes ? Il leur écrit, offre des messes; mais cela ne le « contente » pas. Il invente d'autres moyens; il met sous sa nappe d'autel la liste de ces donateurs et il suggère à son troupeau d'offrir quelques prières pour que Jésus-Christ les bénisse [25].

---

[22] Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à Mme R. Beauregard, Le Pas, 15 décembre 1927.

[23] Id., Lettre . . . , Montréal. 29 mai 1930. Copie certifiée.

[24] Id., Lettre aux demoiselles Beaudoin, Le Pas, 14 novembre 1928.

[25] Id., *Echo du Cumberland*, 14 octobre 1888. Aussi, Id., *ibid.*, 17 juillet 1889; Id., Lettre à son père, Cumberland, 20 mai 1888.

Les parents d'un de ses Oblats avaient fait présent d'une cloche à sa petite cathédrale. L'évêque errant leur annonça qu'elle lui est arrivée « de Rome » pour entonner joyeusement le *Gloria* du samedi saint. « Elle était belle et radieuse »; tous les Métis sortirent aux portes pour écouter sa « voix sonore » et ses « accents mélodieux ». C'était une joie générale... Vous n'avez pu jouir du spectacle, je viens au moins le raconter [26].

Il remercie si gentiment que ses bienfaiteurs et amis sont prêts à faire d'autre dons; c'est un plaisir de l'obliger...

De sa sœur Alma, son aînée, qui lui fait souvent des cadeaux, il veut des boîtes d'oraisons. Il désire en avoir plusieurs pour pouvoir faire des conversions. Prier sera moins difficile que remplir des caisses de linge; ce sera plus utile aussi. Les prières s'envoient gratis et ne risquent pas de se perdre. La très Sainte Vierge en personne se chargera de leur transport [27].

À la réception d'une lettre, tendre, pieuse et paternelle, de monseigneur Vital Grandin, qui dit avoir versé des larmes en apprenant sa solitude, le père Ovide pleure aussi, ému de tant de sympathie. C'est une de ces joies, dit-il, qui surviennent de temps en temps pour faire oublier nos misères [28].

Les attentions qu'on lui témoigne ne restent jamais sans merci. Son frère lui écrit un mot en envoyant son bulletin: il est « magnifique », « excellent » mériterait un long message; malgré le temps qui fait défaut, l'Oblat rédige quelques phrases, pour féliciter l'écolier et, surtout, pour l'encourager [29].

Un jour, à la mission du Pas, il fut à court de provisions; la famine régnait partout. Il demanda le « pain du pauvre » au « bourgeois » de la Compagnie de la Baie-d'Hudson. Ce dernier en manquait aussi; mais il dit, d'un « cœur charitable »:

---

26 ID., Lettre au père I. Renaud, o.m.i., Le Pas, 16 avril 1911.

27 ID., Lettre à sa sœur Alma, Cumberland, 14 décembre 1891. Copie certifiée.

28 ID., Journal, 20 mai 1888.

29 ID., Lettre à son frère Emmanuel. Au verso d'un bulletin de ce dernier en date du 6 février 1883.

— Je n'ai rien du tout à donner; venez cependant avec nous et nous partagerons ensemble notre dernière bouchée de vivres . . .

Le père s'installa donc au fort et consigna dans son journal les « soins », les «égards » de ses hôtes. Vraiment, ce sont de bien « bonnes gens [30] » !

L'évêque errant fut paternel à l'égard de ses missionnaires. Il écrivit à un Oblat, non pour lui « donner de l'orgueil», mais à titre d'encouragement, qu'il était satisfait de lui et que les supérieurs majeurs l'appréciaient et l'admiraient [31].

Le pionnier du Keewatin songeait aux parents de ses prêtres et de ses autres collaborateurs. Il leur fit souvent des visites pour leur parler du cher absent auquel il adressait bientôt un mot aimable de nouvelles: « Les oreilles ont dû vous tinter, car on a beaucoup parlé de vous. » J'ai constaté qu'on vous chéri et qu'on a hâte de vous voir [32].

Son cœur guidait si bien sa plume, que ses épîtres étaient charmantes.

Il écrivit à une nièce une lettre sur ce ton-ci: Une journée chez les Sœurs Grises rapporte un très gros *tas* de bien et une *brassée* de mérites. Le petit Jésus les ramasse et en fait de grosses cordées qu'il dévoilera au jugement. Tu seras peut-être étonnée ! Il me semble te voir sourire quand tu reverras tes travaux tout sertis d'or et de diamants. Je pense que tu monteras très haut au-dessus de nos trônes. J'espère aussi quelques surprises: revoir, par exemple, mes chers poux métamorphosés et dorés. Imaginez, des poux dorés ! Cela suffira sûrement à me faire gravir un degré [33] !

Son cœur est tellement sensible qu'il ne voudrait peiner personne . . .

---

30 Id., *Voix du jeune missionnaire*, 20 juin 1893.
31 Id., Lettre au père M. Adam, o.m.i., Le Pas, 22 novembre 1929.
32 Id., Lettre à Sr Marie-Saint-Régis, p.s.v., citée par elle-même, loc. cit.
33 Id., Lettre à sa nièce . . . , s.g.s.-h., Le Pas 7 novembre 1925.

Ayant remarqué, un automne, que des Sœurs, novices du Nord, ne récoltent pas leurs légumes, il leur dit que c'en est le temps. Mais constatant que rien ne bouge et ne voulant point insister, il décide d'agir lui-même. Les religieuses l'aperçoivent en ceinturon rouge, au jardin, qui arrache leurs pommes de terre ! Et son ouvrage va bon train ! Vite elles accourent à son aide et tout est fini le soir même. Il neige dès le lendemain [34] !

À quelqu'un qui le voit donner ses bas violets à un Indien, monseigneur Charlebois explique: il est aussi monsieur que moi [35] !

Un jour, dans un camp isolé où il doit placer sa chapelle, il n'y a ni table, ni boîte.

— Arrête, mon père, dit un Cris, je vais l'arranger tu vas voir !

L'Indien fait œuvre de génie ! Avec des perches et des cordes il fixe l'autel portatif à une hauteur d'au moins cinq pieds. Il est si heureux de son coup que l'Oblat ne veut rien lui dire; ce sera la première fois, qu'il priera aussi près du ciel ! Il dresse donc sa haute taille pour pouvoir lire le missel; il est debout sur un tapis où les puces et les poux pullulent. Il préférerait mille fois se tenir sur le plancher nu; mais comme on recouvre le sol par respect pour son sacerdoce, il accepte tout sans broncher [36].

Quand ses gens lui disent leurs peines, leurs deuils, leurs famines, leurs maux, il mêle ses larmes aux leurs. Les Cris, en le voyant pleurer, comprennent combien il les aime [37]. Leurs souffrances d'ailleurs l'émeuvent; il fait tout pour les soulager. Un jour, se faisant mendiant, il recueille une jolie somme pour aider un pauvre Métis, lequel, infirme des deux jambes, ne peut se lever de son lit et dont les enfants et l'épouse n'ont plus que la peau et les os [38].

---

34 Sr LAJEUNESSE, s.g.s.-h., *Souvenirs*, [s. l., s. d.].
35 ID., *ibid.*
36 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Voix du jeune missionnaire*, 29 mars 1897.
37 ID., *Echo de Pakitawagan*, 18 août 1889. Copie manuscrite.
38 ID., *ibid.*, 12 décembre 1889. Copie manuscrite.

En une tournée pastorale, l'évêque voit, sous une loge, une pauvresse abandonnée, complètement paralysée. Prenant pitié de cette vieille, il engage deux guides Indiens pour la conduire à l'hôpital. On entre le canot sous elle, puis on la dépose par terre toute malpropre et dégoûtante; et l'Oblat souffle à l'infirmière:

— Veuillez donc leur tendre la main, car ils n'ont jamais vu de sœur . . .

— Souriez, paraissez heureuse de recevoir ce beau cadeau . . .

Souvent, il visitait la vieille, ainsi que les autres malades, et donnait les conseils voulus pour qu'on sache leur faire plaisir.

Il trouva, un jour, deux enfants: une fillette parlant à peine et un garçonnet de cinq ans, dont la mère était décédée. Leur père, un ivrogne enragé, les laissait presque nus au froid. L'évêque pleura en les voyant. Il demanda qu'on les lui donnât et les apporta aux Sœurs Grises, tenant la petite dans ses bras, comme jadis Vincent de Paul.

Le bébé s'était endormi; mais à la lueur de la lampe, il s'éveilla, pleurant bien fort, effrayé de voir tant de gens. Comme il restait inconsolable, le prélat s'en chargea lui-même: Je vais l'amener avec moi; je lui parlerai en sa langue et il dormira comme il faut. Le lendemain, après la messe, quand Sa Grandeur le rapporta, l'enfant souriait, tout joyeux, tenant un bonbon dans ses doigts.

Plus tard, monseigneur Charlebois n'oublia plus ces orphelins. Il les visitait fréquemment, leur enseignait le catéchisme et les prières en langue crise. Quand il revenait de mission, il rapportait du *pimikan* pour régaler les deux bambins.

Une fois, c'était vendredi, il arrivait d'un long voyage. Ses protégés, comme d'habitude, vinrent à sa rencontre en criant:

— Apportes-tu de bonnes choses ?

Il leur tendit le mets précieux qui fut dévoré à belles dents.



M[gr] O. Charlebois devant l'église qu'il a construite au Lac-Pélican.



L'église de Cumberland House édifiée par Mgr O. Charlebois.

— Mais, Monseigneur, lui dit quelqu'un, c'est aujourd'hui un vendredi !

— Je l'oubliais, répondit-il; je ne pensais qu'à leur bonheur [39] !

— « Je ne pensais qu'à leur bonheur. »

Ce mot résume sa carrière et nous dépeint son noble cœur.

---

39 Sr Lajeunesse, s.g.s.-h., *loc. cit.*

CHAPITRE XIX

Avec joie

> **Il ne faut pas porter sa croix dans les pleurs, mais avec une joie résignée [1].**
>
> **M[gr] CHARLEBOIS.**

« Un saint triste est un triste saint. » C'est un dicton vieux comme le monde, mais d'une théologie sûre. L'évêque errant le savait bien; malgré ses épreuves et ses souffrances, il sut garder un cœur joyeux.

Ennemi-né de la tristesse, il enseigne aux siens la santé corporelle et surnaturelle:

« Pour plaire à Dieu, montre-toi gaie [2]. »

« Notre-Seigneur aime les cœurs gais [3]. »

« Conserve toujours la gaieté de cœur [4]. »

« La gaieté est un bon fortifiant [5]. »

On aime être servi, dit-il, par quelqu'un qui paraît heureux; tandis qu'on déteste, au contraire, un serviteur à l'air bourru. Il en est ainsi du bon Dieu: il veut qu'on l'aime allègrement.

L'Oblat pratique ce qu'il prêche et, toujours, sa correspondance éclate en traits spirituels. Rien de recherché, sans nul

---

1 M[gr] O. Charlebois, o.m.i., Lettre . . . , Saint-Boniface, 24 avril 1932. Copie certifiée.
2 Id., Lettre . . . , Le Pas, 16 novembre 1928.
3 Id., Lettre à M[lle] C. Côté, Le Pas, 7 novembre 1929.
4 Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Cumberland, 13 mars 1895.
5 Id., Lettre . . . , Le Pas, 14 janvier 1925.

doute, mais un bon mot qui fait plaisir, une remarque drôlatique qui peint le beau côté des choses.

Il ne fut pas « mauvais plaisant », quoiqu'il aimât beaucoup à rire.

Un bon soir d'été, par exemple, avant d'entrer au noviciat, il se déguisait en mendiant, puis frappait chez monsieur Michaud, en implorant gîte et couvert. On eut pitié du malheureux, à barbe blanche, au mouchoir rouge, qui venait de la Rivière-Ouelle — contrée natale de son hôte — et dont un incendie récent avait anéanti les biens. Il vagabondait sans le sou. On lui prépara à souper, puis on lui offrit un dix cents, s'excusant de ne pas mieux faire. Monsieur Charlebois, dit Michaud, possède une grande maison, il vous gardera cette nuit ! Ovide arracha sa moustache et l'on s'amusa de bon cœur [6] !

Il commençait, sans le savoir, son dur métier de missionnaire: . . . « qui dit missionnaire, dit quêteux [7] » !

Une fois, il était évêque, des sœurs attendaient la venue d'une nouvelle supérieure, sans savoir qui elle pourrait être; les conjectures allaient bon train ! Pour « rassurer » les religieuses, le prélat forgea un message provenant de la maison mère, et donnant un nom incroyable. L'impression fut sombre . . . puis drôle lorsqu'on eût découvert le tour [8].

Au début de son ministère, avant de comprendre le cris, le père baptisa un vieux. Un Métis servit d'interprète. Conformément au rituel, le prêtre posa la question:

— Veux-tu renoncer à Satan ?

Le Métis connaissait le «diable»; mais ne savait rien de « Satan », il traduisit d'après le son:

— Renonce au diable pour *sept ans !*

---

[6] Id., Lettre . . . , Le Pas, 27 août 1914.

[7] Sr Sainte-Edwidge, s.g.m., Notes sur Mgr Charlebois, [s. l., s. d.]; aussi, Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à Sr Sainte-Edwidge, s.g.m., Le Pas, 25 avril 1911; Id., Lettre à sa sœur Alma, [s. l., s. d.], copie certifiée.

[8] Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à sa nièce . . . , s.g.s.-h., Le Pas, 26 octobre 1921.

Le vieillard promit tout de suite, car il savait bien, le cher homme, qu'il ne vivrait pas si longtemps; et, de fait, il mourut avant [9] !

Cette ignorance de la langue avait divers désavantages. L'Oblat ne pouvait faire un pas sans se servir du dictionnaire. Dès qu'on lui parlait, il disait: Parlez doucement, doucement ! et cherchait vite dans son livre. Si tous étaient réduits à cela, les médisances seraient rares [10] . . .

Au jour de la Saint-Jean-Baptiste, il songe à son pays natal, où il se fait de grands discours, de tous genres et sur tous les tons, en quatre et trois points ou sans point. Lui, ne peut tirer du fusil, car c'est défendu le dimanche; il ne fait pas de politique: comment blamer les députés quand on ne lit aucun journal ? Il garde donc le silence, et pense que saint Jean-Baptiste ne s'est pas fâché pour autant [11].

Pour dîner, narre-t-il un jour, je n'ai qu'une tête de truite. Je suis misérable, vous dites ? Non, vous pouvez vous consoler: avec cette tête de truite, j'ai pris un excellent repas et rempli le ventre d'un Cris. Vous allez crier au miracle ? Le seul miracle, c'est que Dieu a créé une grosse truite qui avait une grosse tête [12] !

Pendant des mois, le père Ovide logea chez lui un garconnet qui exerçait fort sa patience, mais le faisait rire parfois. Par un beau matin de dimanche, Pierris grimpa dans le grenier. Enfin, au bout d'au moins deux heures, il descendit dans l'escalier. Une lueur tendre parut puis ce fut l'éblouissement ! Le père en eut presque une extase ! Le jouvenceau était charmant . . . Ses cheveux noirs, peignés et lisses, lui retombaient sur les épaules; un col droit et immaculé lui remontait jusqu'au menton; un mouchoir de soie authentique était attaché à son

---

[9] Id., *Journal*, 23 avril 1888. Id., *ibid.*, 22 mars 1888.
[10] Id., *ibid.*, 31 janvier 1888.
[11] Id., *Echo du Cumberland*, 24 juin 1888.
[12] Id., *Privatim*, 30 janvier 1891.

cou. Mais ce n'est pas le plus plaisant: il portait un ruban au bras, une ceinture flamboyante, un mouchoir de soie à la jambe; une culotte de velours au coloris resplendissant ! Le missionnaire rit aux larmes; à tel point que le freluquet n'osa sortir dans ces atours.

Pierris devenait amoureux ! Bientôt un papa en colère mit un terme aux assiduités en le chassant de sa cabane. De son côté, le père Ovide en avait assez du jeune homme: Certes il ne mourra pas ici, à moins que sa mort ne soit proche [13] !

Antoine Morin, un Métis, raconta, une fois, la vision qu'il avait eue dans son enfance: il avait vu le purgatoire, les limbes, l'enfer, le paradis ! Celui-ci est un palais blanc, situé dans un champ de fleurs, avec des fenêtres partout. On ne voit dedans que des anges et on n'entend que des concerts. Mais avant de le mériter, il nous faut bien vivre ici-bas, moralisait le visionnaire ! Assurément, conclut l'Oblat, pour bien mourir, il faut bien vivre. C'est la seule chose certaine dans tout ce qu'il m'a rabâché. Nous devons faire des efforts pour posséder la « maison blanche » ! Si nous le voulons, nous l'aurons [14] !

Cinq jours après, le vieil Antoine maria son garçon Cyrille. La cérémonie terminée, l'épouse aida à la cuisine et l'époux travailla dehors. Au banquet, « madame » et sa mère, assises ensemble au bout d'un banc, tournèrent le dos aux convives et ne soufflèrent pas un mot. Un des chiens étant disparu, Cyrille alla à sa recherche et prit son épouse avec lui; il l'installa dans sa carriole, puis trottina seul par derrière.

Ce fut leur voyage de noces [15].

Il arrive que notre Oblat visite, au Pas, monsieur Thompson, le « bourgeois » de la « Compagnie ». Il doit donc « sortir son anglais ». Il met « tout dehors », écrit-il, et n'en a pas encore

---

13 Id., *Journal*, 23 avril 1888.
14 Id., *ibid.*, 2 février 1888.
15 Id., *ibid.*, 6 février 1888. Id., *ibid.*, 7 février 1888.

assez. Il est obligé quelquefois de dire au hasard *yes* ou *no*. Il tombe assez bien d'ordinaire; il commence à avoir le tour ! Quand il se trouve trop mal pris, il se contente de *perhaps !* Quoi qu'il en soit, on le comprend ! On l'a même félicité de parler si bien en anglais. Ça lui a « donné de l'orgueil »: il n'aurait jamais cru cela ! À présent, il voudrait qu'on dise qu'il sait parfaitement le cris [16] ! Au cours d'un voyage en bateau, il est « dégradé » quelque temps. Il jouit d'une belle cabine, mais les repas lui coûtent cher: cinquante cents pour chacun. Le capitaine est si gentil qu'on doit l'accompagner à table ou être traité « en Jonas ». L'Oblat s'esquive le matin, car sa messe finit trop tard. Cette absence, précisément, inquiéta ses commensaux. Quelqu'un osa lui demander:

— Ne déjeunez-vous donc jamais ?

Croyant qu'on voulait s'informer du déjeuner sur le vaisseau:

— Mais non: je ne déjeune point !

Cette réponse les figea: ils s'arrêtèrent de manger et le regardèrent, surpris, comme un second saint Jean-Baptiste. Le père fut déconcerté de voir leurs yeux braqués sur lui; mais il les laissa stupéfaits, sans dire que, dans sa cabine, il festoyait au *pimikan*. Ça leur apprendra, écrit-il, à poser de sottes questions [17] !

Au cours de son professorat, le gouverneur des territoires lui dit son « extrême regret » de ne pouvoir l'indemniser. Le père Ovide conclut alors qu'il vaut mieux travailler pour Dieu qui ne se trouvera jamais dans « l'extrême nécessité » de ne pouvoir nous secourir [18] !

« Au cours de mon dernier voyage, lit-on, un jour, dans son journal, je me suis gagné, malgré moi, un peuple innombrable de poux. J'en suis presque découragé, car je préférerais beaucoup

---

16 ID., *ibid.*, 22 mars 1888.
17 ID., *Echo du Cumberland*, 15 juin 1890.
18 ID., *Privatim*, 3 mai 1891.

avoir un ours à ma poursuite. Je vais leur déclarer la guerre comme je l'ai fait pour les souris [19] . . . »

Une fois, on trouve, au lavage, qu'une chemise n'est pas marquée. Comme un pou s'amuse dedans: « C'est à Monseigneur, dit quelqu'un, c'est son identification ! » Et le prélat de plaisanter: « J'espère qu'on va la marquer et laisser la paix à mes poux [20] ! »

Parfois, dans sa correspondance, il donnera de ses nouvelles. Un premier vendredi du mois, il a composé un cantique. « Vous voyez, écrit-il aux siens, je suis fort en poésie crise. Ma muse est pure sauvagesse: je ne puis faire un vers français [21] ! »

À ceux qui le trouvent amaigri, il dit de n'être pas inquiets: il va bientôt se remplumer; mais il est temps, puisque sa barbe est en train de se dessécher comme du foin sur un pic de sable . . . Plus tard, un Métis observa qu'il engraissait presque aussi vite qu'un ours dans un champ de bleuets [22] !

À Guillaume qui lui demande de recommencer son journal, il explique son long silence: « Durant tout le temps du carême, j'ai fait jeûner mon *Privatim*; il se doit de ressusciter. Il me faut admettre pourtant que c'était par nécessité et non par mortification que j'ai dû en agir ainsi. Quand je ne fais pas ce journal, je sens qu'il manque quelque chose: je suis pareil à un fumeur auquel on ôterait sa pipe [23]. »

De son côté, le père Ovide raffole des « petits cahiers » que le père Guillaume envoie. Mais ce dernier a mal aux yeux; il écrit peu et rarement. Le père Ovide remarque, un jour: Votre « *tout tout tout* petit cahier » m'a rencontré dans un « portage ». On voit que votre vue est faible; vous avez cru, sans aucun doute, choisir un assez grand format; mais il est presque imper-

---

19 Id., *Journal*, 14 septembre 1888.
20 Id., Lettre à sa nièce . . . , s.g.s.-h., Le Pas, 9 octobre 1921.
21 Id., *Journal*, 1er juin 1888.
22 Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., 23 décembre 1887. Id., *Echo de Pakitawagan*, 1er septembre 1889. Copie manuscrite.
23 Id., *Privatim*, 21 avril 1889. Id., *ibid.*, 7 mai 1891.

ceptible ! Malgré son volume exigu, il dit des choses magnifiques et je m'estimerais heureux d'en lire un pareil « à chaque malle [24] ».

Ce même Guillaume demande de le voussoyer désormais, car le « tu » n'est point « religieux ». Dans son journal, le père Ovide s'exécute de bonne grâce. « Venons à présent, mon cher frère, à une très grave question. C'est en tremblant que je l'aborde. Tu l'as sans doute devinée; hélas !... je ne puis plus écrire, ma main vvaa eett vviieenntt ! Il faut remplacer « tu » par « vous » ! Comment cela peut-il se faire ? Allons, courage ! « Cher frère, je vo . vo . . vo . . . » Non, il n'y aura pas moyen, llaa mmaaiinn mmee ttrreemmbbllee... Essayons une fois encore: « Cher frère, je vo . . . vou . . . vouss . . . » Mon Dieu, ça y est ! Je *vous* remercie mille fois de votre beau petit cahier. Jésus, Marie, Joseph, Thérèse ! Quel héroïsme on me demande ! Je suis sûr qu'on en tiendra compte, lors de ma canonisation, aussi bien que des guérisons, miraculeuses évidemment, dont j'ai favorisé Pierris. Que voulez-vous ? Le pauvre enfant a des infirmités fréquentes; mais je le guéris prestement en usant de la façon forte dont maman savait se servir [25] ! »

S'il arrive au missionnaire d'échapper des « tu » dans ses lettres, il se reprend sans y manquer. *Iyo ! Oh ! ! Oh ! ! !* Je vous tutoie ! C'en est une vraie distraction !... Allons, crachons-nous dans les mains [26] !

Dans ses cahiers, le cher Guillaume lui recommandait la prudence, affirmant qu'il travaillait trop. Le père Ovide lui riposte dans un *Privatim* subséquent: « Votre santé n'est pas très bonne ? Et c'est dû simplement, vous dites, à un excès dans le travail ! Et prêchez la sagesse aux autres ! Vous ne pouviez faire autrement ? Et moi ? Ne puis-je en dire autant ! Vous devriez vous ménager pour les deux raisons qui voici: votre santé est délicate; votre vie vaut plus que la mienne. La Congrégation, si je meurs,

---

[24] Id., *ibid.*, 1er décembre 1889.
[25] Id., Journal 8 mai 1888.
[26] Id., *Privatim*, 13 décembre 1888.

ne subira pas grand dommage; mais si vous alliez succomber, elle perdrait *plus minusve* [27] . . . ! »

Il s'excuse, auprès d'un ami, de n'avoir pu aller le voir. Quand je suis dans l'Est, dit-il, je voyage « à toute vitesse »; ce n'est que rendu par ici que je puis me remettre « au Pas [28] ».

Une lettre d'un de ses frères lui parvient dix mois en retard. Où est-elle allée tout ce temps ? Je crois comprendre, dit l'Oblat, qu'elle alla au Témiscamingue, sans doute pour s'y prendre un lot; elle s'en est cherché tout l'été; puis n'en trouvant pas à son goût, elle est venue au Cumberland pour y devenir missionnaire. Désormais, tâche que tes lettres aient une vocation précise [29] !

Au père Boisramé, maître des novices, qui a écrit de gros volumes, le père Ovide envoie ces mots: « De même qu'un cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, de même désiré-je aussi vos livres de méditations [30]. »

À une nièce religieuse, il exprime ses sentiments: J'ai reçu tes dernières lettres. « Elles sont charmantes; merci beaucoup. Mais tu y dépenses trop d'encre pour me remercier de mes dons; ménage donc en temps de guerre. Je m'aperçois que ton bon cœur est comme un puissant microscope qui grossit les petits bienfaits [31] ».

Une autre nièce, missionnaire, lui avait dit que des belettes tuaient les poules du couvent; elle lui avait envoyé la fourrure d'une des bêtes. « Ta peau d'hermine, répond l'évêque, a eu l'honneur de la fournaise; elle était loin de sentir bon ! J'étais fier de venger sur elle les crimes de tous ses parents [32] ! »

Dans une page de son journal, le père Ovide parlait du ciel, de la mort, des saints, des vertus. « Allons ! s'interrompt-il sou-

---

27 Id., *ibid.*, 21 janvier 1891.
28 Id., Lettre au chan. Beaudry, Le Pas, 27 mai 1931.
29 Id., Lettre à son frère Procule, Cumberland, 13 octobre 1897. Copie certifiée.
30 Id., Lettre au père P. Boisramé, o.m.i., Cumberland, 12 septembre 1887.
31 Id., Lettre à sa nièce . . . , p.s.v., Le Pas, 2 septembre 1917.
32 Id., Lettre à sa nièce . . . , s.g.s.-h., Le Pas, 21 novembre 1929.

dain: Me voilà qui fais un sermon ! C'est ça ! et quand je veux prêcher je ne sais que dire à mes gens [33]. »

L'évêque errant, on le voit donc, n'est pas un simple « portageur » courbé sous de pesants fardeaux; un canotier; un raquetteur trébuchant sous un froid qui brûle; il est surtout homme de cœur, aimable et joyeux comme les saints...

[33] Id., *Journal*, 31 janvier 1888.

CHAPITRE XX

Être un saint

> Si vous saviez le désir que j'ai d'être un saint afin de sauver beaucoup d'âmes [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

La joie qui jaillit d'un grand cœur n'est pas tant le rire des lèvres que le trop-plein de la vertu.

Si l'évêque errant fut joyeux, c'est que son âme débordait de la vie de grâce et de foi qui procure un ciel ici-bas. Il traça son propre idéal lorsqu'il conseilla à quelqu'un de monter bien haut en esprit et, comme un puissant avion, de planer dans l'azur serein [2].

La tradition nous porte à croire qu'il fut vertueux dès l'enfance. Son père, qui était rigide, n'eut jamais à le corriger [3].

À peine rendu dans le Nord, il comprit qu'un vrai missionnaire doit vivre au-delà de la terre, doit absolument être saint. Il eut conscience d'entreprendre un apostolat surhumain; se dévouer parmi les Cris devient épuisant à la longue et nul n'y persévérerait sans un amour illimité [4].

Il mit donc en Dieu son espoir et implora son assistance. De mon côté, Seigneur, dit-il, je suis prêt à tout pour vous plaire [5].

---

1 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Privatim,* 23 septembre 1888.
2 ID., Lettre à sa nièce . . . , s.g.s.-h., Le Pas, 1er octobre 1929.
3 G. CHARLEBOIS, o.m.i., *Souvenirs,* s. l., s. d.
4 Mgr O. CHARLEBOIS, o.m.i., *Echo du Cumberland,* février 1889.
5 ID., Notes de retraites, 17 octobre 1887.

Ses longues prières, à genoux, au pied du petit tabernacle, faisaient dire au malin Pierris qu'il devait « tanner » le bon Dieu en restant toujours avec lui [6] !

Le père Gasté, un Oblat, ne craignit pas de lui écrire: Vous êtes dans la bonne voie; persévérez jusqu'à la fin, et la céleste récompense promise aux serviteurs de Dieu deviendra vôtre au dernier jour; mais rien ne presse pour la cueillir; selon l'expression favorite de « notre bon et saint évêque », monseigneur Grandin, o.m.i., « le ciel ne moisit point » là-haut; nous y aurons l'éternité pour nous reposer du travail [7].

Monseigneur Pascal, à son tour, a dit du père Charlebois: Il est « un vrai saint celui-là », digne qu'on lui baise les pieds; il pourrait guérir les malades [8] !

Le père Guillaume, lui-même, le plus sévère des censeurs, constate, en le voyant agir, qu'il n'est pas devenu « sauvage »; et c'est tout dire, conclut-il [9], car ne pas devenir « sauvage », c'est être la « merveille du Nord » . . .

Tous les désirs du jeune Oblat convergent vers la perfection. On lit dans ses notes intimes: Mon Dieu, je ne veux qu'une chose, c'est que vous daigniez transformer chaque minute de ma vie en une bribe de martyre. Par suite, si je suis indigne de verser mon sang pour vous plaire, j'aurai un mérite identique. Conséquemment, dès aujourd'hui, je conclus un pacte avec vous « *et je le signe de mon sang* [10] ».

Comme on n'est jamais sans souffrance, je veux accepter mes misères en vue d'un martyre sans fin. Je me considérerai donc comme lié à un bûcher où l'on me brûle à petit feu.

---

[6] Id., *Privatim*, 14 juin 1888.
[7] A Gasté, o.m.i., Lettre au père O. Charlebois, o.m.i., Lac Caribou, 10 février 1890.
[8] Mgr A. Pascal, o.m.i., Lettre à Mme J. Saint-Denis, Prince-Albert, 21 mai 1899.
[9] G. Charlebois, o.m.i., *L'Union fraternelle*, Ottawa, 10 septembre 1899.
[10] Mgr O. Charlebois, o.m.i., Notes de retraites, 14 juin 1888. Le texte italique est effectivement écrit avec du sang.

Ce supplice plaira à Dieu autant que les brèves tortures endurées par les vrais martyrs ! On me demandera, sans doute, qui me servira de bourreau ? Ce seront les poux, les portages, Pierris, mes élèves à l'école, mes défauts, mes peines et douleurs [11] . . .

Grâce à ce courage intrépide, l'Oblat met tous les maux en fuite. Il n'a qu'à penser un moment: cela n'est rien « pour un martyr », et tout s'évanouit sur-le-champ, en laissant son cœur apaisé [12].

Ce crucifiement quotidien est ordonné au but ultime: gagner le ciel « coûte que coûte ». Pourquoi nous attacher au monde ? Il est tellement méprisable, si impuissant à rendre heureux ! Il faut tourner nos yeux plus haut, redire et méditer sans cesse: nous sommes tous des « insensés » si nous ne faisons pas des saints [13].

Voici, écrit-il à son frère, le sentiment qui me domine: c'est un dégoût illimité pour tout ce qui touche à la terre: j'ai beau diriger mes regards et mon esprit de tous côtés, je ne découvre rien d'aimable. Je serais heureux, il me semble, si je pouvais aimer « bien gros » le Sacré-Cœur, la sainte Vierge, souffrir résolument pour eux et sauver un grand nombre d'âmes. « Je ne fais pas assez », je crois; je pourrais faire davantage si j'avais plus de charité [14].

Ébloui par ces grands désirs, le père Ovide se regarde. Que suis-je, se demande-t-il ? Un roseau qu'agite le vent; une glace insensible au feu; une mouche transie de froid; un insecte qui fait le lion. Petitesse mystérieuse, capable de décourager ! Mais au lieu de rester en bas, sans tenter de gravir l'échelle, jetons les yeux vers le sommet et essayons d'y parvenir ! C'est cette audacieuse espérance qui assurera le succès. Veuillez m'aider, ô mon Jésus: éclairez mon intelligence, raffermissez ma volonté, daignez allumer en mon cœur « une étincelle de votre amour [15] ».

---

11 ID., *Privatim*, 17 juin 1888.
12 ID., *ibid.*, 12 août 1888.
13 ID., *Echo du Cumberland*, 23 septembre 1888
14 ID., *Privatim*, 6 octobre 1889.
15 ID., Notes de retraites, 22 septembre 1888.

Ces grands désirs de sainteté deviennent comme une obsession. Ses écrits en parlent partout:

Mon Dieu, je veux devenir saint [16].

« Vous voulez mon cœur: le voilà [17]. »

« Je préfère mille fois mourir plutôt que de vous offenser [18]. »

Nous n'avons ici-bas qu'une âme, dont la perte est irrémissible [19].

« Je veux aller aimer Jésus pendant toute l'éternité [20] ».

« Je veux ardemment être un saint, afin de sauver beaucoup d'âmes [21]. »

Concluons par notre « refrain », qu'on ne saurait trop répéter: il faut que nous soyons des saints [22] !

Que de circonstances, en sa vie, servent à illuminer son but !

Chaque année, quand vient la Toussaint, il songe qu'à pareille date il faillit autrefois mourir; et il promet de travailler plus activement à son salut. Il ne tient pas à l'existence, mais s'il peut être utile aux âmes, il est prêt à vivre cent ans, pourvu qu'il mérite à la fin d'aller voir Dieu au paradis; il supplie les élus du ciel de l'agréger à leurs phalanges [23].

Sa méditation, un matin, porte sur le mot de l'Apôtre: « Ma conversation est aux cieux. » Cette pensée me plaît, dit-il; elle est « le secret du bonheur ». Ne pouvant parler à personne dans sa lointaine solitude, le missionnaire doit vivre au ciel, converser avec son bon ange, avec Marie, avec Jésus ! Quelle douceur,

---

16 Id., *ibid.*, 15 novembre 1889.
17 Id., *Retraite à des Oblats*, [s. l., s. d.].
18 Id., Notes de retraites, 3 mai 1888.
19 Id., Lettre à son frère Emmanuel, ptre, Entrée du lac Caribou, 6 septembre 1888.
20 Id., *Notes de retraites*, 4 août 1889.
21 Id., *Privatim*, 23 septembre 1888.
22 Id., *Echo du Cumberland*, 13 décembre 1888.
23 Id., *Privatim*, 1er novembre 1889.



Sur le navire, en route vers la baie d'Hudson.



Mgr M. Lajeunesse, o.m.i., et le T. R. P. A. Desnoyers, o.m.i., devant la première cathédrale du Pas, élevée par Mgr O. Charlebois.

quel désennui ! « J'ai commencé, rapporte-t-il, à mettre cette idée en pratique et je m'en trouve on ne peut mieux [24]. »

Il se passionne « à la folie » pour la lecture des vies de saints qui nourrissent si bien son âme. En lisant celle du curé d'Ars, il a compris, assure-t-il, que c'est par la simplicité, l'humilité et la douceur qu'on peut combattre le démon, qu'on plaît à Dieu, qu'on fait du bien. À quoi bon passer pour savant ou pour excellent orateur, si on sert le diable par là [25] ?

Dans la pensée du père Ovide, la sainteté et la vertu se synthétisent en un principe: faire la volonté de Dieu. C'est le sommet de sa doctrine. Depuis qu'il a remis sa vie entre les mains du Dieu d'amour, il reste « tranquille et en paix [26] ». « Pour ma part, tant que je puis dire: je fais la volonté de Dieu, je ne crains rien, pas même la mort [27]. »

Obéir au vouloir divin transforme les épines en roses. Sans doute, au Nord-Ouest comme ailleurs, il faut endurer quelques peines, mais elles concourent à rendre heureux. Jésus est présent dans l'épreuve; il sait la changer en bonheur [28].

Souvent, confie l'évêque errant, j'ai désiré revivre encore le temps où j'ai le plus souffert [29].

Voyons comment, dans la pratique, il sait accomplir son devoir et profiter de la souffrance.

Je reviens du Pas, écrit-il. Rien d'anormal n'est survenu. Les fatigues ont été terribles; mais c'est une chose ordinaire. Quand on voyage en traîne à chiens, il faut être prêt à marcher au moins la moitié du parcours. J'ai dépassé ce minimum. Les sentiers étaient invisibles; les chiens ne pouvaient me tirer. Il

---

24 Id., *ibid.*, 7 novembre 1901.
25 Id., *ibid.*, 16 septembre 1890.
26 Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Cumberland, 16 février 1898.
27 Id., au même, Cumberland, 16 mai 1898.
28 Id., Lettre à sa sœur Armantine, Lac Pélican, 14 août 1888.
29 Id., Lettre à son frère Emmanuel, ptre, Entrée du lac Caribou, 6 septembre 1888.

m'a fallu, toute une journée, courir la face contre le vent, braver les tourbillons de neige, en me retournant à chaque pas afin de pouvoir respirer !

Et pour comble, les résultats n'ont pas répondu aux misères. Un catholique n'a pas voulu que je baptise son nouveau-né; il l'a porté au prédicant. Il est vrai que c'est son épouse, une anglicane fanatique, qui l'a poussé à cette action. Mais ça me fait « beaucoup de peine ».

Dieu permet cette épreuve, certes, pour que j'acquière plus de mérites en souffrant sans consolation. « Que sa sainte volonté soit faite ! » D'ailleurs, j'ai confessé les gens; une seule absolution n'est-elle pas plus que suffisante pour racheter toutes mes peines ? Chaque jour, je vois des traiteurs franchir des distances énormes en quête de peaux de renards ou d'autres fourrures précieuses. Ramener une âme au bon Dieu est infiniment préférable à des milliers de peaux de bêtes [30] !

À la longue, le père Ovide s'habitue si bien aux souffrances qu'il les reçoit toutes avec joie. Ses insuccès le sanctifient; sa pauvreté le rend heureux.

Hier, lit-on dans une lettre, je suis entré à Prince-Albert; tous les curieux, sur le rivage, s'amusèrent à me regarder. Je ne sais ce qu'ils trouvaient beau ? Ce n'est certes pas mon chapeau: dès qu'on le vit, à l'évêché, on lui fit un procès sommaire et on le brûla sans merci. Mes souliers n'étaient pas meilleurs; j'avais à peine mis les pieds dans le palais épiscopal que l'on m'en offrait des nouveaux. Et maintenant, voyez ma chambre, avec ses quatre murs tout blancs, son grand lit et sa jolie table, ses chaises et son rideau mobile qui ouvre et ferme à volonté. Je ne m'y connais plus, vraiment ! Je n'apprécie plus le confort [31].

Conséquemment, le missionnaire, ne désirant rien, a la paix. Si, par hasard, ses yeux se mouillent ou si son cœur devient moins fort, il se rappelle qu'il est martyr et la quiétude renaît [32].

---

30 ID., *Echo de Pakitawagan*, 12 décembre 1889. Copie manuscrite.
31 ID., *Voix du jeune missionnaire*, 10 juin 1895.
32 ID., *Privatim*, 6 janvier 1889.

Il tend, quand même, plus haut encore. Il est vrai, dit-il, la misère, les peines et le travail abondent; mais je crains, malgré tout cela, d'arriver « les mains vides » au ciel. Après avoir sauvé les autres, j'ai grand peur d'être réprouvé. Cela me fait pleurer parfois. Je me console cependant, en répétant du fond de l'âme: *In Te Domine speravi, non confundar in æternum* [33].

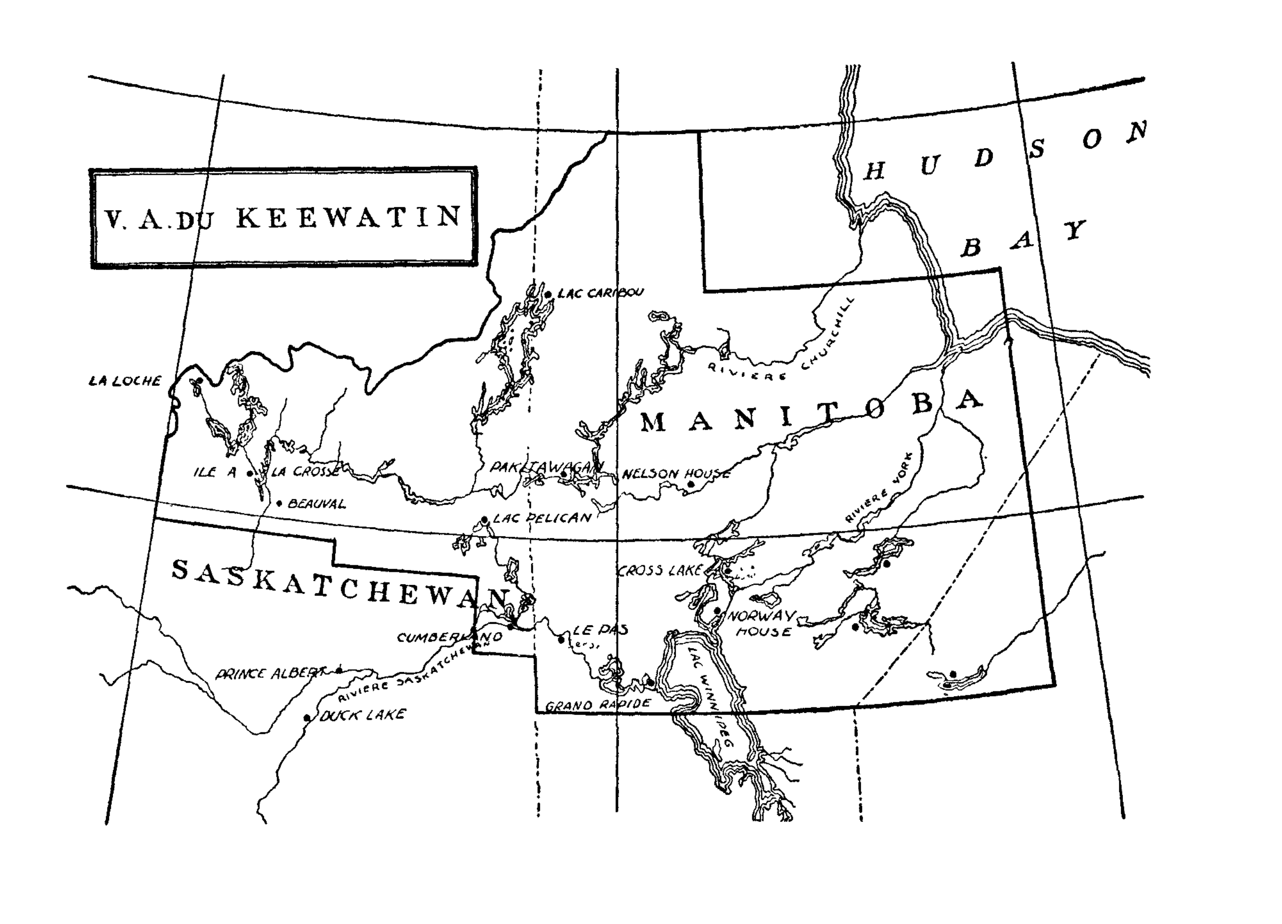
Sa vie, désormais, est au ciel, avec les anges et les élus. Il aime chanter, comme jadis, l'hymne d'espoir de la Toussaint:

Chantons les combats et la gloire
Des saints, nos illustres aïeux !
Ils ont remporté la victoire,
Ils sont couronnés dans les cieux !

Il n'est plus pour eux de tristesse,
Plus de soupirs, plus de douleurs;
Ils moissonnent dans l'allégresse
Ce qu'ils ont semé dans les pleurs [34] !

---

33 Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Lac Pélican, 21 juillet 1901.
34 Id., *Privatim*, 1er novembre 1901.



V. A. DU KEEWATIN
HUDSON BAY
MANITOBA
SASKATCHEWAN
LA LOCHE
ILE A LA CROSSE
BEAUVAL
LAC CARIBOU
RIVIERE CHURCHILL
PAKITAWAGAN
NELSON HOUSE
LAC PELICAN
RIVIERE YORK
CROSS LAKE
NORWAY HOUSE
CUMBERLAND
LE PAS
PRINCE ALBERT
RIVIERE SASKATCHEWAN
DUCK LAKE
GRAND RAPIDE
LAC WINNIPEG

Chute du rideau

L'ÉPISCOPAT...

CHAPITRE XXI

Comme l'oiseau

> **Je suis comme l'oiseau sur la branche: une lettre peut m'arriver et il me faudra dire adieu à mon cher Cumberland [1].**
>
> **Mgr CHARLEBOIS.**

Pendant seize ans, le père Ovide évangélisa les Indiens. Il voyagea, peina, pleura. À se dévouer corps et âme en ce pays du « vent du nord », il s'en fit une autre patrie.

Mais dans ce champ qu'il a semé, il ne verra pas la moisson.

Témoin des succès de l'Oblat, l'évêque veut le promouvoir. Le père Charlebois s'en doute. « Je suis comme l'oiseau sur la branche », et il me faudra, tôt ou tard, dire adieu à mon cher Cumberland. Il m'en coûtera de partir, mais je me montre indifférent pour être plus sûr d'accomplir la sainte volonté de Dieu [2].

Ce n'est donc pas sans éprouver « un gros quelque chose » en son cœur qu'il se sépare de ses Cris. Il quitte des œuvres très chères, des temples édifiés par son bras, les sentiers de sa vie errante. Il quitte surtout Cumberland !

En retour, il trouve un beau poste au milieu des civilisés. Mais l'aigle change-t-il son aire pour un nid soyeux d'hirondelle ?

---

1 Mgr CHARLEBOIS, o.m.i., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Grand Rapide, 21 juillet, 1896.

2 ID., *ibid.*

Le solitaire du Keewatin n'abandonne qu'avec regret ses privations et ses souffrances.

Quand même, il est trop vertueux pour refuser ce sacrifice. Dans le coin douillet qu'on lui donne, il trouvera la paix du cœur, puisqu'il suit les désirs divins [3].

Malgré les ombres du départ, les appréhensions et les doutes, le père Charlebois reste heureux. Il est effrayé, c'est certain: « Je suis si ignorant », dit-il, et si « dépourvu de bon sens » ! Je ne parviens pas à comprendre que l'on ait pu songer à moi [4] ! D'autre part, sa charge nouvelle lui permettra de faire du bien . . . N'avait-il point rêvé, naguère, d'un pensionnat pour ses missions ? Il sera « dans son élément » parmi des écoliers indiens.

En septembre mil neuf cent trois, l'école Saint-Michel de Duck-Lake accueillit donc le père Ovide. Les Sœurs de la Présentation, les serviteurs et les élèves, tous le reçurent avec honneur.

L'Oblat s'y trouve en un éden ! Le jardin lui donne une « idée » du paradis d'Adam et d'Ève ! Et le reste est à l'avenant [5] . . .

Mais la poésie disparut quand il détourna ses regards des parcs fleuris et des blés murs pour mettre de l'ordre aux affaires. Il trouva des dettes énormes; dépassant seize mille dollars ! L'ancien colon des Laurentides ouvrit de grands yeux à ce chiffre ! Ces dettes lui brisaient le cœur ! Il aurait été si heureux sans le troupeau de créanciers qui le talonnaient sans répit [6] !

Il se met aussitôt à l'œuvre, donnant, chaque jour, au travail au moins dix-sept ou dix-huit heures [7]; il augmente les revenus tout en restreignant les dépenses. Il se remet à mendier, dans

---

[3] C. Charlebois, o.m.i., Lettre à son frère Ovide, o.m.i., Ottawa, 21 septembre 1903.

[4] Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Grand-Rapide, 10 août 1903.

[5] Id., Lettre au même, Duck-Lake, 7 septembre 1903.

[6] Id., Lettre à son frère Charles, o.m.i., Duck-Lake, 4 novembre 1903.

[7] Id., Lettre à Mme J. Saint-Denis, Duck-Lake, 31 octobre 1907.

Québec, aux États-Unis, confiant à chaque courrier au moins dix lettres autographes. Il acquitte ainsi, en quatre ans, une moitié de ses créances [8]. Il dort désormais « plus à l'aise ». En même temps, ses écoliers progressent beaucoup en vertus: ils sont sa couronne et sa joie.

Il est trois heures du matin, dit-il, à l'une de ses nièces; je suis à veiller deux malades, dont l'un n'a plus d'espoir de vie. Depuis deux semaines environ, je fais ce métier chaque nuit, dormant trois ou quatre heures à peine. Je suis fatigué à la fin. N'importe, il est si consolant d'assister ces pauvres petits. Le moribond m'édifie tant ! Il ne fait que prier sans cesse et parle toujours du bon Dieu. Il communie tous les matins, a beaucoup de dévotion, a hâte d'aller au ciel, mais reste soumis entièrement à la divine volonté.

Je suis satisfait des élèves; ils pourraient être plus méchants ! Leur transformation est visible; je crois que, petit à petit, nous en ferons de braves gens [9].

Ce qui me fait le plus de peine, c'est la situation des Cris qui résident autour de nous. Ce sont presque tous des païens: les autres ont reçu le baptême, mais ne leur sont guère préférables. J'aimerais les convertir tous [10].

Apôtre insatiable des âmes, le père Charlebois répondit à l'appel de ces égarés et il se remit sur la route pour souffrir comme aux jours d'antan.

En revenant, un soir d'hiver, de visiter un camp lointain, il s'égara sur un grand lac. Sous une tempête effroyable, il dut passer la nuit sans feu et sans abri contre le gel. C'est extraordinaire, vraiment, que le froid ne l'ait pas tué. Quelqu'un, disait plus tard le père, a sûrement prié pour moi [11].

---

8 ID., Lettre à sa sœur Armantine, Duck-Lake, 18 janvier 1907.
9 ID., Lettre à sa nièce . . . , p.s.v., Duck-Lake, 14 février 1908.
10 ID., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Duck-Lake, 29 novembre 1903.
11 ID., Lettre à sa nièce . . . , p.s.v., Duck-Lake, 14 février 1908.

Avec l'habitude et les ans, le principal de Saint-Michel s'attache très fort à son œuvre, comme il s'était épris, jadis, du ministère au Cumberland. Il adore être éducateur malgré les soucis que ça donne. Il y a tant de bien à faire[12] !

Autrefois, au scolasticat, le frère Ovide avait promis de mortifier ses propres goûts[13]. Il y est forcé maintenant: dès qu'il se plaît à Duck-Lake, le ciel intervient de nouveau.

Tout comme l'oiseau sur la branche, il devra quitter son doux nid.

Depuis déjà plusieurs décennies, des vagues nombreuses d'immigrants déferlaient dans les vastes plaines, y accaparant tous les prêtres. Certains missionnaires des Cris, se plaignant d'être abandonnés, portèrent leurs griefs en haut lieu. Et pour mettre fin au malaise, un vicariat fut créé; ce fut celui du Keewatin.

Le père Charlebois, pour sûr, connaissait tous les pourparlers, mais il ne s'y arrêtait guère. Peu lui importait maintenant, vu qu'il demeurait dans les plaines . . . et il n'aspirait certes point à être choisi pour évêque ! Aussi vivait-il dans la paix.

D'autres cependant avaient les yeux sur lui.

Nosseigneurs Pascal, Langevin, le père Grandin, provincial, connaissaient son jugement ferme, ses qualités et sa vertu. Surtout l'évêque de Prince-Albert, l'avait vu à l'œuvre longtemps. Il l'avait nommé supérieur du district du Lac-Pélican, l'avait amené à Duck-Lake et l'avait pris pour conseiller. Quand l'heure vint de désigner un titulaire au Keewatin, tous trois songèrent, évidemment, au principal de Saint-Michel, pionnier infatigable, zélé et prudent en affaires; autant de précieuses aptitudes indispensables dans le Nord. Et qui plus est, leur candidat avait vécu, pendant seize ans, dans le nouveau vicariat. Il parlait à la perfection un des dialectes indiens. Les missionnaires et les fidèles le connaissaient et l'estimaient.

---

12 Id., Lettre à sa sœur Alma, Duck-Lake, 28 août 1909. Copie certifiée.
13 Id., *Notes de retraites*, 22 juillet 1885.

Le père Charlebois sursauta. Comment pouvait-on le choisir, lui, ignorant et bon à rien !

Il adressa au provincial une lettre persuasive . . .

Mais ce dernier lui répondit: Vous savez d'avance, cher père, que vous êtes mon candidat et celui aussi des évêques. Je puis vous dire que personne n'a hésité à vous choisir pour cette fonction difficile qui suppose du dévouement et de la générosité. Cette unanimité parfaite devrait, semble-t-il, vous faire craindre de contrecarrer le bon Dieu.

Vous avez donné votre vie pour travailler au bien des âmes. Elles vous appellent aujourd'hui. Je ne puis supposer, cher père, que vous alliez fermer l'oreille, que vous refusiez une tâche où vous pourriez faire du bien.

Il faut aussi aux missionnaires un supérieur qui les visite, qui voie leurs œuvres, les encourage.

Vous devriez remercier Dieu qui condescent à vous élire, tout imparfait que vous puissiez être, pour étendre plus loin son règne et procurer ainsi sa gloire.

Comptez sur l'aide de Celui qui sait que vous ne désirez, ni recherchez ce lourd fardeau. Sa grâce ne manquera pas. Vos frères vous aideront aussi.

Prions l'un pour l'autre, cher père; croyez-moi, aujourd'hui surtout, votre confrère affectionné, en Notre-Seigneur Jésus-Christ et en Marie immaculée [14].

Le missionnaire ne céda point. Il communiqua cette lettre au père Guillaume, disant: Elle est, certes, très éloquente mais elle ne m'a pas convaincu. J'espère qu'on verra clair à Rome « et qu'on me mettra de côté [15] ».

---

14 H. Grandin, o.m.i., Lettre au père O. Charlebois, juin 1909, [s. l], Copie manuscrite par le père G. Charlebois, o.m.i.

15 Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Duck-Lake, 22 juin 1909.

Le vingt-quatre août mil neuf cent dix, le principal de Saint-Michel apprit que, le huit précédent, le pape l'avait nommé évêque.

Il prit sa plume encore une fois et écrivit à son aîné: Je vous adresse ce message, reçu de monseigneur Langevin. Il est très sérieux, n'est-ce pas ? Je n'ai pas dormi cette nuit; et il en sera de même ce soir.

Personne ne le sait ici; je réserve l'obscurité pour pouvoir pleurer à mon goût. Que faire ? . . . Dirai-je *fiat ?* Écouterai-je ma conscience et répondrai-je: « Je ne puis » ?

Mon angoisse est indescriptible.

En voyant mourir un enfant, tout à l'heure, je l'enviais [16].

---

[16] Id., Lettre au même, Duck-Lake, 25 août 1910.

CHAPITRE XXII

Sur la croix

> Enfin le sacrifice est consommé. Il fut pénible; il a failli me coûter la vie: me voilà sur la croix [1].
>
> Mgr CHARLEBOIS.

Le père Charlebois est évêque.

Mon sacrifice est consommé, raconte-t-il après le sacre; il m'a presque coûté la vie. Me voilà cloué à la croix.

On a fêté splendidement le misérable que je suis !

J'ai senti l'effet des prières offertes par pitié pour moi et j'ai été beaucoup plus fort que j'aurais osé l'espérer. J'ai éprouvé, dans mon martyre, d'ineffables consolations. En vérité, que Dieu est bon [2] !

Aussitôt, le nouveau pontife reprend le bâton du mendiant. Il ne possède rien du tout pour édifier un diocèse où tant d'œuvres sont à créer ! Il quête donc dans son pays; puis il retourne enfin au Pas pour y fixer sa résidence.

Il garde un souvenir ému de l'accueil fait par sa patrie; mais il est si las des voyages qu'il est content d'être chez lui.

Quand il repasse en son esprit l'histoire de ces derniers mois, il s'imagine vivre un rêve [3]. Les jours heureux sont révolus et la

---

1 Mgr O. CHARLEBOIS, Lettre à P. Myre, ptre, Ottawa, 7 décembre 1910.
2 ID., *ibid.*
3 ID., Lettre à sa nièce . . . , p.s.v., Saint-Boniface, 18 février 1911.

réalité commence; les roses font place aux épines; il touche à la fin du beau temps et il se prépare à souffrir [4].

Le Pas est maintenant un bourg et possède un chemin de fer; notre vicaire apostolique y retrouve, pour cathédrale, la chapelle qu'il a bâtie. Il prend possession de son trône — une simple caisse renversée, — par une messe pontificale aussi humble et pauvre que lui. Sa mitre atteint les soliveaux; il est assisté d'un seul prêtre et un second chante au lutrin.

La cérémonie, quoique simple, est solennelle pour un croyant: c'est la naissance d'une Église dans le pays du « vent du nord [5] ».

La résidence épiscopale, aux murs de rondins bousillés, est une cahute de Cris, ne mesurant pas quinze pieds. Il y fait froid comme en plein air et tout y gèle dur la nuit. Philibert, le mari d'Alma, n'en voudrait point pour son troupeau [6] ! Ce palais n'a qu'un seul étage, sans chambres et sans nul corridor; d'un seul coup d'œil, sans longue-vue, on embrasse ses quatre coins et les perches moussues du toit.

Le style des meubles est rustique. Une boîte tient lieu de chaise; une autre remplace la table; deux, jointes ensemble, servent de lit; plusieurs, empilées, sont l'armoire. « Des boîtes vides et rien que des boîtes vides », voilà donc tout l'ameublement [7] !

C'est maintenant la vie réelle, vie de travail, de sacrifice ! Il faut accepter le « collier » et ne pas se montrer « rétif [8] » . . .

Constatant les difficultés, sa pauvreté décourageante et sa propre « incapacité », monseigneur Charlebois prétend que sa cause est désespérée. Notre-Dame du Sacré-Cœur étant la céleste avocate que l'on invoque en de tels cas, il la choisit pour sa patronne [9].

---

4 Id., Lettre à son frère Guillaume, o.m.i., Prince-Albert, 3 mars 1911.
5 Id., Lettre à Mme Saint-Denis, [s. d.], Le Pas.
6 Id., Lettre à sa sœur Alma, Le Pas, 27 mars 1911. Copie certifiée.
7 Id., Lettre à Sr Sainte-Edwidge, s.g.m., Le Pas, avril 1911.
8 Id., Lettre à sa sœur Armantine, Le Pas, 31 mars 1911.
9 Id., Allocution du 13 septembre 1922 à la cathédrale du Pas.

Puis il reprend, comme autrefois, ses raquettes et son aviron, son autel et son moustiquaire. Il visite encore les villages perdus au loin dans les toundras. Il connaît de nouveau la faim, les poux qui grouillent, le froid qui brûle. Il s'égare dans les sous-bois. Il sombre presque sous les eaux . . .

Un soir d'automne, triste et couvert, voguant sur le lac Winnipeg, il doit se coucher sans souper, sans couverture, quasi sans feu, tandis qu'un ouragan de neige et qu'un froid boréal le glacent. L'insomnie lui tient lieu de rêves [10] !

Ainsi, pendant vingt-trois années, il est toujours l'évêque errant:

Celui qui promena son ombre pastorale
Partout, mais sans jamais quitter sa cathédrale . . .
Car c'était le ciel bleu sa cathédrale à lui [11] !

Lorsqu'il revient à l'évêché, il ne goûte point de repos, car le travail s'y accumule. Des lettres sont là, par centaines; il doit répondre sans tarder. « Ce n'est pas la moindre des tâches », et c'est plus fatiguant, peut-être, que de « voyager en canot [12] ».

Il lui faut toujours mendier, quêter de l'argent et des hommes: les ouvriers sont peu nombreux et la moisson blanchit déjà [13] . . .

Des désastres, hélas ! surviennent: noyade de deux missionnaires; incendies mortels qui ravagent l'Île-à-la-Crosse, par deux fois, Beauval, le Portage et Cross-Lake.

Ce sont là des heures « terribles »; les coups sont frappés « drus et durs »; le cœur ne cesse de saigner. Le vieil évêque se résigne et baise la main qui l'éprouve: il doit être aimé du Très-

---

10 Id., Lettre à sa nièce . . . , p.s.v., Hudson Bay Junction, 1er octobre 1913.

11 E. Nadeau, o.m.i., *Toujours Lui*, dans J.-M. Pénard., o.m.i., *Mgr Charlebois, Notes et souvenirs*, p. 221.

12 Mgr O. Charlebois, o.m.i., Lettre à Mlle E. Beaudoin, Le Pas, 25 septembre 1931. Aussi, Id., Lettre à Mlle A. Gamache, Le Pas, 23 octobre 1931.

13 Id., Lettre à sa nièce . . . , s.g.s.-h., Le Pas, 10 octobre 1913.

Haut pour en recevoir tant de peines; et il se console en songeant que d'ordinaire aux amertumes succèdent les bénédictions [14].

La vie du prélat n'est pas rose; il va de l'avant quand même, comme si elle était agréable, et il attend sa récompense: le ciel qui en sera le prix !

Le bien s'accomplit par ses soins. Avec le plus « vil instrument », le bon Dieu fait de « grandes choses [15] ».

Les ans passent et n'arrêtent point. L'évêque errant devient vieillard. Ses contemporains disparaissent. Lui-même, une sœur et deux frères restent pareils aux « chicots secs », encore debout dans la forêt et qu'un vent léger déracine. « Ça fait réfléchir, n'est-ce pas ? » Lequel tombera le premier ? Dieu le sait ! À nous d'être prêts [16] !

Le poids de soixante-onze ans commence à peser, écrit-il, et ma carrière touche à sa fin. Je soupire après le moment où je déposerai le faix [17].

Il attend la mort, désormais, espérant qu'elle viendra bientôt; elle sera sa délivrance, le commencement du bonheur [18].

Quand arrive l'instant suprême, il le salue d'un « cœur joyeux ». Il est prêt à rendre son âme. Il est « à l'aise » et n'a pas peur. Pourquoi craindrait-il de paraître devant le Dieu si bon qu'il aime [19] !

---

[14] Id., Lettre au chan. Beaudry, Le Pas, 25 mars 1930. Aussi, Id., Lettre au père M. Adam, o.m.i., Muenster, Sask., 30 mars 1929; Id., Lettre à Mlle F. L'Heureux, Le Pas, 13 décembre 1927.

[15] Id., Lettre au père N. Doyon, o.m.i., Le Pas, 22 décembre 1929. Copie certifiée. Id., Lettre à Sr Sainte-Edwidge, s.g.m., Le Pas, 5 décembre 1927: Id., Lettre au père G.-E. Trudeau, o.m.i., Le Pas, 27 novembre 1930; Id., Lettre à sa nièce . . . , s.g.s.-h., Le Pas, 6 octobre 1931.

[16] Id., Lettre à sa sœur Armantine, Le Pas, 18 décembre 1929.

[17] Id., Lettre au chan. Beaudry, Le Pas, 13 septembre 1928. Aussi, Id., Lettre à Mme J.-E. Rochette, Le Pas, 8 février 1933.

[18] Id., *Journal,* 31 janvier 1888. Aussi, Id., Lettre à sa nièce . . . , s.g.s.-h., Le Pas, 9 novembre 1932.

[19] Id., Lettre au frère E. Boucher, o.m.i., Le Pas, 13 novembre 1933. Aussi, Lettre au père L. Moraud, o.m.i., Le Pas, 13 novembre 1933.

Le dernier mot dit par sa bouche est le nom du Sauveur *Jésus.*

Ses restes vénérés reposent au cimetière,
Parmi ses chers Indiens;
Et son âme héroïque se baigne en la lumière
Promise aux vrais chrétiens.

Des sommets glorieux où vous régnez, ô père,
Protégez vos enfants,
Afin que, sans faiblir, ils puissent, sur la terre,
Suivre vos pas errants.

Table des matières

Editions de l'Université d'Ottawa

Les Publications sériées

★

L'Université d'Ottawa assume l'impression d'ouvrages de ses professeurs et de ses gradués, au rythme de deux ou trois volumes chaque année.

À ceux qui souscrivent aux *Publications sériées,* les volumes parus sont expédiés sans délai et ceux à paraître seront envoyés dès leur impression — avec une remise de 20% sur le prix de vente et franco de port.



I. — *Le Chevalier Pierre Le Moyne, Sieur d'Iberville,* par LOUIS LE JEUNE, O.M.I., bachelier ès lettres de l'Université de Paris, ancien professeur et docteur ès lettres de l'Université d'Ottawa. 1937. 27 cm., 254 pages. (Ouvrage posthume.) Prix: $1,25.

II. — *Les Maîtres chrétiens de nos Pensées et de nos Vies,* par GEORGES SIMARD, O.M.I., professeur à la faculté de théologie et membre de l'Académie canadienne Saint-Thomas-d'Aquin. 1937. 19 cm., 208 pages. Prix: $1,00. (Épuisé.)

III. — *Quelques Pierres de Doctrine,* par Son Éminence le cardinal JEAN-MARIE-RODRIGUE VILLENEUVE, O.M.I., archevêque de Québec. 1938. 19 cm., 220 pages. Prix: $1,00.

IV. — *Études canadiennes — Éducation, Politique, Choses d'Église,* par GEORGES SIMARD, O.M.I., professeur à la faculté de théologie et membre de l'Académie canadienne Saint-Thomas-d'Aquin. 1938. 19 cm., 220 pages. Prix: $1,00.

V. — *Les lettres canadiennes d'autrefois,* par SÉRAPHIN MARION, membre de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome I. *Phase bilingue.* 2e édition, 1949. 19 cm., 188 pages. Prix: $1,25.

VI. — *Les Universités catholiques. — Leurs Gloires passées, leurs Tâches présentes,* par GEORGES SIMARD, O.M.I., professeur à la faculté de théologie et membre de l'Académie canadienne Saint-Thomas-d'Aquin. 1939. 19 cm., 122 pages. Prix: 60 sous.

VII. — *Le Renouveau marial dans la Littérature française depuis Chateaubriand jusqu'à nos Jours,* par la Sœur PAUL-ÉMILE, s.g.c. Thèse de doctorat ès lettres. Nouvelle édition, augmentée. 1939. 20 cm., 262 pages. Prix: 90 sous.

VIII. — *La Nature et la Grâce chez Paul Bourget,* par SÉVERIN PELLETIER, O.M.I., professeur à la faculté de philosophie. 1940. 19 cm., 122 pages. Prix: 75 sous.

IX. — *L'Argument de Prescription dans le Droit romain, en Apologétique et en Théologie dogmatique,* par JEAN-LÉON ALLIE, O.M.I., professeur à la faculté de théologie. Thèse de doctorat en théologie. 1940. 24,5 cm., 222 pages. Prix: au Canada, $1,90; à l'étranger, $2,25.

X. — *Maux présents et Foi chrétienne,* par GEORGES SIMARD, O.M.I., membre de la Société royale, professeur à la faculté de théologie. Deuxième édition, 1940. 19 cm., 210 pages. Prix: $1,00.

XI. — *Patriotisme et Nationalisme,* par JEAN-JACQUES TREMBLAY, professeur à la faculté de philosophie. Thèse de doctorat en philosophie. Prix David. 1940. 19 cm., 236 pages. Prix: $1,00.

XII. — *Les Lettres canadiennes d'Autrefois,* par SÉRAPHIN MARION, membre de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome II. *Phase française.* 1940. 19 cm., 194 pages. Prix: $1,25.

XIII. — *Quelques Figures de notre Histoire,* par PAUL-HENRI BARABÉ, O.M.I. Deuxième édition, 1941. 19 cm., 152 pages. Prix: 75 sous.

XIV. — *Tous les Hommes sont-ils Fils de Noé ?* par DONAT POULET, O.M.I., professeur à la faculté de théologie. 1941. 24,5 cm., 408 pages. Prix: au Canada, $2,00; à l'étranger, $2,50.

XV. — *Les Problèmes politiques du Nord canadien. Le Canada et le Groenland. À qui appartient l'Archipel arctique ?* par YVON BÉRIAULT. Thèse de doctorat ès sciences politiques. 1942. 19 cm., 204 pages. Prix: $1,00.

XVI. — *Les États chrétiens et l'Église,* par GEORGES SIMARD, O.M.I., membre de la Société royale, professeur à la faculté de théologie. 1942. 20 cm., 220 pages. Prix: $1,00.

XVII. — *Ottawa, Capitale du Canada, de son Origine à nos Jours,* par LUCIEN BRAULT, professeur d'histoire au cours supérieur de la faculté des arts. Thèse de doctorat en philosophie (charte civile). Prix David. 1942. 19,5 cm., 312 pages. Prix: $2,00.

XVIII. — *Les Lettres canadiennes d'Autrefois,* par SÉRAPHIN MARION, membre de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome III. *Phase canadienne.* 1942, 19 cm., 204 pages. Prix: $1,25.

XIX. — *Les Lettres canadiennes d'Autrefois,* par SÉRAPHIN MARION, membre de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome IV. *Phase préromantique.* 1944. 19 cm., 208 pages. Prix: $1,25.

XX. — *Le Promoteur de la Justice dans les Causes matrimoniales,* par l'abbé LÉO DE GUISE. Thèse de doctorat en droit canonique. 1944. 24,5 cm., 336 pages. Prix: $3,00.

XXI. — *Pour l'Éducation dans un Canada souverain,* par GEORGES SIMARD, O.M.I., membre de la Société royale, professeur à la faculté de théologie. 1945. 20 cm., 246 pages. Prix: $1,00.

XXII. — *The Spiritual Director in an Ecclesiastical Seminary,* by the Rev. FREDERICK DWIGHT SACKETT, O.M.I. A thesis for the degree of Doctor of Canon Law. 1945. 24,5 cm., 176 pages. Price: $2.00.

XXIII. — *Marie de l'Incarnation, d'après ses Lettres,* par la Sœur MARIE-EMMANUEL, O.S.U. Thèse de doctorat ès lettres. 1946. 19,5 cm., 340 pages. Prix: $1,50.

XXIV. — *Les Lettres canadiennes d'Autrefois*, par SÉRAPHIN MARION, membre de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome V. *Octave Crémazie.* 1947. 19,5 cm., 224 pages. Prix: $1,25.

XXV. — *Manuel d'Action missionnaire*, par JOSEPH-ÉTIENNE CHAMPAGNE, O.M.I., professeur de missiologie à la faculté de théologie. 1947. 23 cm., 840 pages. (Relié.) Prix: $5,00.

— *Manual of Missionary Action*, by the Rev. JOSEPH ÉTIENNE CHAMPAGNE, O.M.I., professor at the Faculty of Theology. A translation by Roy L. Laberge. 1948. 23 cm., 748 pages. (Bound.) Price: $7.00.

XXVI. — *La Connaissance spéculative et la Connaissance pratique. Fondements de leur Distinction*, par JEAN PÉTRIN, O.M.I., professeur à la faculté de philosophie. 1948. 24,5 cm., 180 pages. Prix: $2,00.

XXVII. — *Un Mendiant de la Souffrance, Léon Bloy*, par GILLES LANGLOIS, O.M.I. Thèse de doctorat ès lettres. 1948. 20 cm., 286 pages. Prix $2,00.

XXVIII. — *Les Lettres canadiennes d'Autrefois*, par SÉRAPHIN MARION, membre de la Société royale, professeur de littérature au cours supérieur de la faculté des arts. Tome VI. *La Querelle des Humanistes canadiens au XIXe Siècle.* 1949. 19,5 cm., 222 pages. Prix: $1,50.

XXIX. — *The Canonical Separation of Consorts. An Historical Synopsis and Commentary on Canons 1128-1132*, by the Rev. EUGENE A. FORBES. A thesis for the degree of Doctor of Canon Law. 1948, 24,5 cm., 286 pages. Price: $4.00.

XXX. — *Les Missions catholiques dans l'Ouest canadien (1818-1875)*, par JOSEPH-ÉTIENNE CHAMPAGNE, O.M.I., directeur de l'Institut de Missiologie de l'Université d'Ottawa. 1949. 24,5 cm., 208 pages. Prix: $2,25.

XXXI. — *La Nature de la Théologie d'après Melchior Cano,* par EUGÈNE MARCOTTE, O.M.I., professeur à la faculté de théologie. Thèse de doctorat en théologie. 1949. 24,5 cm., 220 pages. Prix: $3,00.

XXXII. — *The Seven Steps to Spiritual Perfection, according to Saint Gregory the Great,* by the Rev. GERARD G. CARLUCCIO, O.S.B. A thesis for the degree of Doctor of Theology. 1949. 23 cm., 240 pages. Price: $5.00. (Bound.)

XXXIII. — *La Pénitence, le plus humain des Sacrements,* par NAPOLÉON BOUTIN, O.M.I. Thèse de doctorat en théologie, 1950. 19,5 cm., 240 pages. Prix: $1,50.

XXXIV. — *Qu'est-ce que la Missiologie ? De l'Unité scientifique en Missiologie,* par FERNAND JETTÉ, O.M.I. Thèse de doctorat en théologie, 1950, 19 cm., 180 pages. Prix $2,25.

XXXV. — *Hull, 1800-1950,* par LUCIEN BRAULT, historien honoraire de la cité de Hull, professeur à la Faculté des Arts. 24 cm., 260 pages. Prix: $3,25. (Relié.)

XXXVI. — *L'Évêque errant,* par GERMAIN LESAGE, O.M.I. Thèse de doctorat en littérature. 1950. 24,5 cm., 220 pages, 16 illustrations hors-texte. Prix: $1,50.

Achevé d'imprimer aux ateliers

de l'IMPRIMERIE LECLERC LTÉE

HULL, CANADA

15 novembre 1950

87





BX 4705 C52 L47 1950 c2 FSJ
Lesage, Germain,
L'Eveque errant

Veuillez rapporter ce volume avant ou à la dernière date ci-dessous indiquée.

Please return on or before the last date stamped below.

